1885

6e ANNÉE

DEUXIÈME LIVRAISON

10 FÉVRIER

N° 62

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.

1885

6e ANNÉE
—
DEUXIÈME LIVRAISON
—
10 FÉVRIER
N° 62

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN | Imprimeur-Éditeur
Octave UZANNE | Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 FÉVRIER 1885

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

AVIS

Les abonnements ne sont faits que pour une année.

Paris.	40 fr.
Province.	42 fr.
Étranger (union postale — première zone) . .	46 fr.
Étranger (union postale — deuxième zone). .	50 fr.
Étranger (hors de l'union)	60 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.
Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin,** éditeur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 5 années parues, en volumes brochés, au prix total de 150 fr.

MOLIÈRE ILLUSTRÉ

LES PRIMITIFS



Nous n'avons point la prétention d'écrire l'histoire des livres illustrés, c'est-à-dire ornés de gravures explicatives. Cependant, nous ne pouvons guère parler des illustrations consacrées à Molière sans rappeler que ses œuvres ne sont pas les premières qui se soient assuré le concours de la gravure. Avant lui, les ouvrages religieux et les livres d'histoire avaient reçu de nombreuses estampes, et, parmi les œuvres de pure imagination, on ne saurait oublier ni les plaquettes de la Bibliothèque bleue, ni les *Songes drôlatiques* de Pantagruel, ni cette image bizarre, imitée plus tard, probablement à son insu, par Gavarni, où Van Lochon, a représenté, pour le *Berger extravagant*, de Sorel, une femme dont le front sert de siège à l'Amour, dont les sourcils sont des arcs, les yeux des soleils, les joues des lis et des roses, les cheveux des liens qui attachent les cœurs, les seins deux globes terrestres.

Plus tard, les romans de La Calprenède et de Scudéry s'enrichirent

de portraits et de scènes de tout genre; les pièces de théâtre reçurent les mêmes ornements, et nous citerons, entre autres, la curieuse estampe qui accompagne la *Comédie des Comédiens*.

En empruntant, pour la plupart de ses comédies, le secours de la gravure, Molière n'eut donc pas le mérite de la nouveauté; il suivit un usage reçu; mais nous ne devons pas moins nous en féliciter, puisque cet usage, adopté par lui, nous permet une étude qui, à certains points de vue, peut présenter quelque intérêt.

Notre étude se divisera en deux parties. Dans la première, nous aurons à examiner les estampes seules qui ont paru du temps de Molière, avec son assentiment, en les rapprochant de celles qui, après lui, dans les mêmes pièces, ont reproduit ou modifié, quant au costume, au décor et aux jeux de scène, avec plus ou moins d'esprit dans l'interprétation, les données des gravures contemporaines.

Dans une seconde partie, nous décrirons les estampes placées, pour la première fois, en tête de l'édition de 1682, la première qui contienne les œuvres complètes de Molière, en les comparant à celles qui parurent dans les éditions suivantes.

Dans ces deux parties, nous nous arrêterons à l'édition de 1734, où parurent les illustrations de Boucher, parce que celles-ci n'ont rien qui rappelle le théâtre primitif de Molière. Bien des oublis apparents pourront nous être signalés : ils sont volontaires; l'abondance du sujet nous les imposait.

Ce qui serait d'un haut intérêt pour nous serait de trouver, en tête ou dans le corps des volumes que le maître a publiés lui-même, un portrait de lui, soit en costume de ville, soit surtout en costume de théâtre. Voyons quels caractères devrait présenter un personnage pour que nous puissions en lui reconnaître Molière.

Si nous en jugions par les portraits de Mignard, de Lebrun et de Tournière, et par le buste de Houdon, Molière aurait eu le cou très long et, par suite, sa taille aurait été très dégagée.

Nous croyons que ces portraits l'ont un peu flatté, et quelques extraits empruntés aux écrivains du temps nous le feront peut-être mieux connaître, au moins tel qu'il paraissait sur la scène.

Écoutons d'abord de Villiers. Voici ce qu'il dit, en 1664, dans la *Vengeance des Marquis :* « Il est vray qu'il souffle et qu'il écume bien, *qu'il fait enfler toute sa personne*, et qu'il a trouvé le secret de *rendre son visage bouffi.* » (Scène II.)

A la même date, 1664, A. de Montfleury, répondant à l'*Impromptu de Versailles*, où son père était attaqué, dit, dans l'*Impromptu de l'Hôtel de Condé :*

> ... Il vient le nez au vent,
> Les pieds en parenthèse et l'*épaule en avant*...
> *La tête sur le dos*...

Cinq ans plus tard, 1669, Le Boulanger de Chalussay écrivait, dans *Élomire Hypocondre :*

> Si tu voyois *tes yeux hagards* et de travers,
> Ta *grande bouche* ouverte en prononçant un vers,
> Et *ton col renversé sur tes larges épaules*
> Qui pourroient, à bon droit, être l'appui des Gaules...

Ce dernier vers renferme, à coup sûr, un jeu de mots : les épaules de Molière, comme celles d'Hercule, pourraient supporter un monde, et, de plus, elles appellent les gaules ou le bâton. Quoi qu'il en soit de l'intention de l'auteur, il n'aurait pas parlé autrement si Molière avait été bossu : c'était une exagération; mais il n'en est pas moins vrai que, en réunissant les données précédentes, nous avons à la scène un Molière aux épaules larges et trapues, au visage bouffi, aux yeux hagards, à la bouche grande; cette bouche, était encadrée « d'une large barbe au milieu du visage », c'est-à-dire d'une moustache en parenthèse, bien séparée sous le nez, comme celle de Scaramouche, et tracée avec du charbon, comme nous l'apprend Delosme de Monchesnay dans le *Bolæana*. En dehors des rôles bouffons, dans Alceste, par exemple, Molière ne portait qu'une fine et légère moustache, celle probablement que la nature lui avait donnée.

On ne trouve pas dans les estampes primitives des pièces de Molière le type Scaramouche, que l'on connaît maintenant; mais ce type paraît dans l'édition de 1682, soit dans les gravures qui reproduisent, en les modifiant, celles des premières pièces, soit dans celles qui ont été spécialement faites pour cette édition.

La première comédie de Molière qui ait été publiée est celle des *Précieuses ridicules*, portant privilège du 19 janvier et achevée d'imprimer du 29 janvier 1660. Elle n'est précédée d'aucune estampe. On sait, par une excellente revue spéciale, le *Moliériste* (IV, 238), qu'il existe une petite peinture sur marbre, où Abraham Bosse a représenté « Jean Poquelin, rôle de Mascarille ». Mais notre étude des illustrations primitives de Molière n'a rien à y voir.

Bien que l'*Étourdi* ait été joué avant même les *Précieuses*, il ne fut imprimé que plus tard, en 1663, la même année que le *Dépit amoureux :* ces pièces, ainsi que le *Cocu imaginaire*, parurent sans estampe.

L'*École des Maris*, achevée d'imprimer le 20 août 1661, en vertu d'un privilège du 9 juillet précédent, nous fournit la première gravure qui ait accompagné une œuvre de Molière.

Le dessinateur a représenté la scène où Isabelle, que Sganarelle tient dans ses bras, tend par derrière lui sa main à Valère qui la baise. Au fond, un portique ouvert, surmonté d'une balustrade et donnant sur la campagne; de chaque côté, une porte; à la hauteur d'une frise qui

sépare le portique de la balustrade, deux lustres éclairant la scène. Ces lustres, qui paraissent être en fer forgé, ont chacun six chandelles allumées; la tige centrale est terminée par un ornement figurant distinctement, dans celui de gauche, une fleur de lis. Valère est tête nue, le chapeau richement orné de plumes dans la main gauche. Son costume est assez bizarre. Il porte une sorte de pourpoint d'étoffe unie, brodé en quilles dans le dos, avec des manches à rayures longitudinales; la chemise déborde en dessous à bouillons retombant sur un de ces cotillons appelés hauts-de-chausses, dont parle l'*École des maris*. Ce « cotillon » est brodé sur le côté et recouvre les genoux, cachés sous un bas d'attache. Au-dessous du jarret, des canons unis à un seul rang; souliers avec un large nœud de rubans. — Sganarelle porte la casaque attachée à la taille par une ceinture, la fraise autour du cou, le manteau court avec passementerie en bordure, le béret laissant voir les cheveux devant comme derrière, le haut-de-chausses étroit; souliers à nœuds de rubans. Sganarelle paraît moins lourd, il est plus dégagé que nous ne le trouverons dans d'autres pièces, sans l'être autant cependant que dans la gravure de l'édition 1682 : sa bouche est large, encadrée dans la moustache en parenthèse que Molière avait empruntée de Scaramouche.

Dans cette gravure de 1682, le décor diffère un peu de celui de la première édition; le portique s'est changé en fenêtre et ne donne plus sur la campagne; plus de lustres caractéristiques; Valère porte un long justaucorps, avec une large bande brodée au milieu du dos; un nœud de rubans sur l'épaule droite; les canons sont ornés de dentelles; cheveux longs, comme dans l'estampe précédente. — Le costume de Sganarelle n'est pas modifié, seulement on distingue mieux les parements disposés en petites bandes parallèles et horizontales le long de la bordure du manteau, de la couture du haut-de-chausse et de l'ouverture de la casaque. Nous trouverons plus tard le même personnage plus court, plus ramassé, avec le visage plus large.

Dans les éditions de 1710 et de 1718, la disposition du décor reste la même qu'en 1682; mais, à gauche, en 1710, nous avons une fenêtre et au milieu une porte ronde à deux battants, toute unie: la même porte, en 1718, est ornée de sculptures. Les costumes de Sganarelle et de Valère sont presque les mêmes en 1710 et en 1718 qu'en 1682; on note cependant quelques différences : ainsi, le béret de Sganarelle lui cache entièrement les cheveux, la fraise est remplacée par un col plat; ses bas, comme ceux de Valère, sont roulés au-dessus de la jarretière; au lieu des nœuds de rubans, une haute languette sur le soulier. — En 1710, Valère est à droite, le groupe d'Isabelle et de Sganarelle à gauche : c'est le contraire en 1718, où l'on a reproduit la disposition de 1682.

Il nous reste à décrire, dans toutes ces éditions, le costume d'Isabelle.

1661. Isabelle est coiffée de ses cheveux, sans rubans; de petites mèches frisées jouent sur son front; autour de la tête de longs cheveux, d'où se détachent quelques boucles folles tombant sur les épaules; collier de perles; pèlerine montante, serrée autour du cou et cachant les épaules; manches à gigot s'arrêtant au coude, bordées d'une étroite dentelle et ornées d'un ruban; longue jupe unie à queue avec un tablier long bordé de dentelles.

1682. Même costume à peu près. Un nœud de rubans dans les cheveux; cheveux frisés, avec longues boucles derrière, sans mèches sur le front; manches étroites en deux parties, la partie supérieure unie, terminée en bas, un peu au-dessous de l'épaule, par un poignet d'où sort la seconde partie, plissée, terminée un peu au-dessous du coude par une manchette formant revers; la jupe unie, à queue, est faite d'une étoffe à ramage, et couverte, devant, par un long tablier bordé d'une large dentelle.

1710. Coiffure avec fontange en éventail, cheveux frisés et relevés dégageant l'oreille, collier de perles, corsage décolleté, manches larges bordées de dentelles ou de broderies et s'arrêtant au-dessus du poignet, jupes à volant avec tête froncée.

1718. Fontange basse, cheveux retroussés sur le front et rejoignant un chignon, d'où ne s'échappe aucune boucle, corsage décolleté avec basques, drapées et traîne détachée en étoffe unie recouvrant, par derrière, une jupe à bandes transversales alternativement unies et ornées de fleurs.

Voici enfin une gravure de G. Schouten, d'un caractère, d'un aspect bien différents. Nous sommes à l'entrée de la maison de Sganarelle, à laquelle on accède par un escalier de deux marches; la porte d'entrée flanquée de deux pilastres, est surmontée d'une lucarne ovale, garnie de barreaux croisés en losange, sur lesquels se détache une tête de cerf. Dans l'embrasure de cette porte ouverte, sur la seconde marche, se tient Isabelle; elle porte une coiffe d'où sortent, par devant, des cheveux frisés; au milieu du front se dresse une fontange en pointe, d'une hauteur exagérée; sur ses épaules est jeté un mantelet flottant, serrant le cou, tombant à la taille, et d'où sort son bras droit, couvert, jusqu'au dessous du coude, par une manche unie, large, d'où sort une seconde manche plus large, à plis, bordée d'une broderie ou d'une dentelle à dents; corsage uni à pointe; jupe ronde unie, à gros plis, recouverte par devant d'un tablier court et étroit, bordé d'une petite dentelle. Sa main droite caresse tendrement le visage de Sganarelle, qui touche presque le sien, pendant qu'elle tend, derrière lui, sa main gauche à Valère qui la baise.

Sganarelle, un pied sur la première marche et l'autre sur la seconde, plie la taille, plie les genoux et redresse la tête pour la livrer aux caresses d'Isabelle, il est coiffé d'un petit béret ou bonnet d'où sortent par der-

rière ses cheveux roulés en dessous; il porte toute sa barbe, large collerette tuyautée, pourpoint à petites basques, boutonné jusqu'à la ceinture, manches étroites, petit manteau flottant, haut-de-chausses tombant, déchiqueté, au-dessous du genou; pas de jarretières, bas trop larges dans des souliers sans cordons ni rubans. Il tient un bâton de la main gauche, pendant que son bras droit entoure la taille d'Isabelle.

Valère, longue perruque, sans moustache ni barbe, se baisse pour baiser la main d'Isabelle; petite cravate, justaucorps avec manches étroites à larges revers, tombant aux genoux et laissant voir le haut-de-chausses en cotillon; souliers ornés d'une bouffette de rubans. De sa main droite, il tient la main d'Isabelle; sa main gauche tient son chapeau, assez haut de forme, à bords très larges, relevés sur le côté et paraissant former deux pointes.

Les trois personnages sont debout et de profil; ils sont, surtout Sganarelle, d'une taille démesurée. Ni l'un ni l'autre, ils ne rappellent, même de loin, les types que nous avons trouvés ailleurs et dont l'un au moins, celui de Sganarelle, est consacré par une longue et constante tradition.

L'*École des Femmes* fut jouée sur le théâtre du Palais-Royal, pour la première fois, le 26 décembre 1662. Le 4 février suivant, Guill. de Luynes obtenait un privilège pour l'impression, qui, dès le 17 mars, était terminée. Entre le 26 décembre et cette dernière date, F. Chauveau avait eu le temps de graver une estampe, la plus ancienne après celle de l'*École des Maris*, de celles qui accompagnent les comédies de Molière.

Chauveau a eu le bon esprit de choisir pour décor la place où l'auteur a amené tous les incidents de sa comédie. Au fond, en avant, une petite maison à un étage, surmonté d'une sorte de pigeonnier; dans le fond, une rue avec une petite fabrique; à gauche, autre petite maison à un étage; à droite, une maison, dominée par un grand arbre dont on aperçoit les branches supérieures; contre cette maison est posé un tabouret garni d'étoffe, sur lequel est assis Arnolphe ayant devant lui, droite, debout, la timide Agnès.

Si l'on en croit une tradition qui remonte au temps même où la pièce fut jouée, nous aurions ici le portrait de Molière. Cette assertion nous paraît absolument erronée. De toutes les gravures du temps, celle-ci est incontestablement celle qui rappelle le moins de type de Molière et où il est le plus difficile de le reconnaître : il est représenté tout jeune, et c'est à tort; son visage est très maigre et fin, ses traits délicats, et sa moustache, ordinairement si épaisse, est peu fournie. Tout ce qu'on peut y retrouver de Molière c'est le costume. Il porte un pourpoint fermé à petites basques, dont les manches étroites sont recouvertes à leur extrémité par une manchette plate; autour du cou, un col plat bordé d'une

large dentelle. Manteau large et court. Haut-de-chausses assez large cachant le haut du bas et serré au-dessous du genou par une jarretière. Les souliers sont attachés par un nœud de rubans qui s'épanouit sur le cou-de-pied. Chapeau à grands bords, assez haut de forme, contrairement à la mode, qui réclamait le chapeau bas.

« ORIANE. — Il est vrai, lit-on dans *Zélinde* (1665), que la mode des chapeaux ronds est si bien establie que ceux qui n'en ont point sont présentement remarquez de tout le monde.

« CLÉRONTE. — Il faut donc enfin devenir semblables aux porteurs de bled, puisque la mode le veut. » (*Zélinde*, sc. IX.)

Quant à Isabelle, son costume est simple, de la dernière simplicité. Sur sa tête est un fichu, noué sous le menton, qui laisse à peine apercevoir les cheveux frisottés sur le front; autour du cou, un col bordé d'une large dentelle; manches larges en haut, étroites au poignet; corsage plat, jupe toute unie, assez longue pour cacher les pieds, avec une traîne par derrière. Elle se tient droite, les bras croisés, et regarde Arnolphe qui, lui montrant son front de l'index de la main droite, lui dit :

> Levez un peu la teste, et tournez le visage :
> Là, regardez-moy là...
>
> (Acte III, sc. II).

Dans l'édition de 1710, le décor est le même qu'en 1682; Arnolphe et Isabelle ont la même posture, mais si le graveur a conservé le costume d'Arnolphe, il a complètement changé celui d'Isabelle, à qui il a donné une robe à trois volants, des manches larges, un corsage un peu décolleté, un collier et, pour coiffure, une fontange [1]. Les traits des personnages sont modifiés aussi, et la gravure, grossièrement remaniée, est retournée, mettant à gauche Arnolphe, qui était précédemment à droite.

La scène, jusqu'ici, a été placée par le graveur, dans un carrefour, ou, conformément à l'indication de Molière, « dans une place de la ville ». On sait combien de reproches ont été adressés à ce sujet à Molière par ses contemporains :

1. La fontange était, au moment où Mlle de Fontanges en amena la mode et lui donna son nom, un simple nœud en ruban, placé au-dessus du front et qui reliait les cheveux. Nous en trouvons de cette sorte dans les estampes de 1682.

Plus tard, la fontange devint une sorte d'édifice en fil d'archal, à plusieurs étages, et qui se dressait sur le front, tantôt s'étalant en éventail, tantôt montant en pointe; sur la charpente de cet édifice, on plaçait différents morceaux de toile, séparés par des rubans ornés de boucles de cheveux qui les recouvraient tout à fait. Chaque pièce avait son nom, si étrange, qu'il eût fallu un glossaire pour expliquer l'usage et la place de chacune. — C'est cette seconde sorte de fontanges qu'on trouve surtout dans les éditions de 1710, etc. Voyez Feuillet de Conches. *Causeries d'un curieux*, t. II, p. 216, note 3.

« Argimont. — ... Si ... toute cette comédie se passe dans une place de la ville, comment se peut-il que Chrisalde et Arnolphe s'y rencontrent seuls? C'est une chose que je tiens absolument impossible.

« Oriane. — C'est qu'il a oublié à vous dire que la peste estoit peut estre dans la ville, ce qui l'avoit rendue presque déserte. » (*Zélinde*, sc. III, 1663.)

Et plus loin :

« Argimont. — Je ne vous diray rien de ce qu'Horace trouve toujours Arnolphe dans la rue; de ce que ce dernier y passe presque toute la journée et y fait venir un siège pour prescher Agnès.

« Oriane. — Quoiqu'il dépeigne la ville où sa piece se passe à peu pres comme Paris, il falloit qu'il n'y eust guère de carrosses, puisque l'on y fait si facilement apporter des sieges au milieu des rues. » — *Ibid.*

Ces critiques ont-elles touché les graveurs des éditions de 1713 et de 1718? Ce qui est certain c'est que l'édition d'Amsterdam 1713 porte une estampe conçue dans un tout autre esprit que les précédentes. Le décor nous montre au premier plan une maison ornée, dans sa partie supérieure, d'une vigne grimpante. Arnolphe est assis sur une chaise adossée au mur, et son chapeau atteint une fenêtre dont le vitrage, à petits losanges de verre, est occupé, au milieu, par un médaillon. Il est, avec Agnès, sur une terrasse à dalles alternées, blanches et noires, le long d'une riche balustrade s'ouvrant sur un jardin dessiné à l'italienne; dans ce jardin se promènent deux personnages qui, par leur taille réduite, paraissent être à une assez longue distance; un mur, flanqué d'un petit pavillon carré, à toît arrondi, sépare le jardin d'une vaste promenade plantée d'arbres, assez fréquentée, et terminée dans le lointain par une rangée de maisons inégales.

Arnolphe tient, de la main gauche, un livre posé sur son genou, et tend la main droite vers Isabelle. Il a un petit rabat plat, un long manteau ouvert, le pourpoint à manches étroites, le haut-de-chausses étroit aussi, aves les bas montant sur le genou. Isabelle est coiffée d'une cornette avec fontange basse sur le front; un très large fichu de linge uni, attaché au cou par un étroit cordon, couvre ses épaules et son corsage; manches plates; jupe unie et ronde, terminée dans le bas par un petit volant, et laissant voir un pied effilé; les mains sont cachées sous un tablier blanc, sans broderies ni dentelles. Elle est de profil, comme Arnolphe.

Une autre gravure, d'après le même dessin, la montre de trois quarts; son visage et celui d'Arnolphe y sont complètement déformés.

Ces deux estampes, de ou d'après G. Schouten, ainsi que nous l'apprend la *Bibliographie moliéresque*, ont inspiré une gravure signée Antonietto Faure, « d'après les dessins de Brissart », dit le Bibliophile

MOLIÈRE ILLUSTRÉ

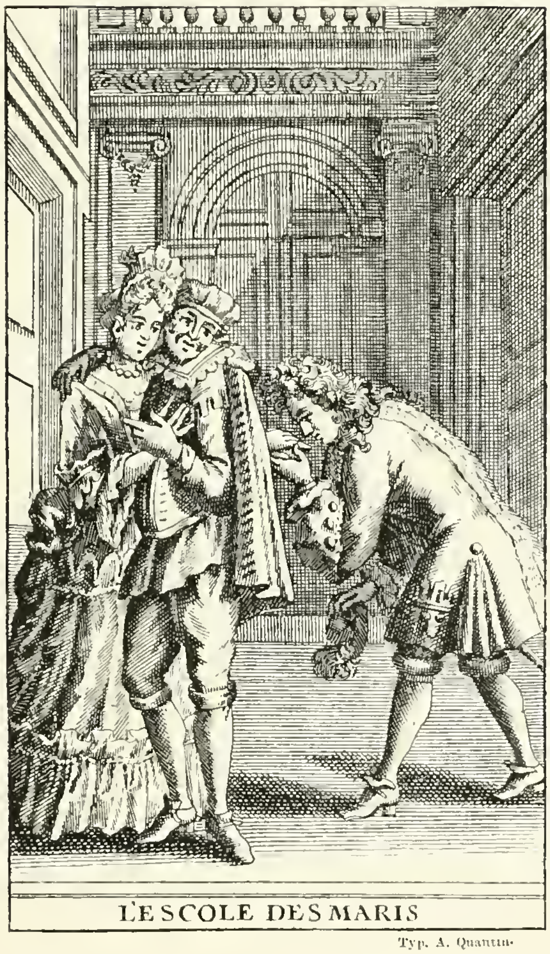


Typ. A. Quantin.

GRAVURE DE « L'ESCOLE DES FEMMES »

Tirée de l'édition de 1713. — Amsterdam. D. Mortier.

MOLIÈRE ILLUSTRÉ



GRAVURE DE « L'ESCOLE DES MARIS »

Tirée de l'édition de 1710.

Jacob (*Iconographie moliéresque*, n° 575). Si les estampes destinées à l'édition de Rotterdam 1732 (*Bibliographie moliéresque*, n° 313), ont été gravées en général sur les dessins de Brissart, celle-ci est une exception. En effet, le décor représente, à gauche, une rangée de maisons, séparée par des arbres, et donnant sur un vaste espace, place ou jardin, ou se remarque un jet d'eau. Arnolphe assis sur une chaise à dossier plein et renversé, a le coude gauche appuyé sur une table couverte d'un tapis tombant. Un livre ouvert est près de lui. Isabelle tient, d'une main, un pli de sa robe, et de l'autre un éventail. Nous n'insisterons pas sur cette déformation d'un dessin connu.

L'édition de 1718 nous met en présence d'une donnée toute nouvelle, et l'estampe de *l'École des Femmes* y est absolument différente de celles de 1710, de 1682 et de 1663, bien que le bibliophile Jacob assure (*Bibliogr. Mol.*, n° 307) que les estampes de 1718 ont été regravées d'après celles de 1710, et que celles-ci (n° 301) ont été gravées d'après celles de Brissart pour l'édition de 1682. Ici encore nous avons donc une exception. Le décor, en effet, ne représente ni une place ni un jardin, mais une salle quelconque ou un vestibule. Une porte au fond, surmontée d'un trumeau peint, et séparant deux verdures. Pas de meubles. Un seul siège, la chaise sur laquelle est assis Arnolphe, presque de face. Il tient un livre de la main gauche, les *Maximes du mariage*, sans doute. Isabelle est coiffée en cheveux ; corsage décolleté, plat, lacé par devant ; les manches étroites s'élargissent et s'arrêtent au-dessous du coude; elles sont bordées de dentelles; jupe unie, traînante, en étoffe à ramage. Elle est de profil, et, les bras croisés, regarde Arnolphe qui, de l'index de la main droite, lui montre son front. Ces transformations successives vont s'éloignant de plus en plus de la pensée du maître et n'en sont plus l'interprétation fidèle.

La comédie de *l'Amour Médecin*, ou des *Médecins*, comme on disait pour abréger, fut imprimée en 1666, précédée d'une gravure de F. Chauveau. Cette gravure diffère un peu, mais bien peu, de celle de 1682. Dans une salle sans meubles, mais dont les lambris sont ornés de frises très riches supportant un plafond ovale, on voit Sganarelle au milieu de quatre des cinq médecins, M. Tomès, M. Des Fonandrès, M. Macroton, M. Bahys et M. Filerin, qu'il a fait appeler. Quel est celui qui manque? Sans aucun doute, M. Filerin, qui ne paraît dans aucune scène en même temps que Sganarelle. Deux des figures au moins sortent assez des types banaux qui paraissent le plus souvent dans les gravures de ce genre, pour qu'on soit tenté de croire que ce sont des portraits : nous voulons parler du personnage à nez très accentué qui est à gauche, le plus éloigné de Molière, à sa droite, par conséquent, et de cet autre à grande barbe qui le touche, à sa gauche.

Quant à Sganarelle ou Molière, placé au centre, il a la taille courte

et ramassée, le visage large, la moustache en parenthèse; il porte, en 1666, un chapeau à haute forme, évasé dans le haut, et à bords mous et relevés; seul des cinq personnages en scène, il a le rabat de dentelle; son pourpoint est orné de passementeries formant, de chaque côté de la couture du milieu, de petites bandes plates; manches étroites; manteau ouvert demi-long, c'est-à-dire tombant à peine au-dessous du genou; le haut-de-chausses est large, arrêté au-dessous du genou par des jarretières et cachant la partie supérieure du bas; souliers attachés par de larges nœuds de ruban; le long de la couture extérieure du haut-de-chausses, de chaque côté, sont de petites bandes de passementerie plate, dont chacune est terminée par un bouton.

L'inventaire dressé après la mort de Molière et reproduit par Eudore Soulié (*Rech. sur Mol.*, p. 276), nous apprend que le pourpoint était de petit satin découpé sur (?) roc d'or, le manteau et les chaussures de velours à fond d'or, garni de ganse et de boutons; le tout était prisé quinze livres.

Sganarelle (acte II, sc. II) tient une bourse à la main : « Quoyque ce ne soit pas la coutume, dit-il, de payer auparavant, toutefois, de peur que je ne l'oublie, et afin que ce soit une affaire faite, voicy.... *Il les paye, et chacun, en recevant l'argent, fait un geste différent.* »

La gravure traduit à la fois les paroles de Sganarelle et le jeu de scène qui les accompagne. Quant aux médecins, n'allez pas croire qu'ils aient le bonnet pointu et la longue soutane dont on les suppose généralement affublés, comme ils le sont à la Comédie française : point; ils ont exactement le costume de Sganarelle, à ces légères différences près qu'ils ont, dès 1666, le chapeau bas et rond que Sganarelle prendra en 1682, que leur rabat est en linge uni et non en dentelle, et qu'on ne voit trace de passementerie ni à leurs hauts-de-chausses ni à leurs pourpoints.

L'édition de 1710 reproduit, en la déformant, et en la retournant de droite à gauche, l'estampe de 1682 : outre que les traits des personnages y sont altérés, on remarque que le rabat de Sganarelle n'est plus en dentelle, mais en linge uni; un cadre ovale, contenant un portrait, a disparu et n'a laissé qu'une tache noire sur le lambris.

Avant la grande édition illustrée par Boucher, nous trouvons deux estampes complètement différentes en tête de cette même comédie de *l'Amour médecin.*

La plus curieuse est celle de l'édition de Hollande (1713); dans une chambre tendue d'étoffes à riches dessins s'arrêtant à une large fenêtre, on voit un lit à colonnes, avec ses pentes, rideaux et lambrequins. Près du lit, un coffre fermé, et, à côté, un vase cylindrique. Lucinde est au lit, tête nue, sous des couvertures en désordre. A la tête, près du coffre, est un médecin; il est debout; il porte une longue soutane, non boutonnée, qu'il ferme de la main droite; son chapeau à bords étroits est à

haute forme; de la main gauche, il tient près de ses yeux une fiole d'urine qu'il examine. Aux pieds, et en avant, comme ce premier médecin, est un autre personnage, assis sur une chaise à pieds tournés; c'est un médecin qui offre une pastille à Lucinde; il a le pourpoint étroit, le manteau court, le rabat de linge uni, et le chapeau plat à larges bords. De l'autre côté du lit, deux médecins dont on ne voit que la partie supérieure du corps; l'un porte la fraise; tous deux ont le chapeau plat, à larges bords, comme le précédent. Tout au fond, leur auxiliaire obligé, l'apothicaire, muni de son instrument, qu'il tient à deux mains, prêt à le faire fonctionner. Lui aussi conserve son chapeau sur la tête : car c'était la coutume de rester couvert, aussi bien en visite, qu'à table ou à l'église pendant le sermon, ainsi qu'en font foi les gravures du temps.

Est-il besoin de dire que l'idée de cette gravure, si intéressante qu'elle soit pour nous, est en contradiction formelle avec les indications fournies par Molière? Celles-ci, d'ailleurs, il faut le dire, s'accordent assez mal entre elles. — « La scène, lit-on à la suite de la liste des personnages, est à Paris, dans une salle de la maison de Sganarelle. » Voilà qui est clair : c'est là que Sganarelle consulte M. Josse et M. Guillaume; c'est là qu'il reçoit les médecins; là que ceux-ci s'asseyent pour discuter; là que viendra Lucinde, lorsque Lysette aura dit : « Monsieur, comme votre fille est là toute habillée dans une chaise, je vais la faire passer icy » (acte III, sc. v); là que Clitandre fera venir le notaire, après avoir dit à Sganarelle (III, vi) : « Je vais faire monter l'homme qui écrit mes remèdes, et luy faire croire que c'est le notaire ». Mais comment, si nous ne sommes pas sur une place, expliquer le jeu de scène indiqué à la fin du premier acte? « Champagne, en dansant, frappe aux portes de quatre médecins, qui dansent et entrent avec cérémonie chez le père de la malade ». — Comment expliquer que l'opérateur passe en chantant, à la scène vii du 3e acte, et que Sganarelle lui achète une boîte d'orviétan? Nous renonçons à tenter une explication de ces données contraires : nous inclinons à croire que le décor était tout de fantaisie et que le caprice de l'auteur comptait sur l'indulgence de spectateurs qui n'y regardaient pas d'aussi près que le fait la critique moderne.

Nous venons de citer en passant la scène ou Sganarelle achète à l'opérateur une boite d'orviétan. C'est cette scène qui est reproduite dans l'estampe de l'édition de 1715, contrairement à ce que dit (n° 307) la *Bibliographie moliéresque*, qui prétend que « les estampes de cette édition ont été regravées d'après celles de l'édition de 1710 ». Elle est toute intéressante. D'abord, le décor représente une place, avec des maisons formant deux côtés d'un carré et des arbres dans le fond. Sganarelle porte un chapeau rond et plat à petits bords; rabat de dentelle; pourpoint et manteau à petites bandes parallèles de passementerie; petites moustaches ornant un visage jeune; haut-de-chausses étroit terminé par des jarre-

tières qui retiennent les bas d'attache. Il tend la main gauche vers l'opérateur. Celui-ci a la tête couverte d'un chapeau mou, pointu, à larges bords abaissés, avec une plume de coq dressée sur le côté; il porte une longue barbe; sous son manteau, aux manches très larges, relevées jusqu'au coude et dégageant l'avant-bras, on voit un rabat uni, une soutanelle tombant au-dessous du genou, un collier d'où pendent trois médaillons; à la hauteur de la ceinture est un coffret ouvert, porté en bandoulière, et contenant les boîtes d'orviétan; il en tient une de la main gauche, appuyée sur le coffret, et une autre dans la main droite, qu'il lève à la hauteur de l'œil; c'est d'un air d'admiration profonde qu'il regarde sa panacée mirifique. Si le Sganarelle est insignifiant, l'opérateur offre une image très curieuse.

Trois seulement des éditions princeps nous offrent encore des estampes à étudier : l'édition du *Misanthrope*, celle du *Médecin malgré luy*, données en 1667, et celle du *Tartuffe*, qui parut en 1669.

La gravure qui accompagne l'édition de 1667 du *Misanthrope* représente la première scène du premier acte. Alceste, assis sur une chaise, tourne le dos à Philinte qui lui parle. Le décor représente une vaste salle; au fond, une cheminée ornée de vases et surmontée d'un tableau; trois fenêtres, séparées par des cariatides. Le costume d'Alceste est très simple : petit chapeau, à bord relevé devant et derrière, large rabat, manteau, pas d'épée. Philinte est debout devant lui; chapeau à plumes; épée et baudrier. Alceste porte de petites moustaches courtes, à peine indiquées.

Autre est l'estampe de 1682. Nous sommes dans une riche galerie; au fond de la scène, une porte ronde à double battant et avec imposte; de chaque côté, deux colonnes corinthiennes, séparant la porte d'une niche ronde surmontée d'un tableautin carré; en retour, deux bustes, un de chaque côté; plafond avec sujet central dans un cadre octogone; large bordure à compartiments. Un seul siége, une chaise, sur laquelle Alceste est à moitié et fort mal assis. Il porte le même petit et bizarre chapeau qu'en 1667; les cheveux de sa perruque tombent à longs flots ondulés jusqu'au milieu de sa poitrine; petites moustaches; figure sans caractère. Son bras gauche est appuyé sur le dossier de sa chaise; ses deux bras sont croisés, mais la main gauche s'ouvre et se redresse pour faire un geste de protestation; son riche justaucorps, aux poches très ornées, porte à l'épaule droite une touffe de rubans unis; sous son justaucorps paraît une vaste rhingrave,

> Un de ces cotillons appellez hauts de chausses,

comme dit le Sganarelle de *l'École des Maris;* souliers attachés par des rubans; pas d'épée. Philinte debout se penche pour lui parler; il a la

tête nue, tenant sous son bras droit son chapeau surchargé de plumes ; perruque immense; long rabat de dentelles; même justaucorps, orné aussi, sur l'épaule droite, d'une touffe de rubans, ceux-ci brochés; même rhingrave ; même chaussure, l'épée en verrouil.

C'est bien ainsi que l'on comprend et que doit être comprise l'attitude des deux personnages. Aussi toutes les gravures qui ont reproduit cette scène sont-elles restées dans les mêmes données; à l'exception d'une dont nous parlerons bientôt, elles ne diffèrent entre elles que par des détails peu importants.

Ainsi, l'édition elzévirienne de H. Wetstein (Amsterdam, 1698) donne une estampe qui n'est que la reproduction exacte, dans des dimensions un peu moindres, de celle de 1682 : on dirait une réduction par procédé photographique.

La disposition générale est la même en 1710 ; la porte centrale, le plafond sont moins ornés ; les tableautins carrés, placés au-dessus des niches, sont remplacés par je ne sais quels vases ; Alceste a un chapeau à plumes ; le haut-de-chausses étroit, recouvert au genou par les bas roulés : le dessinateur a oublié la « petite oie » sur l'épaule de l'homme aux rubans verts.

L'ensemble, sinon le détail du costume, nous est bien connu par l'inventaire dressé après la mort de Molière : « — *Item*, une autre boîte ou sont les habits de la représentation du *Misanthrope*, consistant en haut-de-chausses, et justaucorps, de brocart rayé, or et soie gris, doublé de tabis, garni de ruban vert; la veste de brocart d'or, les bas de soie et jarretières; — prisé trente livres. » On peut donc s'étonner de l'oubli de la « petite oie » de rubans verts, commis par le dessinateur.

Mais que dirons-nous de l'estampe gravée à l'eau-forte par Fr. Harrewyn, pour l'édition de Bruxelles, 1694 ? Il est difficile d'imaginer une traduction plus étrange de la pensée de Molière. Qu'on en juge. Nous sommes dans une salle dont le fond est tendu de bandes d'étoffes semées de grosses fleurs; à gauche, l'angle d'une haute cheminée, surmontée d'un buste et ornée de lambrequins à franges; à droite, le tiers d'une riche armoire dont un montant est formé par une caryatide, et la porte divisée en compartiments assez lourds ; au milieu, un guéridon, et, sur ce guéridon, un livre, une bouteille clissée à l'italienne, un verre et une serviette. Alceste est assis, les jambes croisées; près de ce *fiascone;* son chapeau, à fond plat, à larges bords relevés et roulés, semble se terminer, devant et derrière, par deux pointes ; la figure est jeune, sans moustaches, avec de longs cheveux ; justaucorps, avec manches étroites à grands revers ; cravate de dentelle attachée au cou par un gros nœud ; haut-de-chausses étroit, recouvert aux genoux par les bas. Sa main droite est posée à plat sur sa jambe gauche passée sur la droite ; sa main gauche, ouverte et levée, semble repousser Philinte. Nulle trace de

rubans verts. S'il était levé, sa taille paraîtrait immense; toute sa personne donne l'idée d'un capitan de l'ancienne comédie.

Philinte, dont la mise est plus sobre, a la tête nue; ses cheveux sont longs; mais on dirait qu'il porte, au sommet de la tête, une petite calotte d'abbé; son chapeau, qu'il tient de la main gauche, a la forme tourmentée de celui d'Alceste; justaucorps descendant aux genoux et pourpoint presque aussi long; manches et manchettes semblables à celles du Misanthrope; son bras gauche est replié sur sa poitrine; il s'incline et fait le geste d'un homme qui dirait à un autre : « Moi ! c'est à moi que vous dites cela ? »

Que penser de ce visiteur qui, chez Célimène, s'est fait servir une bouteille et un verre? qui reste tranquillement assis pour dire à Philinte : « Laissez-moi, je vous prie! » — Si Philinte ne le quittait pas, il ne trouverait pas même dans toute la pièce un siège pour s'asseoir.

En 1718, le graveur s'est inspiré de l'estampe de 1710 : le décor est le même, à cela près que les colonnes sont remplacées par des pilastres, et que les statues sont supprimées; l'attitude des personnages est la même : Alceste est assis, dans un fauteuil au lieu d'une chaise; Philinte debout, une main tendue, l'autre sur la poche de son justaucorps; il a sous le bras droit un chapeau tricorne, sans plumes, comme celui que porte Alceste; l'un et l'autre ont une cravate très simple; pas de rubans, à peine une étroite dentelle autour du poignet. La salle n'a pas d'autre siège que celui d'Alceste.

Il faudrait sortir de la période qui seule nous occupe pour trouver la traduction par la gravure d'une autre scène du *Misanthrope*, et nous nous sommes promis de ne pas dépasser l'année 1734, l'année de l'édition illustrée par Boucher. Nous prions cependant qu'on nous permette une exception, en faveur d'une image coloriée que nous avons trouvée dans une édition italienne du commencement de ce siècle. Aucune description n'en saurait rendre l'aspect vraiment grotesque. Essayons pourtant.

Qu'on se figure Alceste et Philinte, deux épais lourdauds, ne vous déplaise, représentés au moment même ou ils quittent la scène, sur ces paroles d'Alceste :

> Par la sangbleu, Messieurs, je ne croyois pas estre
> Si plaisant que je suis.

Ils tournent le dos aux autres personnages en scène, Célimène, Éliante, Acaste, Clitandre, et par conséquent, au public. Alceste, gros et court, le cou dans les épaules, est coiffé d'un chapeau bas de forme, plat, large de bords, orné d'une ganse jaune en V, et surmonté d'une énorme plume blanche faisant panache. Ses cheveux demi-longs tombent sur une large collerette plate, agrémentée d'une étroite dentelle; le justaucorps, couleur chocolat, n'a d'autre ornement que ses manches, mais

quelles manches! des manches étroites à petits revers, encadrées au poignet par une manchette unie et plissée; près de l'épaule, de petits gigots, tout petits, fendus par des crevés blancs. Épée en verrouil, bas ou maillot bleu couvrant d'énormes mollets et rejoignant en haut le justaucorps chocolat; bottes en entonnoir, assez larges pour laisser flotter les jambes bleues, qu'elles encadrent d'une bordure jaune d'or. Alceste donne à Philinte son bras gauche et lève résolument son bras droit tendu en avant. Philinte, la tête nue, le chapeau sous le bras, a la même collerette blanche se détachant sur un justaucorps jaune-clair que relève une ceinture rouge; il porte l'épée tombante; son maillot ou ses bas sont d'un violet rosé, et ses jambes, comme celles d'Alceste, flottent dans des bottes à entonnoir, celles-ci bordées de blanc. En s'en allant, il se retourne pour jeter sur les rieurs un regard sévère Qu'il serait difficile de juger de l'élégance et de la distinction de Célimène par celle de ses visiteurs, et que nous sommes loin de « l'homme aux rubans verts ! »

Après la haute comédie, la farce; après *le Misanthrope*, *le Médecin malgré luy*. Dans son *Iconographie moliéresque*, n° 41, le bibliophile Jacob décrit l'édition de 1667, la première du *Médecin malgré luy*, et la gravure qui l'accompagne : « Cette gravure, dit-il, donne le costume que Molière portait dans la pièce, mais n'offre pas un costume exact et ressemblant. L'artiste, qui ne doit pas être François Chauveau, car le dessin est aussi mauvais que la gravure, a représenté la scène VI de l'acte III lorsque Sganerelle passe un bras sur les épaules de Géronte, et l'empêche de regarder ce que sa fille et Léandre font ensemble. Le costume de Sganarelle, en robe de médecin, avec son grand chapeau, n'est pas décrit dans *l'Inventaire* de Molière, quoique le rôle ait été créé par lui ; mais Molière ne le jouait plus dans la dernière partie de sa vie, où il s'était dessaisi de ses anciens rôles. »

Il est plus que probable que la gravure de 1667 reproduit le costume de Molière; mais c'est une erreur de dire que ce costume n'est pas décrit dans *l'Inventaire* dressé après sa mort. Nous lisons, en effet, dans les *Recherches* d'Eudore Soulié, p. 278 :

« Du mercredi avant midi, quinzième jour dudit mois de mars et an mil six cent soixante-treize, a été inventorié ce qui suit :

« *Item*, un coffre de bahut rond, dans lequel se sont trouvés les habits pour la représentation du *Médecin malgré luy*, consistant en pourpoint, haut-de-chausses, col, ceinture, fraise et bas de laine et escarcelle, le tout de serge jaune, garnie de radon vert; une robe de satin avec un haut-de-chausses de velours ras ciselé. »

L'Inventaire nous donne plus encore ; sous la même date du 15 mars 1673, on lit :

« En suivant les habits de théâtre pour ladite demoiselle veuve :

« ... *Item,* l'habit du *Médecin malgré luy*, composé en une jupe de satin couleur de feu avec trois guipures et trois volants, et le corps de toile d'argent et soie verte. »

Sans nous arrêter aux « habits de ladite demoiselle veuve », nous voyons que Molière portait deux costumes dans *le Médecin malgré luy*, celui du bûcheron d'abord, puis celui du médecin.

La gravure de 1667 nous transporte en pleine campagne; un pavillon rond au fond; des arbres de chaque côté. Au premier plan, cinq personnages; à gauche, Léandre, Lucinde et Jacqueline; à droite, Sganarelle et Géronte. Géronte porte un béret; barbe en pointe : ce type se retrouve souvent dans le Molière de 1682. Sganarelle est coiffé d'un haut chapeau pointu, et vêtu d'une soutanelle qui laisse passer les bras et tombe seulement à mi-jambe; collerette plissée; petites moustaches, comme celles d'Alceste. C'est donc sous le costume de médecin qu'il se présente à nous.

Dans l'édition de 1682, Brissart a choisi, dans la cinquième scène du premier acte, le jeu de scène où Valère et Lucas prennent chacun un bâton et frappent Sganarelle. Son dessin se présente avec une ferme dans le fond; de chaque côté, en avant, un arbre élevé; au pied de l'arbre de droite, une grande bouteille clissée, la bouteille qui aide Sganarelle à trouver le bois moins salé; tout près, sa hache qu'il a laissée tomber. Sganarelle tient son béret de la main droite, le bras tendu vers Valère et Léandre; il porte une large collerette tuyautée; pourpoint à ceinture; haut-de-chausses étroit, attaché sur le bas; souliers à nœuds; le devant du pourpoint, de chaque côté de la couture, les manches et les jambes du haut-de-chausses sont ornés, suivant l'usage constant, de courtes bandes parallèles en passementerie. Il a le cou dans les épaules, la figure large, les grosses moustaches en parenthèse qui correspondent au portrait de Molière, tel que nous l'avons décrit au commencement de cette étude, non d'après des peintures plus ou moins suspectes, mais d'après des textes imprimés moins bienveillants. Ce type, que nous avons à signaler ici pour la première fois, est celui qu'on retrouve dans toutes les estampes de l'édition de 1682 où figure un personnage dont le rôle était tenu par Molière. De là à conclure que c'est Molière que l'artiste a voulu représenter, il n'y a qu'un pas.

Valère n'a pas le costume d'un laquais, mais d'un paysan : chapeau pointu à bords irréguliers, cheveux plats, pas de barbe, col de linge uni, casaque ou souquenille boutonnée dans le haut et s'ouvrant en bas de plus en plus; large haut-de-chausses attaché au genou. De la main gauche, passée derrière Sganarelle, il semble le retenir; il lève son bras droit, armé d'un bâton, sur Sganarelle.

MOLIÈRE ILLUSTRÉ



Typ. A. Quantin.

GRAVURE DU « MISANTHROPE »

Tirée de l'édition de 1710.



Typ. A. Quantin

GRAVURE DU « MÉDECIN MALGRÉ LUI »

Tirée de l'édition de 1710.

Léandre aussi tient le bâton levé de la main droite, pendant que son bras gauche s'abaisse d'un geste impératif. Il porte le chapeau bas, rond, à larges bords, orné de plumes; très longue perruque; grosse cravate de dentelle; justaucorps sans broderies tombant aux genoux; nœuds de rubans sur l'épaule droite et au poignet de chaque manche; haut-de-chausses recouvert au genou par des bas roulés; l'épée en verrouil; autour de la taille, une large écharpe, que nous remarquons pour la première fois.

L'édition de 1710 a reproduit, en la tournant de gauche à droite et en la déformant, l'estampe de 1682; le seul changement à noter, et encore est-il insignifiant, est dans l'habit de Léandre, qui est orné de quelques broderies et surchargé de boutons, aux poches, sur les manches, qui sont à revers, etc. La gravure étant retournée, il s'ensuit que c'est de la main gauche que Valère et lui tiennent leur bâton.

Le dessinateur de 1718 n'a nullement reproduit l'estampe de 1710, quoi qu'en dise le bibliophile Jacob (*Bibliographie Moliéresque*, n° 307); il a pris un tout autre sujet. Il nous transporte en pleine forêt, sans aucune fabrique dans le lointain; Sganarelle est debout auprès de ses fagots, ayant à ses pieds sa hache et sa serpe, et, en contemplation devant sa bouteille, une bouteille clissée à l'italienne, il chante son fameux air :

> Qu'ils sont doux,
> Bouteille jolie,
> Qu'ils sont doux
> Vos petits glougloux!

Valère et Léandre s'approchent de lui, et Valère fait signe à son maître de garder le silence. Sganarelle porte un chapeau bas, d'étoffe froncée en joignant le bord; collerette large et tuyautée; pourpoint à ceinture, haut-de-chausses attaché sur les bas; petites bandes de passementerie sur le devant seul du pourpoint. Léandre porte le chapeau à trois cornes de la régence, petite cravate, longue perruque frisée, justaucorps sans ornements, haut-de-chausses étroit avec les bas roulés ras le genou. Valère a la tête nue, les cheveux longs, non frisés et séparés sur le front; cravate étroite et sans nœud apparent; pourpoint uni serré à la ceinture et, par-dessus, une vaste souquenille ouverte devant; son haut-de-chausses descend au-dessous du genou, presque jusqu'à la moitié du mollet, et est cependant serré par une jarretière à la hauteur du jarret. Léandre porte une épée; mais ni lui ni Valère n'ont à la main ce bâton qui aide Sganarelle à devenir médecin sans s'en apercevoir (acte Ier., sc. v.).

Le 23 mars 1669 était achevée d'imprimer la première édition du *Tartuffe;* dès le 6 juin de la même année paraissait une seconde édition,

celle-ci précédée d'une gravure anonyme, que le bibliophile Jacob (*Iconogr. Molière*, n° 43) croit pouvoir attribuer à Fr. Chauveau.

Cette gravure reproduit la scène ou Orgon, caché, soulève le tapis de la table et sort de sa cachette, après avoir écouté les déclarations de Tartuffe à Elmire. Le décor représente une salle riche; pas de sièges: un seul meuble, la table, couverte d'un grand tapis, et sous laquelle est Orgon; sur cette table, une chandelle non allumée et un rouleau de papiers; au fond, une petite fenêtre et une porte, surmontée d'un cadre ovale sculpté; à gauche, deux fenêtres séparées par des cariatides. Elmire, debout, regarde Tartuffe; elle a une main posée sur la table; de l'autre, mal dessinée et beaucoup trop grande, elle montre Orgon, dont le visage est déformé par une grimace. Tartuffe, bouche béante, fait un geste d'effroi. Quant à son costume, Molière l'a décrit tel qu'il le voulait, lorsqu'il a dit, dans son *Second placet au Roi:* « J'ay... déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde. *Je luy ay donné* un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée et des dentelles sur tout l'habit ». Mais le graveur n'a pas tenu compte de ces indications, qui devaient être pour lui des ordres. Dans son estampe, Tartuffe, bouche béante, fait un geste d'effroi; il est vêtu de noir; il porte bien un petit chapeau, mais sans plumes; son rabat est simple, sans dentelles; son manteau tombe jusqu'aux genoux, ouvert sur un pourpoint court, lequel est séparé du large haut-de-chausses par la chemise bouffante. Qu'on relise la tirade de Sganarelle dans *l'École des maris* (I, 1.), et l'on verra où le graveur s'est inspiré en partie ; voudriez-vous, dit-il à Ariste,

> M'obliger à porter de ces petits chapeaux
> Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux?...
> De ces petits pourpoints sous les bras se perdans...
> Et de ces cotillons appelez hauts-de-chausses?

L'estampe de 1682 représente le même jeu de scène, mais avec un décor différent; la figure d'Orgon, moins grimaçante, est plus reconnaissable : c'est bien le même visage large, à grosses moustaches encadrant la bouche, que nous avons reconnu dans le Sganarelle du *Médecin malgré luy*, en 1682. Voici du reste une description complète du sujet.

Au fond, une armoire haute et étroite, à deux battants, avec corniche sculptée, surmontée de la garniture classique des cinq vases de « porcelaine » de Delft; au-dessus, un petit cadre ovale, avec deux figures; à gauche de l'armoire, un grand paysage: à gauche, à angle droit avec le fond, une muraille avec deux fenêtres. Orgon, longue soutane et petit rabat uni, paraît appartenir à la magistrature; Elmire a une coiffure de coques de ruban et de longues papillotes; elle porte un corsage à pointe, manches courtes terminées par plusieurs rangs de dentelles, petites basques drapées autour de la taille, jupe unie d'une étoffe à grands

ramages ; elle se détourne pour regarder Tartuffe et se montre de profil. Tartuffe a le costume, et son visage exprime le sentiment que nous avons décrits.

Cette gravure, exactement réduite, est celle que l'on retrouve dans l'édition d'Amsterdam, 1693, chez Wetstein ; elle figure aussi dans l'édition de Paris, 1710, mais retournée, de façon que Tartuffe, qui était à droite, est à gauche, et Orgon à gauche au lieu d'être à droite. Deux changements, d'ailleurs sans importance, sont à noter : c'est qu'Elmire porte une fontange demi-haute et que sa jupe n'est plus unie, mais ornée de trois volants.

La gravure de 1718 n'offre aucun intérêt : les figures, dans leur banalité fade, n'ont aucune expression. Tartuffe est à droite, Elmire au milieu, Orgon à gauche, sous la table dont il soulève le tapis. Tartuffe, mince, élancé, de tournure élégante, porte le chapeau rond, plat, à larges bords ; cheveux longs ; petit rabat de dentelle ; manteau ouvert tombant aux genoux ; pourpoint à manches étroites, sans manchettes, boutonné du cou à la ceinture ; petites basques, dans lesquelles se voient les poches ; haut-de-chausses collant, caché au genou sous les bas remontants. Elmire a les cheveux roulés et relevés sur le front, avec deux très longues papillotes rejetées en arrière ; corsage très décolleté ; manches courtes ; jupe unie en étoffe brochée à grands ramages. Orgon, perruque longue ; pas de moustaches ; petit rabat très simple, robe longue ; si son visage avait une expression, ce serait celle de la joie !

Le décor est à peu près celui que nous avons décrit : deux fenêtres sur le côté, une porte au fond, surmontée d'un petit trumeau bas, un portrait près de la porte, à droite ; aucun autre meuble que la table, sur laquelle brûle une unique chandelle allumée. Pourquoi cette lumière ? aucune indication fournie par Molière ne permet de penser que la grande scène d'Elmire et de Tartuffe se passe la nuit.

Cette idée de la nuit est-elle venue à G. Schouten ? aucune lampe ou chandelle ne nous l'apprend ; mais, dans sa gravure, le costume d'Elmire est tel, tel est le costume d'Orgon, qu'on est disposé à les croire l'un et l'autre en vêtements de nuit.

Nous sommes dans une pièce tendue, au fond, d'une immense verdure ; à gauche, en avant d'un meuble surmonté d'un portrait dans un cadre ovale, Tartuffe, debout, ouvre les bras, l'un en bas, l'autre en haut ; il paraît plutôt menaçant qu'épouvanté, car il semble faire un pas en avant vers Orgon, qui se découvre sous le tapis de la table ou il se tenait caché. Pour lui, on dirait un spectre enveloppé d'un suaire qui cacherait en partie sa chemise, son seul vêtement apparent. Sa figure pâle, émaciée, sans barbe ni cheveux, avec la bouche béante, n'est pas d'un être vivant : c'est un cadavre. Elmire, debout, près de la table qui la cache jusqu'à la ceinture, se montre de profil ; n'était sa haute fontange, qui ne pouvait se

garder pour dormir, on la croirait, sous sa coiffe et sa camisole, en déshabillé de nuit. Quelle a été la pensée du dessinateur? Évidemment de donner l'idée d'une apparition fantastique : il y a réussi.

Ici doit s'arrêter la première partie de notre travail, exclusivement consacré à l'étude des estampes qui accompagnent les éditions princeps des comédies de Molière, et qui servent à les illustrer. Si nous avions pu élargir notre cadre, déjà trop étendu peut-être à cause de l'inévitable monotonie des descriptions qu'il contient, nous aurions aimé à décrire « le vray portrait de M. de Molière en habit de Sganarelle », tel que le représente la rarissime gravure de Simonin, dont un seul exemplaire est connu, celui de la Bibliothèque nationale; nous aurions décrit aussi les deux frontispices, gravés par Chauveau, qui précèdent la première édition des œuvres de Molière jusqu'en 1666, date de la publication, et qui rappellent, au moins pour le costume, Molière et sa femme, sans avoir la prétention d'être des portraits exacts; enfin, quittant les œuvres de Molière pour le libelle d'un de ses ennemis, nous aurions cherché, en tête d'*Élomire hypocondre*, de Le Boulanger de Chalussay, 1670, et nous aurions décrit aussi l'estampe satirique, reproduite en tête de notre édition de la pièce, où l'on voit « Scaramouche enseignant, Molière étudiant ». Mais nous devons résister à tout entraînement, et nous en tenir au sujet déjà bien vaste que nous avons cru intéressant de traiter, comme on l'a vu, au triple point de vue du décor, du costume et des jeux de scène.

Ch. L. Livet.



Le Times

SON ORIGINE & SES TRANSFORMATIONS

NOTES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU JOURNALISME CONTEMPORAIN

LE 1er janvier 1885, le *Times* a célébré le centième anniversaire de son existence. C'est chose rare, aussi bien pour un journal que pour un homme, d'atteindre l'âge de cent ans sans présenter aucun signe d'affaiblissement ni de décrépitude. — Un seul journal anglais a fourni une carrière plus longue encore, c'est le *Morning Post*, qui, datant de 1772, est le doyen des journaux du matin de Londres, et, malgré sa longue carrière, n'a rien perdu de sa vitalité.

Dans l'ordre chronologique, le *Morning Advertiser* vient immédiatement après le *Times :* il compte quatre-vingt-dix années d'existence. Les autres journaux du matin sont de date relativement récente : le *Daily News* se publie depuis trente-neuf années, le *Daily Chronicle* et le *Daily Telegraph* depuis trente années et le *Standard* depuis vingt-huit années seulement.

Dans le courant du siècle on a vu disparaître plusieurs grands journaux, dont certains cependant, comme le *Morning Herald* et le *Morning Chronicle*, semblaient jouir de toute la faveur du public. Le *Morning Star*, après avoir fourni une courte, mais brillante carrière, s'éteignit subitement ; d'autres encore, comme le *Representative*, le *Mirror* et le *Constitutional*, succombèrent dans le *Struggle for life*. Ils n'ont pas su comme le *Times* marcher avec leur siècle ; pour un journal, ne pas se transformer avec le milieu dans lequel il vit, c'est mourir.

Pendant ses trois premières années, le *Times* ne paraissait pas sous son

titre actuel, mais sous celui de *the Daily Universal Register, printed logographically by his Majesty's patent.*

Le 24 décembre 1787, les éditeurs du *Daily Universal Register* informèrent le public qu'à partir du 1er janvier 1788 leur journal paraîtrait sous le nouveau titre « *the Times* ». — Cependant les premiers numéros du *Times* ne différaient pas sensiblement des précédents et ne présentaient aucune supériorité sur les journaux de cette époque.

Il y a cent ans, le menu d'un journal quotidien comportait invariablement un certain nombre d'informations plus ou moins authentiques, les lettres à l'éditeur, des vers sans valeur et quelques rares annonces. — On ne connaissait point encore le « leading article » de nos jours, les épîtres au directeur en tenaient lieu. — Quelquefois ces lettres émanaient d'écrivains distingués, comme celles signées *Junius*, mais le plus souvent, elles n'avaient aucune valeur littéraire, ni même documentaire.

Le premier numéro du *Times* comprenait quatre pages in-folio. — Nous y trouvons les nouvelles du jour, un embryon de chronique théâtrale une demi-colonne réservée aux informations de l'étranger et une page d'annonces. — Les petits scandales du jour sont réunis dans une colonne intitulée *the Cuckoo* (le coucou); enfin, dans un long article, l'éditeur expose les raisons qui l'ont déterminé à adopter un autre titre pour son journal. — Cet exposé ne contenait pas de nouveau programme; en effet, le numéro du 20 juin 1785 du *Daily Universal Register* l'avait déjà formulé de la manière suivante: « Notre journal ne sera influencé par aucun parti, il sera absolument indépendant et s'attachera avant tout à servir les intérêts publics. »

M. John Walter, le fondateur du *Times*, est né en 1738. — Il dirigeait, après la mort de son père, une importante maison de commerce, lorsque la prise, par des croiseurs français, d'une flotte marchande sur laquelle il avait placé la plus grande partie de sa fortune le ruina presque entièrement.

Les démarches pour obtenir une indemnité du gouvernement n'aboutirent pas; c'est alors qu'il s'associa avec un M. Henry Johnson, inventeur d'un système d'impression au moyen de « logotypes », et qu'il fonda un journal pour faire la démonstration pratique du nouveau procédé.

Le système d'imprimerie au moyen de « logotypes » consiste à substituer aux caractères d'imprimerie ordinaires des syllabes et des mots entiers. — Malheureusement, le nouveau procédé exigeait un si grand nombre de types que le maniement en devenait difficile, et, si les frais de composition se trouvaient diminués dans une certaine mesure, ceux de la correction faisaient perdre tout le bénéfice réalisé. — Aussi, peu de temps après, M. Walter dut-il abandonner définitivement le système des « logotypes » et en revenir aux anciens procédés.

Le succès du *Times* ne fut pas des plus rapides et M. Walter éprouva toutes les vicissitudes de sa nouvelle profession.

En 1789, déjà, il eut des démêlés avec le gouvernement pour avoir exprimé avec trop de sincérité sa manière de voir. Il fut poursuivi pour diffamation de la famille royale et condamné à une heure de pilori, à un emprisonnement d'une année et à une amende de 1,250 francs. Il n'avait pas purgé sa peine, qu'une seconde condamnation, toujours du chef de diffamation, vint s'ajouter à la première.

A cette époque, les condamnations pour diffamation n'étaient aucunement infamantes; il en était comme pour les condamnations de presse sous Napoléon III. — Mais M. Walter se sentait profondément découragé et songea même un instant à quitter le journalisme pour se faire libraire-éditeur. — Heureusement, il revint sur sa détermination et, au lieu d'abandonner entièrement la direction du journal, il s'associa comme codirecteur son fils, M. John Walter, auquel il transféra bientôt tous ses pouvoirs.

M. John Walter fils était âgé de vingt-sept ans lorsqu'il devint directeur en chef du *Times*.— Il avait fait de bonnes études à Trinity College et se destinait au clergé; ce ne fut que sur les instances de son père qu'il renonça à la carrière qu'il s'était choisie pour entrer dans cette nouvelle voie.

C'etait, comme on le verra dans la suite de cet article, un homme d'une énergie et d'un savoir-faire extraordinaires; il avait été initié de bonne heure à tous les détails du service et de l'administration d'une imprimerie et ne tarda pas à donner une nouvelle impulsion au journal dont il assuma la direction.

Le *Times* se trouvait alors dans une situation difficile; il fallait modifier le programme du journal, développer le service des informations et réorganiser entièrement l'état-major de la redaction.

Dès son début, M. Walter résilia, au prix de sacrifices pécuniaires considérables, tout engagement pouvant entraver sa liberté d'action et de parole.

Les journaux de Londres ne présentaient, à cette époque, aucun caractére individuel bien marqué; nul d'entre eux n'avait une circulation ou une influence prépondérantes. — Quelques journaux seulement tiraient à quatre mille exemplaires; le *Morning Post*, à l'époque où Çoleridge y contribuait, avait vu monter son tirage au chiffre fabuleux de sept mille; mais c'était là un fait unique. — Par contre, chacun des grands journaux avait sa spécialité d'annonces: le *Morning Post* avait celle des annonces de chevaux et voitures, le *Public Ledger*, celle des nouvelles maritimes et commerciales, le *Morning Herald* et le *Times* s'étaient réservé les ventes publiques, le *Morning Chronicle*, les ventes de livres, etc. — Il fallait, en développant le tirage de son journal, enlever à ses concurrents le monopole des annonces spéciales et les attirer dans ses colonnes, et c'est en quoi M. Walter réussit admirablement.

En 1810, à la suite d'articles blâmant l'administration de lord Melville, le *Times* s'aliéna la faveur gouvernementale; l'insertion des annonces administratives lui fut retirée, et, depuis, les administrations publiques ne cessèrent de lui susciter toute espèce de difficultés. Ainsi M. Walter avait pris ses dispositions pour être rapidement informé des événements extérieurs; on lui intercepta les lettres de ses correspondants étrangers, tout en lui faisant entendre que ces mesures vexatoires prendraient fin s'il se résignait à transiger et à appuyer la politique officielle. Mais M. Walter voulait rester indépendant; il refusa tout compromis et s'en trouva bien. Le hasard voulut que, par le fait même d'avoir décliné l'appui du gouvernement, il lui arrivait souvent d'être mieux informé; ainsi il put annoncer la capitulation de Flessingue quarante-huit heures avant que la nouvelle fût parvenue au ministère.

Mais être aussi bien renseigné que ses concurrents lui semblait insuffisant; il fallait mieux faire qu'eux et puiser ses renseignements à des sources absolu-

ment sûres. C'est alors que, le premier, il inaugura le service des « correspondants étrangers », innovation qui fit rapidement son chemin et qui, depuis, fut adoptée par tous les grands journaux.

M. H. Crabb Robinson fut, pour l'Allemagne, le premier correspondant du *Times;* le choix était heureux, car M. Crabb, par un long séjour dans ce pays, était admirablement préparé pour la mission qui lui était confiée. Une série de lettres datées « des rives de l'Elbe » (Altona) mit les lecteurs du *Times* au courant de la situation politique de l'Allemagne pendant la période agitée qui se termine par la bataille de Friedland et le traité de Tilsit.

M. Crabb fut le digne précurseur de toute une école de correspondants dont les plus distingués ont été le Dr Russel, M. Archibald Forbes, le capitaine Cameron, etc.

Ces améliorations, portant sur la direction politique et le service des informations, tendaient à faire du *Times* un des premiers journaux de Londres, lorsqu'en 1810 un événement imprévu le mit à deux doigts de sa perte. Au mois de mai de cette année, le personnel des ateliers du *Times* se coalisa pour obtenir une augmentation de salaires et s'opposer aux améliorations mécaniques que les directeurs se proposaient d'introduire. Les ouvriers s'étaient engagés par serment à n'accepter aucune concession partielle et à se mettre en grève tous à la fois le samedi suivant. L'obligation pour le *Times* de paraître à jour fixe rendrait, pensaient-ils, toute résistance impossible. M. Walter, qui avait été informé du complot le vendredi soir, ne se laissa point intimider; réunissant à la hâte quelques apprentis et compositeurs sans emploi, il se mit bravement à l'œuvre, travailla trente-six heures de suite pour préparer le numéro du lundi et réussit effectivement, par un prodige de sang-froid et d'énergie, à le faire paraître au jour et à l'heure accoutumés. Le journal traversa dès lors une crise difficile. Les anciens ouvriers du journal attaquèrent et maltraitèrent ceux de leurs camarades qui s'étaient remis au travail; c'étaient des rixes sans fin et ce ne fut qu'après la condamnation des principaux meneurs, du chef de conspiration illégale, que le journal put fonctionner régulièrement.

A l'origine, le tirage du *Times* ne dépassait pas 1,000 exemplaires; mais, sous la direction du second M. Walter, le tirage allait toujours augmentant; bientôt, les presses d'alors, qui ne donnaient que de 3 à 400 copies à l'heure, devinrent insuffisantes. M. Walter, après quelques tentatives restées infructueuses en vue de perfectionner les presses en usage, se mit en relations avec un M. Friedrich Kœnig, originaire de Saxe, et qui voulait substituer la presse à vapeur à la presse à bras. Le directeur du *Morning Chronicle* avait décliné l'invitation de voir fonctionner un modèle de la nouvelle presse de M. Kœnig, aucun journal ne valant, selon lui, l'acquisition d'une machine aussi coûteuse. M. Walter, tout au contraire, examina avec attention la presse Kœnig et en commanda deux semblables à l'inventeur. Ce ne fut que deux années plus tard, en 1814, que les nouvelles presses furent livrées; mais alors surgit une nouvelle difficulté.

Les ouvriers du *Times*, qui se croyaient menacés dans leur gagne-pain, se coalisèrent une seconde fois, bien déterminés à s'opposer à l'emploi des nouvelles machines. Cette fois encore, M. Walter, par son énergie et la rapidité

de ses décisions, étouffa dans le germe une opposition qui aurait pu devenir dangereuse. Le matin du 29 novembre 1814, M. Walter informa ses ouvriers que le *Times* s'imprimait déjà au moyen de la nouvelle machine; il les exhorta à la tranquillité, ajoutant qu'il était bien déterminé à avoir recours à la force armée si les ouvriers provoquaient le moindre scandale. Il s'engageait, d'ailleurs, à leur payer leurs salaires jusqu'à ce qu'il eût trouvé un emploi équivalent pour ceux à qui la nouvelle machine faisait perdre le leur. Le même jour, les lecteurs du *Times* furent informés de la révolution pacifique qui s'était accomplie et qui allait permettre de tirer au nombre alors formidable de 1,100 copies à l'heure.

L'année 1840 fut mémorable pour le *Times*. M. O'Reilly, le correspondant parisien du journal, informa son directeur qu'une association de financiers véreux s'était organisée dans le but de soutirer aux grandes maisons de banque la bagatelle d'un million de livres sterling. Cette bande noire avait déjà réussi à se procurer frauduleusement quelques centaines de mille francs, lorsque le *Times* dénonça au public leurs manœuvres.

Un M. Bogle, qui avait été nommé dans l'affaire, attaqua le journal en diffamation, et, faute de preuves suffisantes, le *Times* fut condamné aux frais du procès. Mais l'opinion publique fut, dès le commencement de cette affaire, unanime à soutenir l'intrépide journal. Les banquiers et les négociants de Londres organisèrent une souscription pour réunir les 68,000 francs, montant des frais du procès, témoignant ainsi de leur gratitude pour l'immense service rendu au commerce européen.

La souscription fut rapidement couverte; mais M. Walter refusa d'en accepter le montant et déclina toute offre d'indemnité. D'un commun accord, on décida que le montant de la souscription serait employé à fonder deux bourses d'études, sous le nom de *the Times scholarships*. En outre, deux plaques commémoratives furent placées, l'une dans les ateliers du *Times*, l'autre dans le *Royal Exchange*.

En 1847, M. Walter mourut à l'âge de soixante-douze ans. Non seulement il avait solidement édifié un grand journal et acquis une fortune considérable, mais il mourut entouré de la considération et de l'estime générales. Son fils, qui lui succéda dans la direction du *Times*, hérita d'une position magnifique, mais d'une responsabilité non moins grande. D'incessantes ameliorations seules pouvaient maintenir le journal au premier rang. Or une des améliorations qui s'imposait le plus impérieusement était celle de l'outillage industriel. La machine Kœnig, améliorée par Applegath, qu'on employait dans les ateliers du *Times*, donnait 8,000 copies à l'heure, ce qui était encore insuffisant. A New-York, M. Hoe avait inventé une nouvelle presse qu'on disait supérieure à tout ce qui s'était fait jusqu'à ce jour. M. Walter en acheta immédiatement deux du plus grand modèle.

En outre, il adopta, en 1850, les clichés stéréotypes qui s'usent bien moins rapidement que les types ordinaires. Imprimer au moyen de stéréotypes n'était pas une innovation; mais c'en était une que l'emploi de la pâte de papier pour les matrices et l'application de ce procédé aux presses Applegath ou Hoe. — On en était arrivé à 12,000 copies à l'heure, progrès considérable comparé aux 1,100 que donnait la presse Kœnig. — Cependant le jury de l'exposition de 1862,

tout en rendant hommage aux progrès réalisés, donnait à entendre qu'il y avait encore des perfectionnements à introduire.

La prévision du jury se trouva réalisée, lorsqu'en 1871 la presse « Walter » fonctionna définitivement. — On la doit aux efforts combinés de MM. Mac Donald, John Caverley et aux encouragements que ne cessait de leur prodiguer M. Walter. — Une simplicité relative de construction, une grande rapidité et une notable économie dans le travail en sont les traits caractéristiques. — D'un côté, un cylindre enroule une bande de papier, de l'autre sortent les feuilles imprimées, pliées et prêtes à être distribuées, à raison de 15,000 à l'heure. — Le papier qui s'enroule sur le cylindre a une longueur de six kilomètres; en moins d'une demi-heure il est transformé en journaux. Chaque nuit, les presses Walter du *Times* emploient 10,000 kilogrammes de papier représentant une longueur d'environ 300 kilomètres (distance de Paris à Bruxelles). Elles furent adoptées successivement par plusieurs grands journaux ; aujourd'hui, le *Times* en emploie dix, le *Daily News* huit, le *New-York Times*, quatre, le *Scotsman*, trois, le *Glascow News* et la *Neue freie Presse*, de Vienne, deux, le *Missouri Republican* et la *Magdeburger Zeitung*, chacun une. — Tandis que la première presse Hoe avait coûté 125,000 francs, la presse Walter, quoique bien supérieure, ne revient qu'à 75,000.

C'était déjà beaucoup de disposer de machines aussi parfaites ; M. Walter ne s'en contenta pas, il voulut encore simplifier et accélérer la distribution des types, et ici encore il obtint un succès éclatant. Depuis longtemps on avait songé à remplacer le travail du compositeur par un procédé mécanique, mais ce ne fut qu'après bien des essais infructueux qu'on put installer dans les ateliers du *Times* une machine effectuant avec une notable épargne de temps et de dépense le travail de la composition et de la distribution des types. Ainsi huit pages d'annonces qui, composées à la main, coûtaient à peu près 1,090 francs, ne revenaient qu'à 370 francs par le procédé mécanique.

Cette série non interrompue de progrès réalisés, le résultat d'incessantes expériences, a fait du journal ce qu'il est aujourd'hui. Le fondateur du *Times* avait échoué en voulant introduire le système des « logotypes » ; ses successeurs ont pris une éclatante revanche et obtenu des résultats qui dépassent certainement les rêves les plus hardis du premier M. Walter. Seule, l'épargne réalisée par l'introduction de procédés mécaniques de plus en plus perfectionnés permet à un grand journal de subvenir à la dépense toujours croissante du service des informations. Le télégraphe électrique est d'une grande commodité pour le public, mais on ne se doute pas de l'énormité des frais qu'entraîne son emploi pour un journal comme le *Times*.

Avoir, comme le *Times*, des fils spéciaux qui relient ses bureaux à Paris et à Vienne, représente une énorme dépense, et ce n'est que par l'épargne réalisée sur les frais de production que nos journaux actuels peuvent, sans augmenter leur prix de vente, faire bénéficier le public d'informations aussi coûteuses. Nos journaux actuels à un sou ne peuvent exister que par cette forte diminution des frais de production, qu'on doit en grande partie aux directeurs du *Times*.

Le *Times* a un avantage incalculable sur tous ses concurrents. Aucun autre journal de Londres ne peut adopter le procédé mécanique de distribu-

tion des types, l'Union des imprimeurs s'y opposant; c'est, par conséquent, le seul journal qui n'ait point à craindre l'opposition d'une *trade-union*. Depuis le moment où, en 1810, la coalition de ses ouvriers avait menacé le journal dans son existence, les directeurs avaient résolu d'être, une fois pour toutes, maîtres chez eux et de ne souffrir dans leurs ateliers aucun ouvrier affilié à une union quelconque.

Le *Times*, certainement, doit une partie de sa prospérité actuelle aux progrès réalisés, et que nous venons de retracer brièvement; mais le principe fondamental qui a toujours guidé sa ligne de conduite : l'indépendance de tout parti politique, a également contribué dans une large mesure à son succès. Ce n'est pas par une opposition systématique que les directeurs du *Times* croyaient devoir manifester cette indépendance. Dans la pensée de ses fondateurs, indépendance équivalait à patriotisme. Dans toutes les questions, ils s'efforcèrent de s'inspirer de l'opinion de la majorité interprétée par leur conscience et de s'assurer si cette opinion était conforme aux intérêts du pays. Une ligne de politique, basée sur ce principe, devait donner prise à la critique; il était inévitable que le journal fût accusé par tous les partis de professer des opinions contradictoires. Mais les détracteurs du *Times* oublient que, pour tout esprit impartial, les conclusions se modifient avec les conditions du milieu.

On peut dire que, dans chaque grand événement de l'histoire du pays, les résultats ont donné gain de cause à la politique du *Times*. Il a énergiquement poussé à l'abolition de la traite; dans la lutte du premier *Reform bill*, la cause de la Réforme trouva un puissant appui dans ses colonnes ; le soutien qu'il prêta au *Free-trade* fut pour beaucoup dans la chute du système protecteur, et c'est encore à l'initiative du *Times* qu'on doit les réformes introduites, après la guerre de Crimée, dans l'organisation militaire. Une seule fois, et ce lors de la guerre de la sécession, le *Times* se trouva en désaccord avec la majorité de la nation; mais, à part ce fait, on peut dire que toujours il a été le porte-voix de l'opinion publique, et c'est précisément pourquoi le *Times* est universellement considéré en Angleterre comme le journal national par excellence.

Son public est immense; la place unique qu'il occupe dans le journalisme rend sa lecture indispensable aux hommes de tous les partis, et si quelques journaux à Londres ont un tirage supérieur au sien, aucun d'eux ne peut se vanter d'avoir un aussi grand nombre de lecteurs.

Moyennant une légère rétribution hebdomadaire, on peut avoir le *Times* à domicile et le garder une heure durant. Le même numéro passe donc par les mains de sept à huit familles, et est lu par vingt personnes en moyenne, ce qui donne au *Times* un public quotidien de plusieurs millions de lecteurs.

On ne se rend pas compte de ce qu'il faut d'habileté, de connaissances et de savoir-faire pour diriger un journal de cette importance. Toujours à l'affût des innovations qui pouvaient rehausser la valeur de son journal, M. Walter fut le premier à introduire dans ses colonnes le *leading article*, qui aujourd'hui est devenu un des caractéristiques de la presse quotidienne.

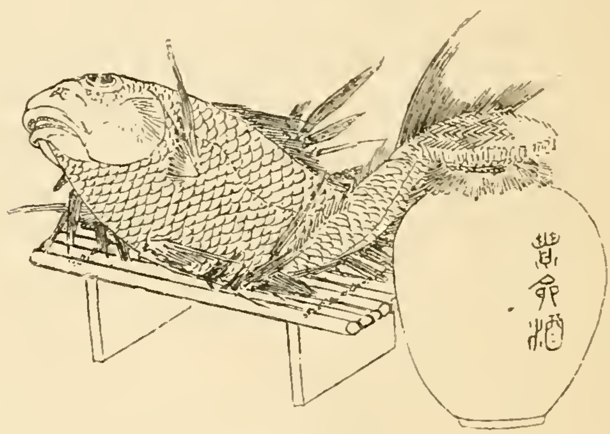
Comme éditeur et comme directeur, le second M. Walter a déployé des talents hors ligne. Il fut singulièrement heureux dans le choix de ses collaborateurs et sut s'attacher les meilleurs écrivains politiques et littéraires de l'époque.

Parmi les hommes les plus éminents qui ont dirigé en qualité d' « editor » l'état-major du *Times*, il faut citer MM. Sterling, Barnes et Delane.

M. Thomas Chenery, qui en 1877 succéda à M. Delane, était un homme d'une forte instruction et d'une grande expérience des affaires. Depuis l'annee dernière, c'est M. G.-E. Buckle qui dirige l' « editorial department » du *Times*.

Aujourd'hui, chaque grande ville possède un ou plusieurs journaux qui, par le chiffre de leur tirage, l'excellence de leurs informations et le mérite de leurs rédacteurs, méritent d'être placés au premier rang. Aucun journal cependant ne réalise les conditions exceptionnelles du *Times*. Mais nous pouvons affirmer, en nous appuyant sur l'histoire même du journal, qu'il ne pourra fêter son second centenaire qu'en réalisant des progrès aussi considérables, par rapport à ce qu'il est aujourd'hui, que ceux qu'il a accomplis depuis cent ans. Il méritera alors doublement l'éloge que sir Bulver Lytton lui décerna il y a trente ans, dans un discours prononcé à la Chambre des communes, et dont nous citons ce passage caractéristique : « Si je pouvais transmettre à la postérité un monument de la civilisation britannique, ce ne seraient ni nos docks, ni nos chemins de fer, ni même le palais où nous siégeons, que je choisirais, ce serait une collection du *Times* ».

Extrait du *Nineteenth Century: the centenary of the Times*, par W. Fraser Rae (analyse de L. Meysenheim).



CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

FRANCE

Livres aux enchères. — Il s'est vendu, le 19 décembre dernier, par les soins de M. Durel, libraire, une bibliothèque peu considérable, il est vrai, mais qui se recommandait aux amateurs aussi bien par le choix des livres que par leur parfait état de conservation et de reliure. Nous avons notamment remarqué :

La sainte Bible. Paris, Defer de Maisonneuve, 1789, 12 vol. gr. in-8°, fig. d'après les dessins de Marillier; exemplaire au chiffre du prince d'Essling : 90 fr.; — *Les Provinciales,* Cologne, Pierre de la Vallée, 1657, pet. in-12 : 85 fr.; — *Essais*, de Montaigne, Bourdeaus, par S. Millanges, 1582, pet. in-8° : 157 fr.; — Le même ouvrage, Bruxelles, Toppens, 1659, 3 vol. in-12, reliure de Bozérian : 102 fr.; — *Iconologie par figures, ou Traité complet des allégories, emblèmes...*, Paris, Le Pan, s. d., 4 vol. in-8°, reliure de Thibaron : 205 fr.; — *Métamorphoses* d'Ovide, Paris, Pissot, 1767-1771, 4 vol. in-4°, exempl. de premier tirage : 310 fr.; — *Les anciens poètes françois,* Paris, Coustelier, 1723-24, 9 vol. in-12, reliure de David : 100 fr.; — *Les Tragiques*, par d'Aubigné (Genève), 1616, in-4°, reliure de Trautz-Bauzonnet, édition originale : 195 fr.; — *La Pucelle d'Orléans,* Londres (Paris, Cazin), 1780, 2 vol. in-18, exemplaire en grand papier, cartonné, non rogné : 250 fr.; — *Essai de fables nouvelles,* Paris, Didot l'aîné, 1786, in-12, reliure de Derôme, exemplaire sur peau de vélin : 131 fr.; — *Recueil des meilleurs contes en vers*, Londres (Paris, Cazin), 1778, 4 vol. in-18, reliure de Capé : 180 fr.; — *Contes et nouvelles en vers,* édition dite des *Fermiers généraux,* reliure de Chambolle-Duru : 490 fr.; — *Recueil dit de Maurepas,* Leyde, 1865, 6 vol. in-18, un des quatre exemplaires sur papier de Chine, reliure de Cuzin : 111 fr.; — *Chants et chansons populaires de la France,* Paris, Delloye. 1843, 3 vol. gr. in-8°, exempl. de premier tirage : 230 fr.; — Molière : *Œuvres,* Paris, Denys Thierry, Cl. Barbin et Pierre Trabouillet, 1682, 8 vol. in-12, reliure de David : 282 fr.; — Molière : *Œuvres,* Paris, Desoer, 1819-1825, 9 vol. gr. in-8°, exempl. en grand papier vélin, reliure de Kœhler : 470 fr.; — Regnard : *Œuvres*, Paris, Ribou, 1708, 2 vol. in-12, reliure de Hardy-Mesnil, édition originale : 240 fr.; — Rabelais : *Œuvres,* Amsterdam, Bernard, 1741, 3 vol. in-4°, fig. : 129 fr.; — *Histoire du chevalier des Grieux,* Amsterdam, 1753, 2 vol. in-12, reliure de Hardy-Mennil : 125 fr.; — *Heptaméron français,* Berne, 1792, 3 vol. in-8°, exemplaire en papier fort relié par Chambolle-Duru : 259 fr.; — *Le Décamé-*

ron de Jean Boccace, Londres (Paris), 1757-1761, 5 vol. in-8°, reliure ancienne : 360 fr.; — *La Vie et les avantures de Robinson Crusoe*, Paris, Ve Pankoucke, an VIII, 3 vol. in-8°, reliure de David : 130 fr.

— Le 22 décembre s'est continuée la vente de la collection d'autographes formée par M. Dubrunfaut. Le catalogue était exclusivement composé de lettres écrites par Voltaire ou qui lui furent adressées. On remarquait plusieurs manuscrits du célèbre écrivain, notamment celui de la tragédie d'*Irène*. Lettres et manuscrits n'ont point été, il nous semble, vendus à leur véritable valeur.

— A Fontenay-le-Comte a eu lieu, le mois passé, la vente des livres composant la bibliothèque de M. Gabriel Badillé.

Les 391 ouvrages que comprenait le catalogue ont produit une somme de 10,000 fr. environ.

Voici quelques-uns des prix relevés au cours des trois vacations :

L'Anacréon, de Moutonnet-Clairfond (Bastien, 1773), suivi du *Poème* de Musée (Leboucher, 1774), in-8° ornés de vignettes et de culs-de-lampe d'Eisen, reliure de Lortic : 180 fr.; — *Le Roland furieux*, d'Ussieux : 52 fr.; — *Les Aventures de Chœrée et de Callirrhoé*, de Fallet, bel exemplaire aux armes du comte de Lagondie : 22 fr.; — *L'Amour et Psyché*, d'Apulée, reliure d'Allo, exemplaire sur japon, gravure avant la lettre de Delvaux : 41 fr.; — De la collection des Amis des livres : *Chroniques de Charles IX*, de Mérimée; *Scènes de la Vie de Bohême*, de Mürger; *Fortunio*, de T. Gautier; *Les Orientales*, de V. Hugo; *Eugénie Grandet*, de Balzac; le tout : 1,884 fr.; — *Les Bains de Diane*, de Desfontaines, exemplaire sur grand papier, provenant de la bibliothèque Genard, gravures avant la lettre de Massard et Ponce, reliure de Chambolle-Duru : 80 fr.; — *Les Baisers*, de Dorat, sur grand papier de premier tirage, hauteur 218 m. : 525 fr.; — *Les Sens*, de Durosoi, reliure de Cuzin, vignettes en double épreuve d'Eisen et de Will : 250 fr.; — *Les Aventures de Télémaque*, avec gravures de Pillard, d'après Monnet : 105 fr.; — *Les Souffrances*, de Werther, illustrées d'eaux-fortes de Chodowiechi, Johannot et Duplessis-Bertaux : 100 fr. — *L'Heptaméron* (Eudes, 1880), japon n° 3, figures de Freudenberg : 135 fr.; — *Les Grâces*, de Querlon, fig. de Launay, Longueil, Massard et Simonet : 90 fr.; — *Le Décaméron* et *Paul et Virginie*, deux des plus remarquables ouvrages du catalogue, n'ont pas trouvé d'amateurs, à raison de leur prix élevé, et ont été retirés de la vente. Le premier, qui n'avait pas coûté moins de 2,000 fr. à M. Badillé, avait été mis sur table à 1,000 fr.

— Voici quelques-uns des prix obtenus dans les deux ventes de la librairie de M. Charles Lefebvre de Bordeaux (deuxième partie) et de la bibliothèque du château de la Guillerie.

Vente Lefebvre. Quatre ouvrages de musique ancienne et plain-chant, Christophe Morales : *Missarum cum quatuor et quinque vocibus. Impressum Lugduni per Jacobum Modernum*, 1550, in-f° : 69 fr. Cet ouvrage très rare était en très mauvais état et incomplet du titre et de 11 feuillets. — *Joannis*

Petri Aloysii Prænestini... Missarum liber primus. Impressum Romæ apud hæredes Aloysii Dorici, 1572. — *...liber secundus*, Romæ, 1567, 2 tomes en 1 vol, in-f° goth. : 260 fr. ; — *Missarum cum quinque vocibus liber secundus. Authore Paulo Isnardo, Serenissimi Ducis Ferrariæ musico...* Venetiis, Angelum Gardanum, 1581, in-4° oblong : 41 fr.; — *Thomæ Ludovici a Victoria Abulensis, Missarum libri duo...* Romæ, apud Alexandrum Gardanum, 1583, gr. in-f° max. à ais de bois : 21 fr.; — *L'Art du facteur d'orgues*, par D. François Bedos de Celles, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur. De l'impr. de L.-F. Delabour, 1760, in-f° composé de 4 parties et 1 vol. de 157 planches : 60 fr.; — *Dictionnaire françois-caraïbe*, par le R. P. Raymond Breton, de l'ordre des Frères Prêcheurs, Auxerre, Gilles Bouquet, 1666 ; *Dictionnaire caraïbe-françois*, par le même, 1665 ; *Petit catéchisme en langue caraïbe*, 1664 : 50 fr.; — *Le Cose volgari di messer Francisco Petrarca...*, 1501, première édition de Pétrarque, imprimée par les Alde et premier livre italien imprimé avec leur caractère italique : 34 fr.; — *Histoire générale de Languedoc*, par dom de Vic et dom Vaissette, Paris, chez Jacq. Vincent, 1733, 5 vol. gr. in-f°, fig. bas. : 52 fr.; — *Les statuts de la corporation des Tailleurs et Gipponiers de la ville de Toulouse*, manuscrit original sur vélin, daté de 1509, écrit en entier en langue romane, contenant deux miniatures à pleine page : 105 fr.; — *L'Europe illustrée*, par Dreux du Radier, Paris, Nyon, 1777, 6 vol. in-4° : 140 fr. ; Portraits remmargés.

Le total de la vente s'est élevé à 7,270 fr.

— Bibliothèque du château de la Guillerie : *L'Artiste*, 27 vol. in-4°, reliure uniforme : 281 fr.; — Buchoz : *Les dons merveilleux et diversement coloriés de la nature dans le règne végétal*, Paris, s. d. (1779-1783), 2 vol. in-f°, papier de Hollande, 200 planches coloriées sans texte; *Le Jardin d'Eden*, 1783-1785, 2 vol., 200 planches. Ens. 4 vol. in-f°, reliure ancienne : 137 fr.; — Dom Calmet : *Histoire ecclésiastique et civile de Lorraine...*, Nancy, J.-B. Cusson, 1728, 3 vol. in-f°, cartes, plans : 62 fr.; — *Bibliothèque lorraine...*, Nancy, A. Leseure, 1751, in-f° et supplément : 22 fr.; — Cassien et Debelle : *Album du Dauphiné*, Grenoble, Prud'homme, 1835-1839, 4 vol. in-4°, planches : 80 fr.; — E. Chevreul : *De la loi du contraste simultané des couleurs*, Paris, Pitois-Levrault, 1839, in-8°, tableau et atlas in-4°, planches coloriées : 81 fr.; — Cuneus : *La République des Hébreux*, Amsterdam, Pierre Mortier, 1705, 3 vol.; *Antiquités judaïques*, par M. Basnage, Amsterdam, frères Chatelain, 1713, 2 vol. Ens. 5 vol. pet. in-8°, fig. : 60 fr.; — *Description générale et particulière de la France*, Paris, chez Lamy, 1789-1792, 7 vol. in-f° : 180 fr.; — Diderot : *Œuvres philosophiques*, Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, 1772, 6 vol. in-8° : 60 fr.; — Duflos : *Recueil d'estampes*, représentant les grades, les rangs et les dignités, suivant le costume de toutes les nations existantes, Paris, Duflos, 1779, in-f°, fig. en couleurs : 349 fr. Ouvrage très curieux et d'une haute importance pour l'histoire du costume. — *Estampes et Portraits*, recueil in-f°, cart. : 280 fr. Ce curieux recueil complète le précédent. — Lafosse : *Cours d'hippiatrique*, orné de 65 pl. Paris, Edme, 1772, in-f°, portrait : 65 fr.; — La Mure (J.-M. de) : *Histoire universelle, civile et ecclésiastique du pays de Forez*, Lyon, J. Poysvel, 1674, in-4° : 145 fr.; — Scheuchzer : *Physique sacrée*,

ou Histoire naturelle de la Bible, traduite du latin par de Varenne, figures, Amsterdam, Schenk, 1732-1736, 8 vol. in-f°, portrait et fig. grav. : 78 fr.

Total de la vente : 5,200 fr.

— M. Ch. Monselet qui, une première fois, en 1871, avait vendu sa bibliothèque, vient de se défaire de la collection qu'il avait formée depuis cette époque. La vente a eu lieu le 7 février; nous en rendrons compte le mois prochain.

Ventes annoncées.

Fin février. — Continuation de la vente de la collection d'autographes de M. Dubrunfaut (Documents sur la Révolution française); — Collection Potiquet (Autographes d'académiciens). — Vente Paul Lacroix (1re partie).

Mars. — Du 2 au 4 : Bibliothèque de M. de Beurnonville; — du 9 au 11 : Bibliothèque de M. Le Barbier de Tinan.

Avril. — Du 12 au 18 : Bibliothèque de M. le comte de Chabrol-Crussol, ancien président de la Société des Bibliophiles français; — du 20 au 26 : Bibliothèque de M. Chartener, de Metz. — Collection d'autographes de M. Bovet (Huguenots, femmes célèbres, artistes dramatiques).

ÉTRANGER

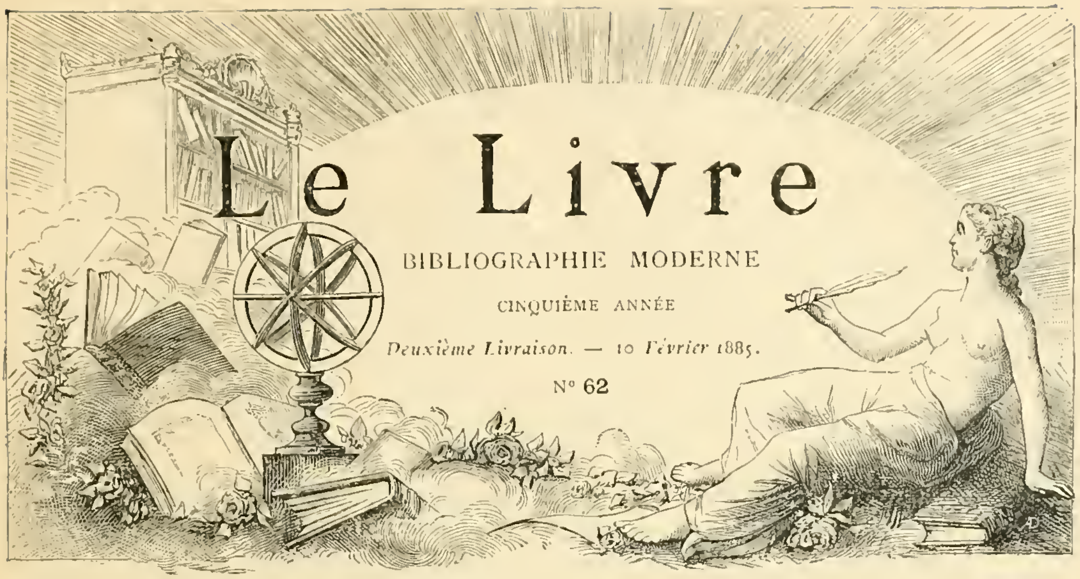
Angleterre. — A Londres a eu lieu la vente de la bibliothèque de Syston Park, qui appartenait à sir John Hayford Thorold, aujourd'hui décédé. Cette bibliothèque comprenait un très grand nombre de livres anciens imprimés sur parchemin et beaucoup d'ouvrages imprimés au XVe siècle, parmi lesquels on cite *le Recueil de peintures de Bartoli*, formant atlas, le *S. Augustinus de Arte predicandi*, de 1466, que Dibdin déclare être le premier livre sorti de l'imprimerie créée à Strasbourg.

Voici quelques prix obtenus : *Æsopi fabulæ*, première édition, 1480, relié par Bradel l'aîné, 825 fr.; — *Æsopi vita et fabulæ*, 1498, 435 fr.; — *l'Ésope*, de la bibliothèque Maïoli, de 1501, magnifiquement relié par Nicolas Ève, 4,250 fr.; — un autre *Ésope*, de 1582, 3,000 fr.

— Un exemplaire de la fameuse Bible de Mazarin a été adjugé à M. Quaritch pour la somme de 3,900 livres sterling, soit 97,500 fr.

Cette Bible est le premier livre imprimé avec des caractères en métal. Elle est datée de 1450-55 et porte le nom de Mazarin depuis qu'on l'a découverte dans la bibliothèque du Cardinal.

Le défaut d'espace nous oblige à arrêter ici l'indication des principales enchères de cette vente exceptionnelle. Nous aurons l'occasion d'y revenir.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

NOTES SUR LA LITTÉRATURE ALLEMANDE CONTEMPORAINE

Balzac, dans un de ses romans, imagine qu'il voit défiler devant lui, le long des Champs-Élysées, les différentes personnalités dont se compose le public parisien, et parmi elles il fait figurer le Français qui a mission d'initier ses compatriotes à la littérature allemande contemporaine. Cette fonction est sur le point de devenir une véritable sinécure, et celui qui en est chargé n'a rien de mieux à faire qu'à s'aller promener tout le long du jour, car la littérature allemande contemporaine ne fournit presque rien à l'exportation. Comme les autres peuples civilisés, l'Allemagne produit, chaque année, un certain nombre de romans, de drames, de volumes de vers, de livres d'histoire et de philosophie : mais, de l'aveu même des gens de goût de cette nation, ces œuvres, qui suffisent à la consommation locale et journalière, n'ont, pour la plupart, rien qui les signale à l'attention de ceux qui, en tout pays, cherchent dans les lettres autre chose qu'une distraction et un passe-temps, qui demandent aux ouvrages d'imagination l'étude du cœur humain, l'analyse des caractères, le tableau de la société et des mœurs, joint à un talent d'expression capable d'assurer aux œuvres sinon l'immortalité, au moins quelque durée.

Cette stérilité de jeunes talents est frappante depuis la guerre de 1870. Cette époque, de nature pourtant à exalter et à enflammer les esprits, n'a produit en Allemagne aucun mouvement littéraire analogue à celui, par exemple, qui suivit la guerre de Sept ans. M. de Maistre a dit quelque part que le sang est l'engrais de cette plante qu'on appelle *génie*. Or nous n'avons pas vu surgir, de tant de champs de bataille ensanglantés, des légions d'artistes fils de héros. C'est que peut-être il n'y a plus de héros, et que la guerre, selon le progrès des temps, tend à devenir plutôt une entreprise commerciale et industrielle qu'un sujet de poème épique. Il semble que la voix rauque des caporaux prussiens ait fait fuir les blondes muses au fond de quelque caverne inaccessible. Les jeunes écrivains manquent de souffle, d'inspiration, et rien ne nous fait espérer qu'ils égalent un jour les écrivains de la génération qui les a précédés, les Auerbach, les Paul Heyre, les Freytag, les Victor Scheffel.

Nous pourrions être suspects de partialité et

de défaveur, aussi nous citerons en témoignage un Allemand délicat, très initié à la littérature française, et capable de comparer. Dans les lettres posthumes de Ch. de Villers [1], diplomate saxon, d'origine française, et parent de l'émigré du même nom qui révéla Kant à la France, s'exprime tout au long la médiocre estime en laquelle il tient les écrivains allemands contemporains. Ce qui leur manque, dit-il, c'est le goût, la grâce naturelle, la légèreté, la mobilité de l'esprit, le soin du style et l'art de la composition. L'humour est chez eux plein de lourdeur. C'est une littérature grossièrement bourgeoise, destinée à d'épais bourgeois.

L'année littéraire qui vient de s'écouler confirme encore la sévérité de ce jugement. Je n'aurais guère à citer à vos lecteurs que des romans historiques, par exemple *Bissula* de Félix Dahn. M. Dahn s'efforce de faire revivre dans ses fictions l'antiquité germanique, comme M. G. Ebers l'antiquité égyptienne. M. J.-J. Weiss, l'éminent critique des *Débats*, rapprochait récemment la restauration byzantine, que M. Sardou a tentée dans *Théodora*, des savantes restaurations égyptiennes de M. G. Ebers. Le roman historique, presque oublié chez nous, fleurit en Allemagne. Les Allemands, qui ont le pédantisme de la science, aimaient à assaisonner d'érudition tous leurs plaisirs d'esprit. Mais le roman de mœurs et de caractère fait presque totalement défaut, ou du moins ne s'élève pas au-dessus du simple feuilleton.

Des efforts ont été faits, ces dernières années, pour relever le théâtre allemand, ressusciter la tragédie, organiser à Berlin une scène sur le modèle de notre Théâtre-Français. Mais ce mouvement littéraire n'a jusqu'à présent produit aucune œuvre qui mérite de passer la frontière, et nos pièces parisiennes, traduites en allemand, suppléeront longtemps encore à l'insuffisance des auteurs dramatiques autochtones.

Je ne vous dirai rien des poètes ; cette année comme les précédentes, ils ont produit des vers estimables ; mais l'estime en matière de poésie ne suffit pas, et en art la bonne volonté n'a point la même valeur qu'en morale.

Les historiens ressortent sur ce fond de médiocrité générale. M. de Ranke, dont la glorieuse vieillesse ignore le repos, vient de publier un quatrième volume de son *Histoire universelle*. C'est toujours la même largeur d'idées, la même composition un peu flottante. M. de Ranke voit les événements de haut et de loin, il n'en dessine que les contours les plus saillants. M. Gregorovius, un historien *styliste*, qualité que les Allemands prennent souvent pour un défaut, nous a donné une seconde édition d'un ouvrage de sa jeunesse, *l'Empereur Hadrien*.

A vrai dire, on sait peu de chose d'Hadrien, et les quinze ou seize pages de Spartien dans l'histoire Auguste, qui sont le document le plus étendu que l'on possède sur ce prince, ont été déjà si pressées dans tous les sens, qu'il est bien difficile d'en tirer quelque chose de nouveau, à moins d'imaginer. Mais M. Gregorovius a tracé un tableau d'ensemble sur l'état intellectuel et moral du monde romain durant la première moitié du second siècle. On annonce comme devant paraître prochainement une nouvelle édition corrigée de sa grande histoire de *Rome au moyen âge*

Nous ne saurions assez signaler à l'attention des lecteurs français l'histoire de l'Allemagne au XIXe siècle, que publie M. Heinrich de Treitschke. L'ouvrage comprendra six volumes in-8° d'environ 6 à 700 pages, et s'étendra de la fin du siècle dernier jusqu'à l'année 1870. Deux volumes ont déjà paru qui nous conduisent jusqu'en 1819. L'ouvrage est aussi remarquable par le style que par l'esprit qui l'anime. L'imitation de Macaulay y est flagrante : même ordre, même clarté, même recherche de l'expression concise, qui fait image, même souci de remonter des événements aux grands courants qui les produisent, même soin de peindre le goût littéraire, le mouvement scientifique, le détail des mœurs à chaque époque, et aussi même partialité. On trouve dans M. de Treitschke, la quintessence de l'esprit prussien, comme dans Macaulay celle de l'esprit whig. Les deux premiers volumes ont soulevé de violentes colères, surtout dans l'Allemagne du Sud; des brochures ont été écrites pour le réfuter, on a traité son histoire de pamphlet. Mais, telle qu'elle est, elle présente, pour le lecteur français, le plus vif intérêt. Un souffle d'ardent patriotisme traverse chaque page. M de Treitschke y réunit, comme en un panthéon, tous les grands hommes, soldats, penseurs, poètes, savants, qui ont travaillé à l'unité de la patrie allemande. On se représente aisément quelle action doivent exercer ces leçons enflammées sur les étudiants pressés autour de la chaire de M. de Treitschke, à l'université de Berlin, entre la statue de Frédéric II et la place où se trouvent les trophées de la dernière guerre.

Voilà ce qu'a produit l'esprit prussien qu'exalte M. de Treitschke.

Les Allemands recueillent avec autant de piété et de zèle le souvenir de leurs gloires passées que celui de leurs gloires récentes. Toute une école de jeunes historiens, groupés autour de M. Waitz,

[1] *Briefe eines Unbekannten*. Wien, 1881.

travaille à la vaste entreprise des *Monumenta Germaniæ*, commencée par Perthes sur l'initiative du baron de Stein.

Dans la littérature philosophique, nous citerons l'ouvrage de M. Mailœnder, *Philosophie der Erlosung*. M. Mailœnder prêche le bouddhisme, et se rattache à l'école pessimiste de Schopenhauer et de Hartmann.

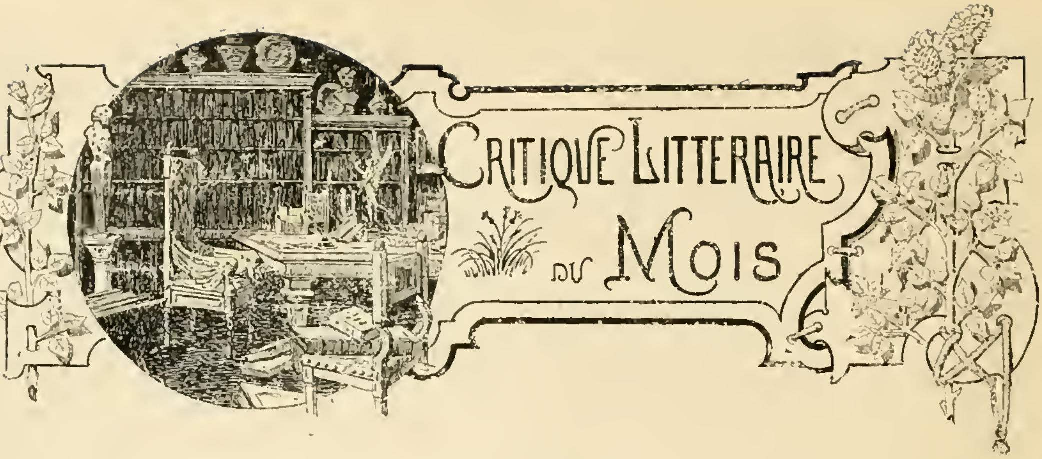
Mais il n'est guère probable que dans un avenir prochain la doctrine du Nirvâna recrute beaucoup de sectateurs en Allemagne. Tout ce peuple est entraîné vers l'action. Le soin de constituer l'empire, de fonder des colonies, de s'enrichir par l'industrie ou le commerce est général. Les jeunes esprits délaissent les lettres et la spéculation métaphysique pour se tourner vers les études positives et les sciences naturelles, car là où est la science, là est la force, la richesse et le pouvoir.

Puisque nous sommes en Allemagne, signalons l'*Engelhorn's allgemeine Romanbibliothek, eine Auswahl der besten modernen Romane aller Wölker*, publié à Stuttgart. L'Allemagne ne manque pas de traductions de romans étrangers, dont beaucoup de français; les ouvrages de MM. Zola, Daudet, Ohnet, etc., paraissent presque simultanément en français et en traduction allemande. Malheureusement, ce ne sont pas toujours des ouvrages de choix que les éditeurs allemands font traduire, et la traduction, dans la plupart des cas, coûte plus cher que l'original. Or, en Allemagne, le public qui lit, public fort nombreux mais peu riche, hésite à payer 5 francs et souvent plus un ouvrage qu'il peut se faire communiquer pour quelques sous par un cabinet de lecture. Aussi, plus les cabinets de lecture se développent, moins les libraires vendent d'exemplaires. De là une véritable coalition des libraires-éditeurs et auteurs contre cette concurrence qu'ils qualifiaient de déloyale. Il se fit à ce sujet une campagne très ardente, l'année dernière; les journaux littéraires à l'unisson, crièrent haro sur cette institution démoralisatrice qui, à la fois, corrompait le gout du public et menaçait les écrivains dans leurs intérêts les plus sensibles. Peine perdue; après avoir épuisé tout un arsenal d'arguments pour et contre, la polémique s'arrêta faute d'aliments, et les cabinets de lecture qui un instant avaient courbé la tête sous l'orage la relevèrent audacieusement.

M. Engelhorn, un des bons éditeurs de Stuttgart, sans recourir aux moyens extrêmes qu'on avait proposés pour entraver la concurrence des cabinets de lecture, nous semble avoir mis en pratique le seul moyen efficace de la combattre. Si le public n'achète pas de livres, s'est dit M. Engelhorn, c'est qu'ils sont médiocres, chers et le plus souvent mal imprimés. Tâchons donc de rendre accessibles aux bourses les plus modestes une collection de romans de choix; imprimons-les sur du papier convenable, ne tombons pas dans les errements de nos voisins les Anglais, dont les éditions populaires ne peuvent se déchiffrer qu'à la loupe, et enfin habillons les volumes de notre collection d'une reliure simple mais de bon goût. — Certes, c'étaient là de bonnes intentions, mais ce qui plus est, M. Engelhorn les a réalisées : ces petits volumes in-8° à élégante couverture en toile rouge ne déparent aucune bibliothèque, les romans qu'ils renferment ont été triés sur le volet et sont tous d'auteurs d'une valeur incontestable et *last not least*, chaque petit volume de 160 pages coûte broché 50 pfennig (62 centimes) et relié 75 pfennig, soit 1 franc. — La collection ne comprend encore qu'une douzaine de volumes; *le Maître de Forges* et *la Comtesse Sarah* de M. Ohnet ouvrent la série. — Citons encore, en fait d'auteurs anglais dont la collection reproduira les ouvrages les plus connus, *MM. Hamilton Aïdé, Charles Reade Croker, Hugh Conway* et *Mme Praed*. — Le roman italien est représenté par *M. G. Verga* et la *Marchesa Colombi*, l'Espagne le sera bientôt par une traduction des *Illusions du docteur Faustino*, de *Juan Valera*.

Nous souhaitons à M. Engelhorn tout le succès que mérite sa tentative. — Nos voisins d'outre-Vosges avaient la réputation de faire *billig und schlecht* (bon marché, mais mauvais); nous constatons avec plaisir que l'éditeur de Stuttgart a réalisé le problème de faire bien et bon marché.

L. M.



Critique Littéraire du Mois

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Autour d'une caserne, par Paul Bonnetain. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

La caserne autour de laquelle Paul Bonnetain nous promène a cela de particulièrement attirant qu'elle se trouve tantôt à Toulon, tantôt à la Martinique, tantôt à Cayenne, à Saint-Laurent du Maroni ou à l'île du Diable. C'est dire la succession d'histoires étranges, d'aventures dramatiques, d'émotions invraisemblables et vraies cependant, auxquelles nous fait assister l'auteur, un auteur qui a vu, qui a souffert et qui sait rendre ce qui a passé sous ses yeux. Ce que nous ne saurions suffisamment dire, en effet, et ce dont le lecteur sera juge en lisant soigneusement ce curieux volume, c'est la manière puissante dont Paul Bonnetain, un écrivain de race, conte ces petits romans militaires et maritimes, où toujours l'observation entre au vif du cœur humain, plonge en pleine chair vivante. Un style coloré, une plume qui creuse la page blanche en véritable burin, une langue à la fois énergique et simple, brutale souvent, tels sont les procédés que l'auteur emploie pour se rendre maître de celui qui le lit, pour lui faire subir ce que lui-même a subi.

Après Guy de Maupassant, et dans une manière tout à fait autre, Paul Bonnetain nous semble le plus fort dans la nouvelle courte, rapide et poignante comme une palpitation prolongée du cœur. G. T.

Les Béotiens, par Henri Nizet. Bruxelles, Henry Kistemaeckers, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Lorsque, l'année dernière, à cette même place, disant en toute sincérité, sans parti pris, mais sans faiblesse, ce que nous pensions d'un livre intitulé *Bruxelles rigole*, nous terminions en exprimant le vœu sincère de ne pas lui voir de pendant, nous ne pensions point que l'auteur pût encore trouver le moyen de surenchérir sur sa première œuvre. C'est cependant ce qui arrive avec le nouveau roman, intitulé *les Béotiens*.

Représentez-vous quelque brave Néo-Calédonien, quelque nègre de Tombouctou, ayant eu pour professeur de français un habitué de nos tapis francs, de nos faubourgs et de nos bouges, et se figurant parler le vrai français. Tel est le style de ce livre; telle est la langue que certains journaux semblent préconiser comme étant la nôtre, et vouloir donner à leurs lecteurs comme la sœur jumelle de celle de Voltaire. Nous ne trouverons jamais assez d'énergie pour repousser une semblable assimilation, pour empêcher une pareille confusion. Non, la langue parlée, la langue écrite dans *les Béotiens* n'est pas la nôtre, et nous n'en voulons à aucun prix. Dites que c'est une fantaisie, une excentricité, un pari, tout ce que vous voudrez, mais ne prétendez pas que ce soit là cette langue choisie d'un commun accord par les diplomates de tous les pays pour les relations internationales, comme étant la plus claire, la plus précise et la plus pure.

L'auteur parle de notre cher et regretté maître, Gustave Flaubert, avec une admiration et un respect qui font regretter d'autant plus qu'il ne prenne pas exemple sur ce modèle. Que ne s'imprègne-t-il jusqu'aux moelles de la lecture de *Madame Bovary*, où pas un mot n'est inutile, pas une expression n'est obscure ? Il reconnaîtra qu'il n'est pas besoin d'employer les mots les plus ignorés et les plus vieillis, d'user d'expressions ignobles, incompréhensibles ou repoussantes, d'entasser les solécismes sur les barbarismes, pour raconter ce qu'il a observé et peindre fortement les individus ainsi que les milieux où ils vivent.

Il serait puéril de nier l'intention heureuse du roman de M. Henry Nizet; le sujet était intéressant, la donnée particulièrement curieuse, quoiqu'un peu restreinte et exclusive; mais tout cela s'engloutit sous une avalanche de grossièretés voulues et inutiles, d'incohérences amenées par l'abus de la recherche, par le besoin de l'originalité quand même, de l'originalité cherchée dans le détraquement des mots ou des phrases, non pas dans la puissance de l'idée et de la forme. Les plus grands défauts de ce style extraordinaire sont la lourdeur, le manque de simplicité et de clarté : c'est l'antithèse du français.

Çà et là, quelque page se rencontre, écrite d'une manière possible, avec une certaine allure vigoureuse et prouvant que l'auteur pourrait écrire correctement, sobrement, sans rien perdre de ses qualités, s'il le voulait, et ne tombait pas lui-même dans le défaut qu'il reproche à ses héros.

Ce livre est, en effet, une satire; les principaux personnages sont, paraît-il, peints d'après nature; on prétend que Bernard Jeancoi est le romancier Camille Lemonnier, que Lenormand se nomme Picart, avocat connu de Bruxelles, et qu'enfin Royannez, le fameux Royannez, ce messie des lettres, attendu par *la jeune Académie* dont Jeancoi est le pontife, ne serait autre que Léon Cladel. Le roman prenait ainsi un intérêt de plus; quel dommage qu'il soit si difficile à lire et si ennuyeux !

Dans l'antiquité, les Béotiens passaient pour le type de la lourdeur et de la grossièreté; nous craignons bien que l'auteur, en choisissant ce titre dangereux, n'ait donné des verges pour fouetter son œuvre, et que lui-même n'ait fait son propre procès, croyant le faire aux autres, en arborant la terrible épigraphe de Gustave Flaubert : *Dans quelle Béotie vivons-nous !*

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Le beau Colonel, par A. Beaumont. Paris, Hennuyer, 1885; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une Histoire écossaise, traduction par Mme de Witt. Paris, E. Perrin, 1885; 1 vol. in-12. — Prix : 2 fr. 50.

Une Courtisane russe, par Serge Nosoff. Bruxelles, A. Brancart, 1885; 1 vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Queue de poisson, par Rachilde. Bruxelles, A. Brancart, 1885; une plaquette in-12. — Prix : 1 fr. 25.

Lady Tattersall, par Ouida. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une petite-fille du marquis de la Seiglière, par Jules Nollée de Noduwez. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Jupe courte, par Catulle Mendès. Paris, Victor Havard, 1885; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philologie.* — *Linguistique.* —

Légendes des Alpes vaudoises, par ALFRED CERESOLE. Illustrations d'Eugène Burnand. Lausanne, Arthur Imer, 1885. Beau volume in-4° de 380 pages, imprimé chez Georges Bridel, à Lausanne. (Tirage sur magnifique papier de la fabrique de Biberist, près Soleure.) — Prix : 15 francs.

> « Pays des monts ! si jamais je t'oublie,
> « C'est qu'avant toi tout en moi s'oublierait ! »

En choisissant pour épigraphe ces deux vers de son compatriote, le poète Juste Olivier, M. Alfred Ceresole nous fait clairement comprendre quel est le sentiment qui a présidé à la composition de son ouvrage. Son livre est, en effet, une sorte de monument de sa pieuse affection pour son pays natal, c'est-à-dire pour cette contrée de la Suisse romande qui comprend les trois districts de Vevey, d'Aigle et du Pays-d'Enhaut; on sent, quand il parle de sa montagne, de son Alpe, comme il dit, quelle cordialité, quels poétiques souvenirs l'animent et l'inspirent; son accent est si vif et si convaincu que les lecteurs, même étrangers, arrivent facilement à partager son enthousiasme.

Comme le titre l'indique du reste, ce n'est point l'histoire, mais seulement la légende du pays vaudois que M. Ceresole a entrepris d'écrire. Quelques travaux analogues ont été faits sur certaines parties de notre France, d'une façon plus scientifique peut-être, mais peut-être aussi avec moins de bonheur et de succès que celui de notre auteur. Son but et ses procédés ont été des plus simples : il s'est borné à recueillir et à relater les faits mystérieux et légendaires qui se sont traditionnellement transmis de siècle en siècle dans son pays et qui, naguère encore, étaient regardés comme articles de foi par la plupart de ses habitants.

Rien de plus piquant et de plus saisissant que la lecture de ce curieux recueil : il nous fait connaître des mœurs et nous transporte dans des milieux bien étranges, surtout pour nous autres habitants des plats pays. — Afin d'éviter un désordre, une confusion trop fréquents dans les compilations de cette nature, M. Ceresole a groupé ensemble les faits et les légendes d'espèces similaires, et il a divisé son travail en une dizaine de sections; il suffira d'en énoncer les prin-

cipaux titres pour donner l'idée de leur contenu ; ce sont : Servants et Lutins, — Les fées, — Diables et démons, — Sorciers et sabbats, — Revenants et trésors, — Légendes diverses, — Traditions superstitieuses, etc.

Plusieurs de ces légendes des Alpes vaudoises sont empreintes d'un caractère véritablement poétique, gracieux et séduisant; mais, dans le plus grand nombre d'entre elles, c'est l'idée de l'être malfaisant, de l'influence diabolique qui prédomine, ce qui s'explique aisément d'ailleurs par l'aspect même des lieux où ces faits légendaires ont pris naissance et se sont propagés. — Partout, en effet, où l'homme simple, peu éclairé, s'est senti écrasé par la majestueuse horreur d'une nature tourmentée et sauvage, il est bientôt arrivé à se créer des idées chimériques et à attribuer à des êtres supérieurs, surtout à des êtres mauvais, les terribles phénomènes dont il ne pouvait s'expliquer les causes et dont il éprouvait trop souvent les redoutables effets. Cela est si vrai que dans diverses contrées, telles que notre vieille Armorique, par exemple, ou encore dans les rudes montagnes d'Écosse, on retrouve des traditions, des croyances superstitieuses, des légendes à peu de chose près semblables à celles que M. Ceresole a recueillies dans son Alpe. Il y aurait un travail de rapprochement bien curieux à faire à ce sujet, et digne de tenter à la fois le philosophe et l'historien.

Ce qui ajoute plus de prix au livre de M. Ceresole, c'est qu'il ne s'est pas contenté de recueillir ses légendes telles qu'elles lui étaient données par les vieux paysans vaudois ; il a tenu, autant que faire se pouvait, à remonter à leur origine, surtout en ce qui concerne les affaires de sorcellerie ; aussi Dieu sait combien de recherches il a dû faire et que d'archives et de vieilles paperasses il lui a fallu compulser ! Enfin, et ce n'est pas le moindre mérite de cette œuvre, il y règne d'un bout à l'autre un esprit excellent, éclairé, religieux même, qui témoigne amplement de l'élévation des pensées et des sentiments de son auteur.

Ne quittons point ce bel ouvrage sans parler de son exécution matérielle, irréprochable à tous les points de vue, ni sans dire au moins un mot des jolies illustrations dont il est orné et qui font véritablement honneur à l'imagination, au goût et au crayon de M. Eugène Burnand. PHIL. MIN.

Ambroise Paré, *d'après de nouveaux documents découverts aux Archives nationales et des papiers de famille*, par le Dr Le Paulmier, avec un portrait inédit de Paré. Paris, Charavay frères, 1885. Un vol. in-8°.

Ce livre ajoute beaucoup à ce qu'on savait de la vie de l'illustre chirurgien de Charles IX. M. le Dr Le Paulmier, outre les travaux d'Ambroise Paré lui-même et des écrivains qui se sont occupés de lui, avec le Dr Malgaigne et le Dr Chéreau, a pu consulter des documents inédits de diverses natures et dont voici l'énumération rapide : les commentaires de la Faculté de médecine de Paris ; l'histoire de la chirurgie de Peyrilhe, qui n'a pas été imprimée, et dont l'Académie de médecine conserve le manuscrit; plusieurs pièces tirées de la Bibliothèque nationale ; un plus grand nombre, découvertes aux Archives nationales et aux archives particulières du château de Paley. C'est là que se trouve le seul portrait authentique d'Ambroise Paré, peint après son second mariage, et qui, reproduit au frontispice du volume, forme un document iconographique très intéressant. Comme le déclare fort justement l'auteur, tout en reconnaissant avec modestie l'imperfection — inévitable, du reste — de son travail, « la critique la plus sévère a présidé à l'examen des détails admis ; les faits douteux ont été signalés, les anecdotes apocryphes écartées ». Comme preuve de ce soin et de cette conscience, l'auteur qui, visant à la simplicité et à la concision, a fait tenir la biographie de Paré en 140 pages, en consacre 260 environ aux pièces justificatives, dont la lecture, facilitée par des notes savantes, est d'un grand intérêt, et à un appendice contenant une courte biographie de deux contemporains de Paré, le chirurgien Antoine Portail et le médecin Julien Le Paulmier. Ce dernier homonyme et, je pense, ancêtre de l'auteur, fut un des adversaires les plus acharnés d'Ambroise Paré, et leurs querelles sont rapportées fort impartialement dans cet ouvrage, qui fait le plus grand honneur à celui qui a su en découvrir et en mettre en œuvre les matériaux.

B.-H. G.

Lettres à José, *œuvre posthume* d'Octave Pirmez. Un vol. petit in-8°. Paris, Émile Perrin, 1884. — Prix : 5 francs.

Si ces lettres, que l'auteur a eu le temps de redemander et de relire avant de mourir, sont bien demeurées telles qu'il les avait adressées à M. José de Coppin, nous ne saurions le dire ; quoi qu'il en soit, écrites du même style enchanteur que les *Jours de solitude*, elles n'offrent pas le même intérêt. Elles sont encore un régal pour le lettré ; le philosophe les pourrait presque dédaigner.

Au moment qu'il commence de converser avec son ami, Octave Pirmez a déjà fait son œuvre ; déjà il a médité sur les diverses questions que se peut poser l'esprit humain ; déjà il a patiemment observé les hommes et lui-même ; déjà il a formulé les jugements qu'il a cru devoir porter. Il ne cherche plus quelles pensées il lui faut nourrir, quels sentiments il lui convient de se ménager : il s'est fait sa science, il s'est choisi sa vie ; à dire ce qu'il croit, ce qu'il aime, ce qu'il veut, il se répéterait. Puis il est malade, et, comme un enfant, il s'occupe moins des comptes généraux, plus des objets matériels ; il vit avec la nature, il traduit surtout des impressions, quand il n'exprime pas des regrets, quand il ne dit pas ses sentiments de charité.

Que de jolies lettres pourtant dans le recueil ! Qu'elle est attendrissante, celle où il parle de son enfance, des années vécues au collège Saint-Michel ! Comme

en cette autre, il dit finement l'ennui qu'il éprouve à quitter sa table de travail pour faire son métier de propriétaire foncier, et comme finement aussi il se reproche l'ennui éprouvé, puisque la richesse permet d'assister les pauvres. Notre critique, il faut l'entendre : parfois des jugements ; toutes les lettres ne se ressemblent pas. « L'éducation, lisons-nous, à une certaine page, l'éducation qui n'est pas religieuse met du froid dans le cœur, attiédit les premières et chaudes émotions de l'âme, glace le sentiment par le raisonnement et le calcul. L'orgueilleuse raison, le scepticisme désenchanteur, le matérialisme utilitaire fanent prématurément les fleurs de la vie. L'aube est sans blancheur, le printemps sans verdure, la jeunesse sans enthousiasme. Aussi que voit-on, de nos jours ? Sur des lèvres d'enfant, un sourire dédaigneux, et dans son regard bleu, où l'on cherche un reflet du ciel, apparaît la malice précoce, mélange de ruse et d'insensibilité... » Et plus loin : «... Il ne faut pas que l'enfant soit toute activité, toute science, il lui faut des heures silencieuses pendant lesquelles il puisse s'abandonner à la rêverie. Surchargé d'occupations, son cœur ne peut s'épanouir. Si l'on secoue trop vivement l'œuf de la couveuse, le poussin y périt. Souvent on presse l'enfant d'agir comme en présence d'un métronome; on l'exerce à toujours jouer ou raisonner : il devient plus tard un être déplaisant qui ne craint plus, tant il est plein de lui, de meurtrir ceux qui se tiennent passifs, parce que leur sensibilité est toujours sur le qui-vive. » En belle lettre, Octave Pirmez analyse les *Pioretti* écrites en 1340, peut-être par Jean de Marignolle, et parle de saint François d'Assise; en tel autre, il montre quel sentiment est l'envie : « Il n'est que deux grands sentiments qui puissent nous y faire échapper : celui de la religion et celui de la démocratie bien comprise. De part et d'autre, c'est la passion intérieure, dédaigneuse de la vénalité et de la mondanité. »

Les *Lettres à José* ne sont pas tout à fait vides, on le voit. P. G.

Au siècle dernier, par Henry Fouquier. Bruxelles, Henry Kistemaeckers. Un vol. in-18.

Ces études, consacrées au XVIIIe siècle, ont été lues déjà par un grand nombre, sous leur forme de premier jet, dans les journaux où M. Henry Fouquier donne, comme jadis Nestor, mais à un point de vue plus littéraire, des leçons de sagesse en beau style. On les relira avec plaisir et profit. Le XVIIIe siècle est fort à la mode, et il le mérite. On l'a étudié sous tous ses aspects, dans tous ses recoins, à travers toutes les lunettes et tous les microscopes. Tout a été dit à son sujet, pour employer une phrase courante. Mais tout a été dit sur tout, et sur tout on trouve chaque jour encore quelque chose à dire. S'il en était autrement, ce serait grand dommage, en vérité, et plus encore, peut-être, pour ceux qui écoutent que pour ceux qui parlent. Dans le cas présent, du moins, si M. Henry Fouquier n'avait rien dit, ce seraient nous tous qui aurions perdu. Il explique lui-même, dans un avant-propos qui n'est pas, comme tant d'autres, un propos oiseux, l'esprit général qui l'anime dans ces études du passé, et donne comme la philosophie de sa critique littéraire et historique. Je ne saurais le faire aussi bien que lui. « Je l'avoue, dit-il, il est bien des choses que je regrette un peu, de ce passé aboli à jamais. C'était le temps de la lutte ardente des opinions, et je crains bien que nous soyons au temps de la lutte intéressée des partis. Les progrès admirables des sciences n'ont pas développé, dans la foule qui ne s'inquiète guère que des applications industrielles, la noble curiosité qu'y apportait le siècle dernier. Notre démocratie compte plus de gens qui cherchent à conquérir des privilèges nouveaux que d'hommes disposés à abandonner des privilèges anciens. La violence de la lutte antireligieuse, jadis, n'allait pas sans quelque courage ; elle ne marque plus aujourd'hui qu'un manque fâcheux d'esprit vraiment philosophique. Les salons ont disparu, du moins tels que les connut le dernier siècle, et les femmes sont rares aujourd'hui qui ont su avoir une action un peu étendue sans perdre quelque chose de la grâce de leur sexe. Notre siècle, je le sais, a d'autres grandeurs et d'autres mérites, d'autres vertus même. Mais il n'est pas tellement parfait qu'il doive nous être défendu d'avoir, à nos heures, une joie profonde à revivre dans le passé, par la pensée et l'étude; j'ai eu cette joie en écrivant ce petit livre. Et si je pouvais la faire, un moment, partager au lecteur, mon but serait atteint et je serais arrivé à mes fins. »

L'heureux et habile homme y est arrivé, qu'il n'en doute pas ! Les pages qu'il nous offre sur l'ancienne société française, ses mariages, ses chansons, sa bourgeoisie, sur les maîtresses royales, sur les femmes épistolières, spirituelles, mondaines et bas-bleu, sur ses ancêtres dans la critique, Rivarol, Chamfort et le grand Diderot, pourront bien soulever des objections et appeler des réserves ; mais elles remplissent l'esprit de cette satisfaction, rare mais infaillible, que l'on éprouve à entendre un homme de conscience et de talent dire ce qu'il pense sur ce qu'il sait. B.-H. G.

Souvenirs de la Petite et de la Grande Roquette, *recueillis de différents côtés et mis en ordre* par l'Abbé Moreau, successeur de l'abbé Croze, ancien aumônier de la Roquette, avec un portrait de l'abbé Croze et plusieurs fac-similés. Paris, Jules Rouff et Cie. 2 vol. in-18.

Le titre donne une idée assez exacte de l'ouvrage, composé de notes, de souvenirs, de documents, de pièces originales, présentés comme ils ont été recueillis, sans grand ordre ni grand art. Le tout est entrecoupé de passages, disons mieux, de morceaux tout entiers rédigés par l'abbé Moreau dans un style et sur un ton qui ne sont pas la moindre curiosité de ces deux volumes, tout bourrés de choses curieuses. Mais je ne voudrais rien dire qui pût chagriner l'abbé. Il a des pages sur le brigadier et sur

le sous-brigadier de la Roquette qui, quel que soit leur mérite littéraire, ont la valeur d'une bonne et courageuse action. Question de forme à part, ce livre contient des renseignements inconnus du public, des données précises, des faits racontés par un témoin ou d'après des pièces authentiques. Tous les grands criminels de ces derniers temps y ont leur chapitre ou leur page, et, comme se le propose le bon abbé dans sa préface, ces révélations et ces confidences, tout en répondant aux besoins maladifs de notre esprit, qui nous pousse à fouiller et à analyser le monstrueux et l'horrible, ne causent aux lecteurs ni répugnance ni malaise, et sont propres, au contraire, à encourager ou à raffermir leur moralité. B.-H. G.

Richard Wagner. *Souvenirs*, traduits de l'allemand pour la première fois par Camille Benoit. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. Un vol. in-12.

Ce volume contient, outre l'esquisse autobiographique qui embrasse la période de 1813 à 1842, divers souvenirs personnels épars dans les dix volumes d'écrits du maître, et le récit de sa mort et de ses funérailles, extrait du *Guide musical* de Bruxelles, numéro du 22 février 1883. On a bien fait de le publier. Nous n'en admirerons ni plus ni moins la musique de Wagner, mais nous connaîtrons mieux l'homme, et chez nous, Français, qui croyons avoir à lui pardonner, il n'y perdra pas. Ce qu'il dit de Rossini, ce qu'il a écrit à M. G. Monod, à propos de la France et de l'Allemagne n'était guère connu du grand public, et mérite de l'être. Quand on aura lu le livre rédigé par M. Camille Benoît, il sera plus facile d'être juste envers la mémoire d'un homme de génie. B.-H. G.

Les Pseudonymes du jour, par Ch. Joliet, nouvelle édition. Paris, E. Dentu, 1884 (imprimé chez D. Bardin et Cie, à Saint-Germain); in-12 de XI-149 pages, tirage à petit nombre, y compris 100 exemplaires sur papier de luxe. — Prix : 2 francs.

Les bibliophiles, les curieux, les publicistes, les chercheurs, les amateurs de tout ordre conservent avec soin sur leurs rayons, bien à portée de la main, deux petits volumes, devenus peu communs aujourd'hui, ayant pour titres, l'un : *le Dictionnaire des anonymes*, par M. Georges d'Heilly, l'autre : *les Pseudonymes du jour*, par M. Charles Joliet. Parus presque en même temps (1867 et 1868), ces intéressants opuscules, conçus à peu près sur le même plan, avaient tous deux le même but, c'est-à-dire de divulguer ou de rétablir les noms inventés, tronqués, travestis, arrangés ou dérangés de la presse contemporaine. Sans chercher à établir aucune supériorité de l'un sur l'autre, on ne peut que reconnaître qu'ils étaient tous deux fort consciencieusement exécutés et qu'ils furent parfaitement accueillis par le public.

Ce qu'on ne peut davantage contester, c'est que, bien que datant de dix-sept ans au plus, ces aimables indiscrets ont déjà sensiblement vieilli. Que de choses nouvelles, en effet, et que de nouveaux noms pendant les trois lustres qui viennent de s'écouler ! Aussi M. Charles Joliet, l'auteur des *Pseudonymes du jour*, tenant compte à la fois de la rareté et de l'insuffisance actuelle de son ouvrage, a-t-il cru devoir en donner une nouvelle édition, plus complète que la précédente, et mise, autant qu'il a pu le faire, au courant des pseudonymes nouveaux.

C'est à cette bonne pensée que nous devons le joli petit volume décrit en tête de cette note, et nous remercions bien sincèrement l'auteur de l'avoir mise à exécution; qu'il nous permette toutefois de lui soumettre les observations que nous a suggérées l'examen de son intéressante brochure.

Tout d'abord, nous déclarons que cette nouvelle édition est absolument meilleure que la première : elle ne comprend plus que cinq divisions au lieu de sept, ce qui rend les recherches plus faciles et plus rapides; elle se termine par un Index unique des noms réels et des noms fictifs, au lieu des huit tables spéciales de la première edition : c'est une amélioration dont tous les chercheurs reconnaitront le prix; enfin chaque article est disposé avec beaucoup de méthode et de clarté.

Toutefois, il est regrettable que M. Ch. Joliet n'ait pas cru devoir donner certaines indications qui n'eussent pas beaucoup grossi son ouvrage et qu'il lui eût certainement été bien facile de mentionner : nous voulons parler de la désignation des genres littéraires adoptés par les écrivains dont il a dévoilé les pseudonymes. Pourquoi n'avoir pas dit si ces noms d'emprunt ont servi à signer un article de journal, un roman, des vers, une pièce ou toute autre production d'un genre différent ? Dans bien des cas, M. Joliet a pris soin de dire dans quelle feuille ou sur quel livre se trouvent ces noms; certes, on ne saurait prétendre que M. Joliet dût faire une continuation du *Dictionnaire des anonymes et pseudonymes* de Barbier, et décrire minutieusement tous les articles et ouvrages parus sous le voile d'un pseudonyme; mais le lecteur ne peut tout savoir, il a besoin d'être aidé, guidé dans ses recherches, et, trop souvent, M. Ch. Joliet le laisse dans l'embarras. Prenons, par exemple, la page 62, où nous trouvons les indications suivantes, sans plus de commentaires :

Pseudonymes :	Noms vrais :
Camille Gros........	Camille Beauvalet.
E. de Guêpoulain...	Du Molay-Bacon.
Jules Guinot........	Édouard Lockroy.
Hadès, — Staphyla.	Guy de Charnacé.
Halbeer............	Albert de Lasalle.
Charles d'Helvey...	Robert Hyenne.

On conviendra que ces indications sont un peu sèches et que bien des lecteurs se demanderont si les pseudonymes ci-dessus appartiennent à des romanciers ou à des publicistes, et, dans ce dernier cas, dans quels journaux ils ont été employés. Si nous insistons sur ce point, c'est qu'il nous semble qu'il devait être facile à l'auteur de combler ces lacunes, puisqu'il a recueilli ses renseignements lui-même,

au jour le jour et qu'il devait savoir à quelle feuille ou à quel livre appartenaient ces noms d'emprunt.

En outre, nous constatons dans l'ouvrage des omissions de pseudonymes bien connus cependant, qui courent les rues, pour ainsi dire, et que M. Joliet n'a pas dû ignorer. Nous n'en citerons qu'un pour exemple (au nom des bibliographes), c'est le pseudonyme de M. Gustave Brunet, *le Philomneste Junior* qui a signé tant de bons articles dans diverses revues, et tant de curieuses publications littéraires et bibliographiques.

L'excellent bibliophile bordelais avait bien droit, à notre avis, à être mentionné au même titre que l'éminent *Bibliophile Jacob.*

Quoi qu'il en soit, en dépit de ces critiques et d'autres moins importantes qu'on pourrait formuler encore, nous n'hésiterons pas à répéter que le charmant petit volume de M. Charles Joliet est digne d'être recherché par tous ceux qui s'occupent de livres et par tous les vrais liseurs de notre temps. Nous souhaitons (et nous n'en doutons pas) que cette nouvelle édition soit rapidement enlevée, afin que l'auteur soit amené à nous en donner une autre, plus complète encore, avec un peu plus de développements, et par suite plus désirable et plus utile. PHIL. MIN.

Au Tonkin, par PAUL BONNETAIN. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le récit de M. Paul Bonnetain est assurément ce qu'on nous a donné de plus saisissant et de plus vrai jusqu'à ce jour sur ce curieux pays, qui va devenir colonie française. La raison principale en est dans le talent descriptif de l'auteur, dont plusieurs pages sont de véritables tableaux, peints d'après nature avec une rare conscience d'artiste, des tableaux vivants où planent encore les bruits et les sons étranges de là-bas. Il y a peut-être abus de paysages et le voyageur se complait trop dans ses peintures ; mais comment lui en vouloir ? cela fait mieux connaitre les pays qu'il a visités. Du reste, son style ne fatigue pas et amuse ; il est brillant, onduleux et chamarré comme la robe de soie d'un mandarin chinois. Ce livre est, en résumé, un curieux et précieux bibelot rapporté de l'extrême Orient, une pièce rare à mettre dans sa vitrine de collectionneur, de lettré et d'artiste. G. T

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Les Origines de la France contemporaine, par H. Taine, de l'Académie française. La Révolution, tome III, le Gouvernement révolutionnaire. Paris, Hachette et Cie, 1885. Un vol. in-8°.

Au seuil du troisième volume d'une œuvre qui relève du naturaliste autant que du critique, M. H. Taine déclare que les principes de 1789 sont un crocodile « vautré sur un tapis de pourpre », devenu dieu « en qualité de bête malfaisante et de mangeur d'hommes ». Il a, poursuit-il, de ces crocodiles « manié des milliers et disséqué des centaines », et, de sa collection, il en exhibe ici « une vingtaine de plusieurs tailles », qu'il s'est « efforcé de conserver vivants » ; « chose difficile », comme il a le soin de le faire remarquer; et on l'en croira sans peine, en songeant que les malheureux animaux viennent d'être disséqués ou — lequel vaut le mieux ? — maniés de ses mains. « Aussi bien, ce volume, comme les précédents, n'est écrit que pour les amateurs de zoologie morale », et ces amateurs ont de quoi se satisfaire : jamais on n'a dépensé plus d'intelligence et plus de talent à juger tout au point de vue de la brute.

M. Taine, parmi ses crocodiles de diverses tailles, nous en présente trois très gros, « intacts et complets », « animaux vraiment remarquables et tels, que la divinité du temps ne parait s'incarner mieux. » Les lecteurs de *la Revue des Deux Mondes* les ont déjà vus, car l'illustre Barnum y a fait promener, avant la grande représentation générale, les cages les mieux garnies de sa ménagerie foraine. Ils ont nom Marat, Danton et Robespierre. Marat est le crocodile affecté du « délire ambitieux » et de la « manie des persécutions », qui, « dès l'abord et jusqu'à la fin, a été dans le droit fil de la Révolution, lucide à force d'aveuglement, grâce à sa logique de fou. » Danton, le monstre favori du dompteur, évidemment, est un crocodile qui a des « entrailles » et « du cœur », et même « une large et vive sensibilité, la sensibilité de l'homme de chair et de sang. » Cependant, c'est aussi un « Mandrin » qui « pour voie » n'a pas « choisi le grand chemin », mais qui marche sur « les délimitations précises et délicates qui circonscrivent la personne humaine », et qui « comme un Clovis, avec des facultés égales, avec des expédients pareils, avec une bande pire, se lance à travers la société chancelante pour la démolir et la reconstruire à son profit ». Quant à Robespierre, c'est le crocodile « cuistre », ce « Grandisson » qui porte un masque « collé à sa peau », qui « voit aussi clair que Marat » et qui se nourrit de

même, ajoutant toutefois à sa ration *les hommes vicieux*, en guise de gibier spécial et préféré ».

Ces gros crocodiles nous dispenseront d'examiner les petits.

M. Taine a imaginé, il le croit du moins, la méthode scientifique dans la critique littéraire, artistique et historique. Tant qu'il s'est tenu à la critique littéraire et artistique, sa méthode, qui consiste à expliquer les œuvres par le tempérament, et le tempérament par les milieux, a donné des résultats contestables, sans doute, mais d'autant plus remarquables qu'il savait les présenter avec un merveilleux talent d'écrivain. Depuis qu'il a abordé la critique historique ou plutôt l'histoire même, sa méthode a subi quelque modification. Comme il n'a plus l'homme dans sa manifestation plastique, sculpture, peinture ou livre, il est obligé de le reconstituer par ses actes tels qu'il les trouve racontés et jugés chez les contemporains. Seulement il ne lit, ne recueille et ne cite que les récits et les jugements de ceux qui ont condamné ce qu'il condamne et loué ce qu'il loue. Le reste, il ne le discute même pas; il l'ignore. Et en constatant ce caractère indéniable des derniers écrits de M. Taine, je ne mets pas en doute sa bonne foi. Les chefs-d'œuvre de W. Shakespeare sont, suivant lui, le produit d'un afflux de sang dans un cerveau. Ses conceptions historiques ne seraient-elles pas le produit d'un flot de bile qui lui monte au cœur? B.-H. G.

La Marine des Ptolémées et la marine des Romains, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie; 2 vol. in-18.

Le vice-amiral Jurien de la Gravière continue ses études sur la marine antique avec applications à la marine de notre pays et de notre temps. J'ai eu occasion, ici même, de rendre compte des sept volumes déjà parus et racontant la longue lutte navale entre la Grèce et l'Asie. Ce que j'ai dit alors, j'aurais à le redire ici au sujet de ce nouvel ouvrage. Le procédé est le même, et le charme, et l'utilité sont les mêmes aussi.

Il n'est pas besoin d'être du métier pour s'attacher au récit et pour comprendre les détails techniques indispensables. On est entraîné jusqu'au bout, sans fatigue, par un style clair, facile, spirituel, plein de chaleur et de mouvement, qui sert d'enveloppe à nne érudition sûre d'elle-même et jamais pédante, à des théories de stratégie navale qui pourraient bien être fécondes et à une pensée virile qu'inspire l'amour du pays.

Des cartes, fort bien faites, ajoutent à la valeur des renseignements contenus dans ces deux volumes. Ils méritent d'être accueillis également du savant, du politique, de l'homme de guerre et de tout lecteur curieux des choses de l'esprit ou inquiet des intérêts de la France. B.-H. G.

Ravaillac, par AMÉDÉE CALLANDREAU, notaire à Cognac. Paris, Alphonse Picard, 1884. Un vol. in-8°. — Prix : 6 francs.

Que faire en province à moins qu'on ne songe? C'est dans nos petites villes de province que le goût des considérations générales devrait surtout, ce nous semble, se développer. A Paris, il faut quelque effort de volonté pour s'isoler, pour se défendre d'entrer dans la mêlée des partis : à faire œuvre de polémiste, à Paris, on s'appartient difficilement. Combien différente est la vie de province! Quiconque veut faire emploi de son intelligence le peut aisément; il le peut, pour telle tâche qu'il lui plaît de choisir. Malheureusement, en province, aujourd'hui, sous l'influence de nous ne savons quel mauvais génie, on châtre son esprit, on se refuse à porter des jugements sur les grands événements accomplis en un pays ou dans l'autre, sur le développement des civilisations; on ne veut ni penser ni sentir. On recueille quelques *miettes de l'histoire*, on consulte de vieilles chartes, on transcrit des actes notariés, on déduit une petite vérité à peu près inutile; on est érudit. Trop d'érudition. Nous ne vivons pas de la science, mais nous vivons de la morale, et les nobles pensées émises qui contribueraient à faire des caractères seraient certainement d'une autre importance. Nous ne dédaignons pas les grains de mil; les perles feraient mieux notre affaire.

M. Callandreau, qui est notaire, a fait un travail prouvant un grand souci de la vérité, en même temps une certaine dépense d'activite intellectuelle. Il a dit quels étaient les ascendants de Ravaillac et quels furent les derniers membres de sa famille; il a dit le lieu de naissance du meurtrier de Henri IV, et décrit la maison qu'il habita. Le travail est excellent, mais le fait de rassembler des matériaux pour l'historien équivaut au fait d'amener à la surface du sol les pierres dont l'architecte doit user pour élever l'édifice qu'il a conçu. F. G.



BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Bibliographie de Mathurin Régnier, par Henri Cherrier. Paris, P. Rouquette, MDCCCLXXXIV, in-12 de IV-56 pages, imprimé chez Jouaust et Sigaux, et tiré, sur beau papier, à 200 exemplaires seulement.

Quelque modeste que puisse paraître cette petite monographie bibliographique, elle représente cependant un travail et des recherches considérables; il n'a pas fallu moins de trente années d'investigations patientes pour mener cette étude à bonne fin. Dès 1856, à peine libéré des bancs du collége, M. Cherrier, c'est lui qui nous l'apprend, éprouva le besoin de concentrer sur un auteur français toutes ses prédilections et de lui consacrer tous ses moments de loisir. Après bien des tentatives, il rencontra fortuitement les œuvres de Régnier, les lut, ou plutôt les dévora, et, depuis lors, ne cessa de professer pour le satirique chartrain une passion profonde, pour ne pas dire un véritable culte.

Il commença par 'réunir toutes les éditions de son poète que l'on rencontre le plus communément; il se mit après en quête pour en découvrir d'autres plus rares et plus anciennes; enfin, son ambition croissant avec son amour pour Regnier, il résolut de conquérir *toutes* les éditions et réimpressions de son auteur favori.

Malheureusement pour lui, il n'a pu réaliser encore ce beau rêve et quelques éditions, mais en bien petit nombre, du vieux Mathurin, manquent encore à sa belle collection.

Toutefois, en attendant qu'il pût combler ses lacunes, M. Cherrier a pris soin de noter et d'écrire minutieusement, au cours de ses interminables pérégrinations dans les librairies et bibliothèques, les quelques *desiderata* qu'il poursuit toujours. Grâce à ces notes et grâce aux éditions qu'il possède, il s'est trouvé à même de rédiger la bibliographie qu'il nous offre aujourd'hui.

Le travail de M. Cherrier est rangé suivant l'ordre chronologique, le seul vraiment utile en l'espèce; il se compose de 79 articles, répartis comme suit : 4 éditions publiées du vivant de Régnier, 39 parues pendant le XVIIe siècle, 15 pendant le XVIIIe et 21 au XIXe.

La première édition des œuvres de Régnier (Paris, Toussaincts du Bray, 1608, in-4°) est la plus rare de toutes; elle est sans prix, car on n'en connaît que trois exemplaires qui se trouvent à la Bibliothèque nationale, à l'Arsenal et chez M. le baron de Ruble. La dernière qui ait paru, à l'époque actuelle, date de 1876, et a été publiée chez Jouaust, par les soins de M. Louis Lacour (in-18, 3 fr. 50).

Beaucoup de réimpressions, données entre ces deux dates extrêmes, sont plus ou moins médiocres ou n'offrent que peu d'intérêt; mais il en est une vingtaine environ qui, par la beauté de leur exécution, la disposition des pièces, les remarques, les variantes, les ornements ou les fleurons, les travaux des commentateurs, conservent des prix relativement élevés et mériteront toujours d'être recherchées par les lettrés et les délicats. A ces éditions M. Cherrier a consacré des descriptions et des notes pleines d'intérêt et de recherches qui ont dû lui coûter bien des peines, et qui constituent assurément la part la plus importante et la plus utile de son travail; pour les autres, il s'est contenté de les décrire; ce qui est bien suffisant. Il est à regretter cependant que, pour le plus grand nombre des articles qu'il décrit si bien, le bibliographe n'ait pas cru devoir en indiquer la pagination. Cette mention n'est point superflue en bibliographie, et il lui eût été bien facile de la reproduire, puisqu'il n'a rien décrit que *de visu*. Hormis cette légère critique, il n'y a rien à reprendre dans l'étude de M. Cherrier, qui a complété son essai par une courte notice sur l'iconographie de Mathurin Régnier. Il y avait peu de chose à dire sur ce point, car ce poète a été fort peu illustré. Ce qu'il importe surtout de savoir, c'est qu'il ne paraît pas exister de portraits authentiques de notre auteur; c'est ainsi que les dix portraits que l'on connaît de lui semblent tous être apocryphes; Régnier y est représenté sous deux types très différents : l'un, où il est figuré lourd et épais; l'autre, où il est dessiné grand, mince et distingué; on n'a donc que l'embarras du choix et l'on peut se le figurer à son gré.

Ainsi que nous le disions il y a trois ou quatre ans, le goût des monographies bibliographiques se développe de plus en plus; depuis, nous avons vu paraître, sans parler des travaux plus anciens, des bibliogra-

phies de Marivaux, de Voltaire, de Musset, de Beaumarchais, de Poulet-Malassis, et d'autres encore; M. Cherrier vient continuer la série par sa charmante étude sur Mathurin Régnier; remercions-le de ce bon exemple et souhaitons qu'il ait beaucoup d'imitateurs.

PHIL. MIN.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Bibliothèque de la reine Marie-Antoinette au château des Tuileries. — Catalogue authentique publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par E. Q.-B. Paris, Damascène Morgand, 1884; in-18 de XXI-IX et 184 pages. Imprimé à Lille, chez L. Danel. Tiré à 300 ex. numérotés sur beau papier vergé.

L'auteur de ce charmant petit volume n'est autre que M. Ernest Quentin-Bauchart, l'érudit et délicat amateur bien connu dans le monde de la bibliophilie. Le livre qu'il nous offre est le complément nécessaire de deux productions analogues, parues il y a déjà plus de vingt ans; c'est aussi une sorte de protestation contre les idées qui présidèrent, un peu de parti pris peut-être, à leur publication.

Tout le monde connaît ces deux ouvrages, devenus relativement rares et fort recherchés maintenant; ce sont :

1° *Livres du Boudoir de la reine Marie-Antoinette*, catalogue authentique, etc.; avec préface et notes, par Louis Lacour. Paris, J. Gay, s. d. (octobre 1862); petit in-8° de LXXII-144 pages. Tirage à 317 ex.; 5 francs.

2° *Bibliothèque de la reine Marie-Antoinette au Petit-Trianon*, catalogue avec des notes du marquis de Paulmy, publié par M. Paul Lacroix. Paris, J. Gay, 1863; petit in-12 de XXVIII-128 pages. 317 ex.; 5 francs.

Comme le dit fort justement M. Quentin-Bauchart, « dans la première de ces publications, M. Louis Lacour a cherché à établir que la bibliothèque du « Boudoir » ne contenait que des productions frivoles, indignes d'une reine de France, œuvres stériles et souvent malsaines d'écrivains de pacotille et de conteurs de ruelles. Dans la seconde, M. Paul Lacroix s'est élevé, mais insuffisamment, contre les exagérations passionnées de M. Lacour, en démontrant que les livres du Boudoir ne représentaient qu'une partie de la bibliothèque du Petit-Trianon, bibliothèque de la campagne, où le libraire de la reine introduisait, sans penser à mal, à côté d'ouvrages plus sérieux, toutes les *nouveautés* annoncées dans l'*Année littéraire* et le *Mercure de France*.

Ni l'une ni l'autre de ces opinions n'agréent à M. Quentin-Bauchart, qui repousse absolument le jugement sévère de M. Lacour et qui n'accueille pas plus volontiers les explications présentées par M. Lacroix. Il lui a semblé qu'il y avait mieux à faire, pour excuser la frivolité des bibliothèques à Trianon, que de plaider les circonstances atténuantes, et il a pensé qu'à cette collection de petits livres de littérature légère, rassemblés à Trianon pour l'amusement de la reine, on devait opposer la grande et belle bibliothèque qu'elle possédait aux Tuileries, « bibliothèque dont la composition annonce un esprit curieux et cultivé », suivant les propres expressions du grave et savant Millin.

C'est à cette pensée de juste réparation que nous devons la publication nouvelle de M. Quentin-Bauchart. La tâche qu'il a entreprise, très modeste en apparence, a été remplie par lui avec un soin et une minutie exceptionnels. Il a pris pour base de son travail le catalogue original de cette collection royale, catalogue qui figure sous le numéro 13,001 au département des manuscrits (fonds français) de la Bibliothèque nationale.

Ce *Catalogue des livres de la reine*, formant un in-4° de 31 feuillets, est précédé d'un avertissement où son rédacteur anonyme (peut-être Campan?), signale à la reine les moyens qu'il a cru devoir employer pour faciliter ses recherches. Les ouvrages énumérés sont au nombre de 460, comprenant environ 1,800 volumes.

L'ensemble de cette bibliothèque, formée avec intelligence, sous la surveillance du roi, qui avait pris soin d'en déterminer le classement, est remarquable. La religion, l'histoire, les sciences et les arts, ainsi que les belles-lettres, y sont représentés par les ouvrages les plus importants et les plus sérieux dans chaque genre; la littérature légère en est entièrement bannie, et, à part une demi-douzaine de fades auteurs tels que Dorat, Mlle de Lussan, ou d'Arnaud, il n'est aucun de ces ouvrages qui ne fît très bonne figure dans le cabinet de l'homme d'étude le plus austère.

Les Livres du château des Tuileries sont, depuis 1793, à la Bibliothèque de la rue Richelieu; tous ou presque tous font partie de la réserve. M. Quentin-Bauchart, ne voulant pas se borner à reproduire textuellement la teneur du catalogue manuscrit, a pris la peine de se transporter à la Bibliothèque nationale, et d'examiner par lui-même ces 1,800 volumes, qu'il a pu ainsi décrire *de visu*. Tout en respectant les di-

visions de son manuscrit et en en reproduisant toutes les indications, il a eu soin de compléter certains articles trop sommairement énoncés et d'y joindre d'intéressantes indications relatives à la condition et à la reliure des livres, à leur provenance, aux gravures, aux armoiries qu'ils contiennent, etc., etc. Il n'a rien négligé, en un mot, pour faire de son petit volume un document utile, modèle parfait d'exactitude et de fidélité.

Personne plus que M. Quentin-Bauchart n'était à même de mener à bien cette entreprise, œuvre utile qui contribue à enrichir notre trésor bibliographique, et surtout œuvre honnête destinée à réagir contre une de ces innombrables idées fausses qu'on ne cesse, depuis bientôt un siècle, d'exploiter pour ternir la mémoire de la plus infortunée des reines. Il importait, à plus d'un titre, de compléter et de présenter sous son véritable jour la physionomie de Marie-Antoinette considérée comme bibliophile, et nul ne pouvait mieux accomplir cette tâche que l'érudit bibliographe qui prépare actuellement un ouvrage « sur les femmes bibliophiles aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. »

PHIL. MIN.

Modes et usages au temps de Marie-Antoinette, par le comte DE REISET, ancien ministre plénipotentiaire. — *Livre-Journal de Mme Eloffe, marchande de modes.* — Tome Ier : 1787-1790 ; — Tome II : Les amies de la reine ; — Marie-Antoinette à la Conciergerie ; — sa mort ; — 1790-1793. Ouvrage illustré de près de 200 gravures, dont 110 grandes planches, 68 coloriées. Paris, Librairie de Firmin-Didot et Cie, 1885. Deux magnifiques vol. grand in-8° de 483 et 541 pages. — Prix 60 francs.

Jamais les études historiques n'ont été plus en faveur qu'à notre époque ; jamais aussi elles n'ont été cultivées avec plus de succès. Chaque jour nous voyons paraître quelque nouveau travail, d'où se dégage une parcelle au moins de cette vérité historique si nécessaire et si précieuse, mais en même temps si difficile à établir que, maintenant encore, certains faits et certaines époques ne nous sont connus que sous des aspects inexacts ou faussés. Aussi tout est-il bon pour les chercheurs vraiment animés du feu sacré : mémoires, lettres, journaux, notes et fragments dédaignés ou ignorés, tout, entre leurs mains diligentes, peut se transformer en documents utiles et contribuer au développement de la science de l'histoire, soit en confirmant des faits douteux ou contestés, soit en en révélant d'autres insoupçonnés ou méconnus.

C'est ainsi que le précieux travail de M. de Reiset n'a pas d'autre point de départ que l'humble cahier de notes, espèce de main courante, d'une simple marchande de modes. — Il faut dire aussi que Mme Eloffe, dont le journal a donné naissance à ce bel ouvrage, n'était point une marchande ordinaire. Nièce et successeur de Mme Pompey, « marchande de modes suivant la cour », elle était journellement en rapport avec les plus grandes familles de Versailles et de Paris, et son *Journal*, pour la période qu'il embrasse, peut être considéré comme un véritable complément de l'Almanach de la cour et de la ville. Il renferme les plus grands noms de France et l'on y sent aussi « une petite odeur de bourgeoisie », car, à côté des dames de la première noblesse et de la magistrature, on y rencontre encore beaucoup de riches et élégantes bourgeoises. Ainsi placée, Mme Eloffe, si elle avait voulu écrire des mémoires, eût pu laisser des souvenirs et des récits bien curieux ; mais ni ses aptitudes littéraires (son écriture et son orthographe en font foi) ni ses idées ne lui permettaient de viser si haut. Son livre-journal est un simple répertoire de commerce ; les indications qu'il contient n'ont, au premier abord, rien d'attrayant et semblent ne pouvoir offrir aucun intérêt. C'est cependant dans ce grossier canevas que M. de Reiset a su trouver la matière de son merveilleux ouvrage. Mais que de peines, que de recherches ne lui a-t-il pas fallu braver et entreprendre pour arriver à ce résultat ! Bien qu'un tel labeur échappe à l'analyse, surtout dans un aperçu si restreint, essayons pourtant d'en donner une faible idée.

Le journal de Mme Eloffe commence le 1er janvier 1787 et s'arrête le 19 août 1793. — Suivant scrupuleusement le texte de son *auteur*, M. de Reiset le reproduit d'abord jour par jour ; puis, à la suite de chaque article, il donne sur les personnages cités toutes les indications, puisées aux meilleures sources, qu'il a pu recueillir ; il y joint des explications et au besoin de véritables commentaires sur les objets mentionnés par Mme Eloffe, sur leur prix, leur usage, leur nature. C'est un véritable travail de restitution sur la toilette masculine, et surtout féminine, à la fin du règne de Louis XVI, rempli de renseignements curieux et instructifs sur des choses à peu près ignorées aujourd'hui. Quelles que soient, en effet, les singularités des modes actuelles, on ne peut se faire une idée de celles d'alors, ni s'imaginer la recherche, l'étrangeté, la futilité ou même le ridicule que comportaient, à cette époque, tous les *agréments* de la toilette des dames.

A ce point de vue, assez secondaire du reste, le travail de M. de Reiset offre donc un réel intérêt ; toutefois, s'il n'avait d'autre but et d'autre utilité, on devrait se borner à le ranger dans la classe des livres de haute curiosité, tels, par exemple, que le *Livre de Lazare Duvaux* ou l'*Inventaire du cardinal Mazarin*. Mais ce qui, à nos yeux, fait de ce bel ouvrage un travail historique de premier ordre, c'est qu'au travers des mille détails qu'il renferme, on voit constamment dominer une figure, celle de la reine, que M. de Reiset ne perd jamais de vue, qu'il nous montre sous son vrai jour, dans toute sa simplicité, dans sa *familiarité*, si l'on peut dire ainsi, et qu'il venge, chemin faisant, de mille calomnies absurdes ou odieuses.

A l'encontre de tant d'autres qui ne se sont occupés de Marie-Antoinette que pour chercher à ternir sa mémoire, M. de Reiset, sans rien forcer cependant, nous la fait voir simple, bonne, charitable, économe

même, quoi qu'on ait prétendu; et, quand il arrive aux derniers temps de cette royale existence, il sait nous la présenter sous un aspect de supériorité, de dignité, de grandeur qu'on chercherait vainement à rabaisser. Aussi a-t-il pu dire avec raison dans sa préface : « Ces pages, pour ceux qui les liront attentivement, donnent les jours de bonheur et de peine de la reine. »

Et tout cela, à l'occasion du journal d'une marchande de modes! Que d'admiration et de reconnaissance ne doit-on pas à l'érudit historien qui, sur un sujet si mince en apparence, a su élever un monument si intéressant et si utile! — En parcourant ces deux beaux volumes, nous avons ressenti la même impression d'intérêt et de plaisir que nous procurait naguère la lecture de la belle étude de M. Germain Bapst sur Marie-Josèphe de Saxe, la mère de Louis XVI.

Comme ce dernier, M. de Reiset a eu soin de compléter son travail par des Index de noms et de choses indispensables pour se guider au milieu des faits et des anecdotes innombrables qu'il renferme. — Nous ne parlerons pas de la condition matérielle de ces volumes, non plus que de leurs très curieuses illustrations; c'est en dire assez que de rappeler qu'ils sortent de la maison Firmin-Didot. Ajoutons, pour compléter notre appréciation sur ce remarquable ouvrage, que nous serions fort surpris si l'auteur n'était forcé d'en donner, à court délai, une nouvelle édition.

PHIL. MIN.

Jacques le fataliste et son maître, par DIDEROT, orné de douze dessins de Maurice Leloir, gravés à l'eau-forte par Courtry, de Los Rios, Mongin, Teyssonnières. Paris, imprimé pour les Amis des livres, 1884. — Magnifique volume grand in-8° de 402 pages, imprimé par Georges Chamerot, à 138 exemplaires, sur papier impérial du Japon. Toutes les compositions sont en double état, eau-forte pure et épreuve terminée avant toutes lettres; elles ont été tirées par les soins de MM. Clément et Chardon. — Ne se vend pas.

Chaque année, la « Société des Amis des livres », dont il a été souvent parlé dans cette revue, publie, conformément à ses statuts, un chef-d'œuvre littéraire pour lequel on épuise toutes les ressources de la typographie et de l'art de la gravure. L'ouvrage choisi par les membres de cette petite académie bibliographique, pour l'exercice 1884, était *Jacques le fataliste*.

Bien entendu, nous n'avons pas à nous étendre ici sur ce merveilleux dialogue dans lequel, comme dans *le Neveu de Rameau*, Denis Diderot a prodigué des trésors de finesse, d'observation, d'esprit, de bon sens et de malicieuse ironie. Nous nous bornons à parler des conditions matérielles de ce splendide ouvrage, qui fait le plus grand honneur à tous les artistes qui y ont coopéré aussi bien qu'au groupe de bibliophiles délicats qui l'ont publié à grands frais.

Ainsi qu'il est dit plus haut, le papier choisi est le plus luxueux que l'on connaisse; seul, le parchemin peut être plus plaisant à l'œil et plus durable; mais il est douteux qu'il puisse mieux recevoir l'impression faite à l'aide des plus beaux caractères que possède la riche typographie de M. Georges Chamerot. Du reste, les Amis des livres se réservent-ils peut-être l'emploi du vélin pour une autre de leurs belles publications.

Quant à la partie purement artistique du volume, elle est des plus remarquables. Les douze compositions de M. Maurice Leloir sont autant de petits chefs-d'œuvre de grâce, de finesse et de sentiment. Toutes, il est vrai, ne nous semblent pas d'égale valeur; le frontispice, par exemple, ainsi que la planche finale, dans lesquels l'artiste a réuni des épisodes divers, sont moins bien finis que les sujets séparés; l'exécution en est plus molle; il y règne une sorte de confusion où le regard ne trouve point à se fixer. Mais, à côté de ces compositions moins marquantes, presque toutes les autres sont faites pour charmer, et quelques-unes dénotent vraiment un art supérieur. Toutes les têtes sont pleines d'expression, et les figures de femmes, notamment, sont d'un sentiment plus exquis. Ces petits tableaux malheureusement ne sauraient se décrire ni se raconter; la vue seule peut mettre à même de les bien apprécier. Ce que l'on peut dire toutefois, c'est que M. Maurice Leloir a été parfaitement inspiré dans le choix de ses sujets et que, parmi les épisodes dont fourmille le livre de Diderot, il a très justement discerné les plus curieux et les plus intéressants.

En somme, la nouvelle publication de la « Société des Amis des livres » est certainement la plus remarquable qu'elle ait donnée jusqu'à présent, et l'une des plus belles qui aient été faites dans ces derniers temps. C'est un véritable bijou qui fera l'orgueil et la joie des bibliophiles assez heureux pour le posséder.

A ce sujet, nous mentionnerons une remarque que nous avons faite et qui n'a pas laissé de nous surprendre. Si nous sommes bien renseigné, la Société des Amis des livres se compose en tout de soixante-seize membres titulaires, honoraires et correspondants. Très jaloux de leurs belles publications, ces honorables bibliophiles ne devaient, dans le principe, tirer que le nombre d'exemplaires strictement nécessaire des livres qu'ils éditent. Or nous remarquons que, chaque année, ils semblent se départir peu à peu de cette règle. C'est ainsi que leur volume de 1884 est tiré à 138 exemplaires, c'est-à-dire presque au double de ce qu'il leur faut. A coup sûr, toute idée de spéculation doit être rigoureusement écartée quand il s'agit d'une réunion d'amateurs aussi délicats que généreux; ils ont, on le sait, l'usage de faire des présents de quelques-uns de leurs délicieux volumes. Mais, en se relâchant si sensiblement de la règle qu'ils s'étaient d'abord imposée, ne craignent-ils point de tomber dans un abus et d'amoindrir un peu, non le mérite, mais la valeur de leurs précieuses productions?

A. Z.

Paris Anecdote, par A. Privat d'Anglemont ; avec une préface et des notes, par Charles Monselet. Édition illustrée de cinquante dessins à la plume par J. Belon, et d'un portrait de Privat d'Anglemont, gravé à l'eau-forte, par R. de Los Rios. Paris, P. Rouquette, MDCCCLXXXV. Grand in-8° de 278 pages, imprimé chez Jouaust et Sigaux. Tirage à petit nombre sur beau papier, plus quelques exemplaires de grand luxe à 50 francs. Jolie couverture imprimée en couleur. — Prix : 12 francs.

Il n'est point question de faire ici la biographie d'Alexandre Privat d'Anglemont ; son histoire est du reste fort courte et peu féconde en faits importants. Il suffit de rappeler qu'il naquit dans la petite île Sainte-Rose, aux Antilles, vers 1815 ou 1818, qu'il fut amené fort jeune en France, où il fit ses études au collège Henri IV, qu'il roula, c'est le vrai mot, sur le pavé de Paris, pendant plus de vingt-cinq années et qu'il mourut, en 1859, à l'hôpital, bohème et misérable comme il avait vécu. — On chercherait vainement son nom dans les dictionnaires biographiques; ce nom est pourtant bien plus connu que celui de la plupart des *célébrités* qui encombrent ces sortes de recueils. Cela tient à ceci sans doute : à défaut d'une biographie en forme, Privat d'Anglemont n'a pas manqué d'historiens; sans parler des innombrables chroniqueurs qui se sont occupés de lui, souvent, hélas! pour s'égayer à ses dépens, des écrivains autorisés n'ont pas dédaigné de raconter et d'expliquer à certains égards l'étrange existence de cet incomparable bohème. C'est d'abord Alfred Delvau (*Étude sur la vie de Privat d'Anglemont*, Paris, Delahays, 1861), puis M. Théodore de Banville (*Mes Souvenirs*, Paris, 1882), qui lui ont consacré de très curieuses pages ; actuellement, c'est M. Charles Monselet qui vient d'écrire, pour son livre, une préface des plus spirituelles; enfin, en ce moment même, M. Lorédan Larchey publie, dans *le Monde illustré*, sur le pauvre Privat, une revue anecdotique résumant tous les autres travaux.

La bibliographie de Privat est plus facile encore à faire que sa biographie : une plaquette, deux petits volumes en forment les principaux éléments, savoir :

1° *Voyage à travers Paris.* — I. *Le Prado*. Paris, Paulier, 1846; in-18, 75 centimes. — Ce livret, introuvable aujourd'hui, est peut-être le même que celui qui reparut, en 1855, sous le titre de *Physionomies de Danseurs, — la Closerie des Lilas*, et qui n'est pas moins rare que le précédent.

2° *Paris Anecdote.* — Paris, Jannet, 1854; in-16, 1 franc. — Recueil d'articles publiés d'abord dans le journal *le Siècle*. 2e édition. Paris, Delahays, 1860. — 1 franc.

3° *Paris Inconnu;* précédé d'une notice sur la vie de l'auteur, par Alfred Delvau. Paris, Delahays, 1861; in-16, 1 franc. — Comme le précédent, ce petit volume est un recueil d'articles parus séparément. Tous deux ont été réédités en 1875, chez Delahays, au prix de 2 francs. Mais il est fort à croire que c'étaient des exemplaires invendus des premières éditions, parés de nouvelles couvertures.

Si l'on joint à ces petits volumes quelques articles en prose, insérés dans divers écrits périodiques et quelques pièces de vers, non sans mérite, mais dont on lui conteste plus ou moins justement la paternité, on aura dans son ensemble l'*œuvre* de Privat d'Anglemont; — si mince qu'elle puisse paraître, elle semble cependant devoir être plus durable que maintes productions plus vantées. Comme le dit fort judicieusement M. Charles Monselet : « Privat n'avait qu'un volume dans le ventre, mais ce volume lui survivra ; il a déjà la valeur des chapitres de Saint-Foix et de Mercier, car la plupart des quartiers et des mœurs qu'il a décrits ont disparu. »

Rien de plus vrai; tout ce que nous a peint Privat d'Anglemont a été pris sur le vif; il n'a rien puisé dans son imagination; mais, comme il savait observer et *voir*, il a pu retracer, avec une scrupuleuse exactitude et sous une forme saisissante, nombre de faits et de types échappés jusqu'alors aux regards des indifférents. On peut dire de son ouvrage que c'est un livre de bonne foi et, pour employer une expression à la mode, on peut dire surtout que c'est un livre *vécu*. Il ne fallait rien moins que cet intrépide noctambule et cet infatigable flâneur pour arriver à photographier ce petit monde qu'il fait passer sous nos yeux.

Quelle mine de renseignements, dans ses industries inconnues ! que de choses surprenantes et vraies, quoique invraisemblables, dans son *Paris inconnu !* Voilà du vrai réalisme, du naturalisme véritable, et l'on peut affirmer sans crainte de démenti qu'à l'époque présente, si friande de ces sortes de *documents humains*, il n'a pas été fait encore un livre équivalent à celui de Privat d'Anglemont.

Comme la plupart des publications de ce genre, les petits livres de Privat, tombés, il y a dix ans, à des prix de rabais infimes, sont devenus assez rares et se voient maintenant recherchés par les nombreux collectionneurs de *Parisienneries*. Chaque jour, le nombre de ces livrets, assez laids du reste, diminue par suite d'accidents divers, et l'on pourrait parier à coup sûr que, d'ici à quelques années, un exemplaire en bon état de ces livrets se vendra son pesant d'argent.

L'ingénieux éditeur du passage Choiseul a pensé avec raison qu'il ne fallait pas exposer à cette déconvenue les bibliophiles de plus en plus nombreux qui *font* sur Paris. C'est à leur intention qu'il a réuni les deux petits livres de Privat en un beau volume, solide, bien établi et fort élégant, qui, mieux que les pauvres éditions orignales, pourra braver les injures du temps et figurer honorablement dans une bibliothèque. Pour plus d'attrait, il y a semé cinquante dessins à la plume qui illustrent convenablement les divers chapitres de l'ouvrage; et, ce qui lui donne plus de prix encore, il y a joint un portrait de l'auteur, d'un intérêt saisissant, admirablement traité par M. de Los Rios. Enfin, autant que tout le reste, la charmante préface de M. Charles Monselet contribue à faire de ce beau volume un ouvrage désirable

à tous les points de vue; aussi serions-nous fort surpris si M. P. Rouquette n'était amplement récompensé de ses peines par l'empressement des amateurs.

PHIL. MIN.

Les Sonneurs de sonnets (1540-1866), par Alfred Delvau. Eau-forte de Frédéric Massé. Paris, Bachelin-Deflorenne et Cie, M DCCC LXXXV. Petit in-8° de 157 pages, imprimé chez Bonnedame père et fils, à Épernay; tirage restreint sur papier vergé; 6 francs (Fait partie de la Bibliothèque littéraire du XIXe siècle.)

De tous les ouvrages du fécond Delvau, l'un des plus rares, sinon le plus rare, est assurément celui dont M. Bachelin-Deflorenne nous offre aujourd'hui une charmante réimpression. Delvau n'est point le premier écrivain qui ait entrepris d'écrire l'histoire du sonnet, ce merveilleux petit poème qui, bien que d'origine italienne, a si bien convenu et s'est si bien adapté au génie de la langue française. Avant comme après lui, des essais ont été faits sur ce chapitre de notre histoire littéraire, mais, mieux que ses devanciers et ses imitateurs, Delvau a su jeter dans son travail une variété, un charme, un humour que l'on ne retrouve point dans les autres productions similaires. Est-ce à dire pour cela qu'il ait véritablement épuisé la matière et écrit une parfaite histoire du sonnet? Nous ne le pensons pas, et nous croyons que cette histoire complète, tant au point de vue didactique que sous le rapport littéraire, est encore à faire maintenant. Les matériaux, d'ailleurs, ne manqueraient pas à l'érudit que tenterait cette attrayante entreprise, ainsi qu'on peut le voir par la liste suivante d'ouvrages relatifs au sonnet et à son histoire, liste dans laquelle nous ne mentionnerons que les travaux les plus importants. Ce sont :

1° *Dissertation sur le sonnet*; — en tête du recueil intitulé : *Sonnets*, par Évariste Boulay-Paty. Paris, 1851, in-8°.

2° *Histoire du sonnet pour servir à l'histoire de la poésie française*, par Charles Asselineau; 2e édition; Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1857; in-18 de 43 pages, tiré à 150 exemplaires. — 5 francs.

Réimprimé en tête de : *Le Livre des sonnets*, dix dizains de sonnets choisis; Paris, Lemerre, 1874, in-8°, et de : *Le Livre des sonnets*, quatorze dizains de sonnets choisis; Paris, Lemerre, 1875, in-18. — 6 francs.

3° *Les Sonneurs de sonnets*, par Alfred Delvau. Paris, Bachelin-Deflorenne, in-32, 1867. — 5 francs. Réimprimés aujourd'hui dans la forme décrite en tête de cet article.

4° *Monographie du sonnet*. Sonnettistes anciens et modernes; suivis de quatre-vingts sonnets par M. Louis de Veyrières, Paris, Bachelin-Deflorenne; 1869-1870. 2 vol. petit in-8° de 288-260 et 72 pages. — 8 francs.

Précieux travail bio-bibliographique, le plus utile assurément qui ait paru, jusqu'à ce jour, sur le sujet en question.

5° *Du rondeau, du triolet, du sonnet*, par Paul Gaudin. Paris, Librairie centrale (J. Lemer), 1870. Petit in-8° de 250 pages. — 5 francs.

6° *Almanach du sonnet pour 1874*. Sonnets inédits publiés avec le concours de 150 sonnettistes. Aix, Ve Remondet-Aubin, 1874, in-16 carré de 200 pages. — 2 francs.

Curieux recueil qui a été continué.

7° F. de Gramont : *Les vers français et leur prosodie*. Paris, 1876, in-18. Étude technique dans laquelle le sonnet tient une place importante.

Nous passons, bien entendu, sous silence nombre d'articles relatifs aux sonnets insérés dans des dictionnaires encyclopédiques ou dans des manuels; les ouvrages que l'on vient de citer suffisent pour faire comprendre de quelle faveur jouit ce petit poème à notre époque, et combien il reste à faire encore pour en composer la monographie complète.

La plupart de ces écrits ont été rapidement épuisés, mais aucun n'est devenu plus rare que *les Sonneurs de sonnets*, qui atteignent dans les ventes des prix fort élevés. Or ce livre de Delvau, qui est peut-être son meilleur ouvrage, est aussi la plus intéressante, la plus piquante, la plus littéraire des productions relatives au sonnet et à son histoire; sans adopter absolument tous les jugements que l'auteur y formule, on ne saurait nier qu'il y a renfermé, sous une forme exquise, une multitude d'aperçus ingénieux, de fines critiques, de faits curieux, qui témoignent de lectures immenses et d'une réelle érudition sans prétention et sans pédanterie. A notre avis, en un mot, Delvau, dans ce charmant ouvrage, a tracé le véritable plan, ou, si l'on préfère, les grandes lignes d'un travail d'ensemble sur l'histoire littéraire du sonnet.

Il était donc fort regrettable qu'un travail si précieux, devenu presque introuvable, échappât aux désirs des bibliophiles et des lettrés; aussi M. Bachelin-Deflorenne leur a-t-il rendu un grand service en mettant à la portée de tous cette ravissante réimpression. L'eau-forte qui accompagne le volume, un peu surchargée de détails, n'est peut-être pas d'un grand intérêt; elle a toutefois le mérite de reproduire les traits de l'auteur. Pour nous, nous nous serions fort bien contenté d'un simple portrait de Delvau, plus agrandi et mieux fini.

En somme, cette nouvelle et sans doute dernière édition des *Sonneurs de sonnets*, est une véritable bonne aubaine pour les bibliophiles; c'est aussi, jusqu'à présent du moins, la plus utile production qui ait paru dans la « Bibliothèque littéraire du XIXe siècle », que son habile éditeur nous semble commencer quelque peu prématurément.

PHIL. MIN.

Livret illustré du Musée du Luxembourg, contenant environ 600 reproductions d'après les dessins originaux des artistes, des gravures et divers documents; publié sous la direction de F.-G. Dumas. Ouvrage approuvé par le Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Un vol. de LXIV-256 pages in-8°. Paris, 1884. Librairie d'art, L. Baschet. — Prix : 3 fr. 50.

Catalogue illustré de l'Union centrale des Arts décoratifs, contenant environ 200 reproductions, avec une étude sur l'*Art rétrospectif*, par VICTOR CHAMPIER; publié sous la direction de F.-G. Dumas. Un vol. de 176 pages in-8°. Paris, 1884; à la même librairie. — Prix : 2 fr. 50.

Ces deux volumes portent les numéros 12 et 15 de la « collection F.-G. Dumas ». Le premier était attendu depuis longtemps. Un catalogue du Musée du Luxembourg, si, d'année en année, au moyen de suppléments, on le maintient au courant des acquisitions nouvelles, est un document précieux pour l'histoire de l'Art. C'est pourquoi nous regrettons un peu que M. Dumas ait, comme il le fait pour ses catalogues du Salon annuel, demandé aux artistes vivants des dessins de leurs propres tableaux. Les peintres, en général, ne sont pas encore familiarisés avec les procédés de dessin qui se prêtent le mieux aux exigences du gillotage; de là des disparates nombreuses et de choquantes insuffisances. L'emploi direct de la photographie, en bien des cas, n'a pas été plus heureux, témoin le tableau célèbre de M. Paul Baudry, *la Fortune et l'Enfant*, cette perle de coloration blonde devenue ici un placard lourd et noir. A défaut de mieux cependant, le public se tiendra pour satisfait.

Le second volume donne prise à des regrets d'autre sorte. Son titre très ambigu est au total absolument illusoire. « Catalogue de l'Union centrale », cela dit trop ou trop peu. Au premier abord, on doit croire que ce catalogue est celui du Musée de l'Union centrale. L'ouvre-t-on, l'on s'aperçoit qu'il n'y est question que d'une faible partie de l'Exposition temporaire de l'Union centrale en 1884. Soit! mais parcourt-on ces pages, autre déception : on n'y trouve pas trace de catalogue. Des considérations historiques sur les arts de la terre et du verre en tiennent lieu. Venant de M. Victor Champier, elles sont assurément très intéressantes et littérairement d'un intérêt supérieur à celui d'un catalogue; mais les catalogues aussi ont leur genre d'intérêt très spécial, mais très réel; c'est ce dernier que le titre promet et que le livre ne tient pas. Enfin, neuf pages pour la pierre et le bois, cent quarante-sept pour la terre et le verre, la disproportion est excessive. E. C.

Les Manufactures nationales et les Arts du Mobilier. Plaquette de 38 pages in-8° sans nom d'auteur. Paris, 1884. Imprimerie de A. Quantin.

Cette petite brochure est formée de la réunion de cinq lettres échangées entre M. Lauth, administrateur de la Manufacture de Sèvres, et M. Ch.-Ed. Haviland, de la célèbre fabrique de porcelaines de Limoges. C'est M. Haviland qui a pris l'initiative de cette publication. En deux de ces lettres, en effet, avec l'autorité que lui donne sa grande situation industrielle et commerciale, il y fait la critique sévère du régime administratif sous lequel fonctionne notre manufacture nationale. Il constate qu'elle se protège avec un soin jaloux contre la curiosité indiscrète des fabricants et ne peut faire autrement sous peine d'en mourir ; elle ne vit donc qu'à la condition de refuser ses services à l'industrie privée, à laquelle d'ailleurs elle est dans l'impuissance de faire aucun mal. Si les finances du pays n'étaient écrasées déjà de trop lourdes charges, M. Haviland ne verrait nul inconvénient à laisser vivre comme par le passé cet établissement inutile. Malheureusement, le budget des manufactures nationales est nécessaire pour favoriser l'industrie française sous une autre forme que celle des subventions à ces manufactures. M. Haviland conclut à la transformation de Sèvres en école professionnelle, chargée de former des artistes céramistes et surtout des contremaîtres. Il demande enfin : « Que les fabricants de produits artistiques fassent *exactement* ce que font les artistes peintres et sculpteurs » un Salon annuel, — « et que l'État fasse pour les artistes peignant ou sculptant dans les ateliers de nos fabriques *exactement* ce qu'il fait pour les artistes peignant avec de l'huile sur des toiles et pour ceux qui reproduisent en plâtre, en marbre ou en bronze des femmes nues, perchées sur une jambe. » L'argumentation de M. Haviland est pressante, sa logique serrée. Les singulières traditions de dignité, familières à l'administration française, interdiront sans doute à l'honorable M. Lauth de répondre ; c'est fâcheux, car le débat engage des questions d'un intérêt économique considérable. E. C.

Exploration scientifique de la Tunisie. Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique, par Charles Tissot, ancien ambassadeur, membre de l'Institut. Tome Ier. *Géographie physique, Géographie historique, Chorographie.* Un vol. in-4° de VIII-697 pages. Publication du Ministère de l'instruction publique. Paris, MDCCCLXXXIV. Imprimerie nationale.

Tels sont les jeux et les ironies de la Mort : un homme distingué par l'esprit et d'une intelligence cultivée jusqu'à l'érudition, on peut dire jusqu'à la science, consacre pendant plus de trente ans les loisirs de sa profession à une œuvre préférée, hérissée de difficultés, exigeant le patient effort d'observations incessantes et d'un travail soutenu avec la persévérance d'une idée fixe. L'œuvre est achevée, on l'imprime, l'auteur en surveille l'impression, en lit, relit, corrige les épreuves avec le soin jaloux qu'apporte à la toilette de l'enfant une mère qui va produire sa fille dans le monde. Les bons à tirer donnés et le tirage accompli, il revoit les bonnes feuilles une dernière fois, fait de nouvelles « corrections et additions, » écrit enfin une courte préface. Puis il attend, non sans quelque émotion, l'heure désormais prochaine de présenter l'œuvre de sa vie à l'Europe savante, à ses pairs, à ses amis, surtout à ses adversaires, à ceux dont il a loyalement discuté, contredit et réfuté l'opinion dans les questions qu'il traite. Parmi ceux-là même il en est qui ont disparu. Combien en ce moment il les regrette ! Ils ne pourront pas s'avouer convaincus et vaincus, concourir et assister à son triomphe. Hélas ! il ne sait pas que lui-même il n'y assistera pas davantage ; il ne voit pas le sourire narquois de la Mort, debout derrière lui comme la Todentanz d'Holbein, et qui attend cette minute même pour lui poser sur l'épaule le bout de son doigt glacé. Tel était le destin réservé à M. Charles Tissot. Il y a plus de trente ans, en effet, pendant un premier séjour à Tunis, — où il devait plus tard représenter la France à titre d'ambassadeur, — M. Tissot, jeune lettré, ferré à glace sur les auteurs anciens, se prit de passion pour l'étude du pays de sa résidence, que jadis avait illustré sa longue lutte contre Rome. Interrompu et repris maintes fois, suivant les vicissitudes de la carrière diplomatique, ce long labeur était achevé en 1881, au moment de l'occupation de la Tunisie. Mais l'établissement du protectorat français donnait le signal de diverses missions archéologiques dont il était intéressant de consigner les résultats en ce travail même. Quel était effectivement l'objet que l'auteur poursuivait en l'écrivant ? Il voulait dégager la géographie comparée de l'Afrique du Nord des erreurs, innombrables à ses yeux, qui l'embarrassaient, rapprocher autant que possible les textes antiques des indications recueillies sur le terrain et fournir ainsi une base solide à des recherches ultérieures. Cette œuvre de vaste érudition occupera deux volumes de 700 pages environ in-8°. M. Tissot écrivait la préface du premier, le 1er juin 1884 ; le 2 juillet, un mois après, il était mort.

Limitée au nord par la Méditerranée, à l'ouest par l'Atlantique, au sud et à l'est par le Sahara, la partie de l'Afrique septentrionale qui comprend la régence de Tunis, l'Algérie et le Maroc forme un tout isolé, séparé du reste du continent africain par le désert, et appartenant, par sa faune comme par sa flore, à la zone méditerranéenne. Cette sorte de presqu'île dans la grande presqu'île africaine est partagée en trois zones distinctes, déterminées et fermées par les chaînes de l'Atlas, parallèles au littoral. Le littoral lui-même, de l'Atlantique aux caps tunisiens, n'est qu'une longue falaise à peine interrompue sur quelques points. Cependant, à la hauteur du promontoire de Sidi Ali el Mekki, les montagnes s'abaissent sur ce littoral comme dans l'intérieur. C'est par cette large échancrure, comprise entre les hautes falaises de la Numidie au nord-ouest et les bas-fonds des Syrtes au sud-est, que l'Asie et l'Europe ont successivement pénétré dans l'Afrique du Nord. Située au centre de la Méditerranée, à égale distance de l'Égypte et de l'Espagne, en face de la Sicile, de la Sardaigne et de l'Italie, et en même temps au point de la côte qui donne le plus facile accès au Soudan, cette contrée privilégiée était destinée à servir de lien entre l'Europe et l'Afrique, à devenir le grand entrepôt de la région méditerranéenne. Carthage dut sa prospérité à cette situation incomparable, qui lui donnait un royaume libyen en même temps que l'empire de la mer et en faisait le seul centre politique que l'Afrique septentrionale ait jamais possédé. Carthage détruite, ce centre devait, par la force des choses, renaître au profit des dynasties indigènes. Rome l'occupa et la province d'Afrique, dans ses frontières primitives, représenta à peu de chose près le territoire de la puissance vaincue. C'est donc cette province que M. Tissot a décrite à l'époque où, comprenant la Numidie et la Tripolitaine, elle atteignit ses limites les plus étendues.

Le tome Ier est divisé en deux parties. La première est consacrée à la *Géographie physique :* Orographie (relief du sol, soulèvements, orographie d'après les auteurs anciens) ; hydrographie (fleuves, rivières, lacs, le littoral et les îles), climat et sol ; productions

naturelles (métaux, exploitations minières; marbres, pierres à bâtir, pierres précieuses; flore naturelle et productions végétales, faune). La deuxième partie comprend la *Géographie historique* et la *Chorographie :* l'Afrique avant la conquête romaine, ethnographie, population d'origine étrangère, répartition des tribus libyennes, leurs mœurs; la géographie punique (territoire de Carthage, villes puniques dont les noms ne reparaissent plus à l'époque romaine). Topographie de Carthage (la Carthage punique, la Carthage romaine). Nous fermons ici le premier volume.

A l'appui de ses idées, M. Tissot non seulement traduit, mais reproduit en bas de pages tous les textes anciens qu'il invoque, latins, grecs, hébraïques, arabes. Il reproduit, en outre, bon nombre de documents graphiques, bas-reliefs, pierres gravées, mosaïques, inscriptions, et donne enfin des cartes de l'estuaire de la Medjerda, du bassin des Chotts, qui lui a fourni des pages de description des plus émouvantes (on sait d'ailleurs à quel point ce bassin préoccupe depuis quelques années le monde savant et quelles discussions a soulevées l'enquête du commandant Roudaire); — une carte du golfe de Carthage et un plan de la ville, qui eût singulièrement intéressé Gustave Flaubert, au temps où il écrivait *Salammbô*.

L'œuvre de M. Charles Tissot marque une ère nouvelle dans la géographie comparée de l'Afrique; la mort de l'auteur n'en arrêtera pas la publication. M. Salomon Reynach nous apprend, en effet, que le second volume, comprenant la description du réseau routier de la province romaine d'Afrique, est entièrement achevé en manuscrit. L'impression en sera sans doute dirigée par M. Reynach, qui a déjà dressé un Index général alphabétique du premier volume, où il a fait figurer les noms géographiques anciens et modernes, en indiquant leur synonymie toutes les fois qu'elle est établie dans le texte; les noms des peuples et des tribus; les noms des divinités indigènes; les mots techniques, les noms des minéraux, des végétaux et des animaux. E. C.

Les vrais Arabes et leur pays. Bagdad et les villes ignorées de l'Euphrate, par Denis de Rivaye. Illustrations de Saint-Elme Gautier et carte spéciale. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. Un vol. in-18.

Les récits de voyages ont toujours de l'attrait; ils en ont davantage quand ils nous parlent de pays ignorés, et davantage peut-être lorsqu'ils remettent au jour d'anciennes cités dont on se rappelle les splendeurs éclipsées, mais dont l'existence actuelle, lorsqu'elle nous est révélée, nous frappe du même étonnement que le ferait une résurrection. Bagdad, Bassorah, Uhr, la ville d'Abraham, ne sont-ce pas là des noms prestigieux, et n'est-il pas aussi intéressant de voir une âme persistante dans ces antiques ossements que l'on croyait depuis des siècles blanchis dans le désert, que de découvrir, dans des mers inexplorées, quelques rochers de corail à peine colonisés par les noix de coco qu'y a poussées la vague? Mais ce qui me plaît le plus dans ce volume, plein de détails pittoresques, de traits de mœurs et d'indications précieuses pour le commerce et la science, c'est l'esprit patriotique qui souffle à travers tout. Il est probable que je ne partage que bien peu les convictions sociales et religieuses de l'auteur; mais qu'importe? Il a, politiquement, la haine vigoureuse de l'Angleterre, et c'est, tant que l'Angleterre n'aura pas changé sa politique séculaire, pour tout cœur vraiment français, le commencement de la sagesse. B.-H. G.

L'Australie. *Description du pays, colons et natifs, gouvernement, institutions, productions, travaux publics, mines;* avec une carte politique et géologique, par F. Journet, ingénieur des ponts et chaussées. Paris, Rothschild, 1885. 1 vol. in-8°.

Par ce temps de vapeur et d'électricité, les hommes et les choses vieillissent vite. Tout s'use en un clin d'œil. L'Amérique, vieille seulement de quatre siècles, n'est plus pour nous un pays neuf. Il nous faut du nouveau, de l'inouï. L'Australie, pendant quelques années, a joui du prestige de cette virginité que nous exigeons pour être intéressés. L'Australie elle-même s'en va démodée; et c'est la vieille Afrique, tombée en enfance, qui, à l'instant précis où nous sommes, a ce don de passionner le monde civilisé. Quelle terre inédite va-t-on bien pouvoir retirer des limbes, quand l'Afrique sera usée, ce qui ne saurait tarder? C'est affaire à l'avenir.

En attendant, tâchons de connaître au moins ce que nous possédons. M. F. Journet nous en fournit le moyen, pour ce qui concerne l'Australie. Son livre n'est pas une œuvre littéraire; c'est un document où chiffres et statistiques abondent. Pour ceux qui veulent se rendre un compte exact de la situation financière, politique, de l'avenir, des ressources de cette immense colonie anglaise, rien ne saurait être préférable à ce livre. Il est certain que l'auteur connaît à fond son sujet. Tout cela est clair, net, concis, sans phrases. J'extrairai de cet ouvrage remarquable un curieux passage sur la presse australienne, bien inconnue de sa grande sœur, la presse parisienne : « Chaque colonie, ou à peu près, dit M. Journet, a son *Punch*, imité du *Punch* anglais, mais qui oublie souvent d'avoir de l'esprit et surtout d'être fin : cela viendra peut-être. En attendant, la plaisanterie anglaise, souvent profonde, mais que nous trouvons presque toujours lourdement présentée, se donne carrière, non seulement dans les *Punchs* de Melbourne, de Sydney, de Brisbane, mais dans une publication assez nouvelle et qui obtient un vrai succès : *le Bulletin*. C'est une feuille hebdomadaire, à peu près uniquement remplie de petits faits, d'indiscrétions, qu'on me pardonne le mot, d'un amas de petits potins. La colonne intitulée « Personnel, vous ne voulez pas le dire? » est surtout parcourue et étudiée avec avidité par les curieuses de Melbourne.

« Pourquoi le monsieur à la figure pâle s'est-il pro-

mené hier soir, pendant trois quarts d'heure, dans King Street ?

« Pourquoi ceci ou cela ?

« Comme, à Paris, bien des gens se sentiraient dépaysés si, pendant quelques jours, ils avaient failli à la lecture du *Figaro*, de même l'Australien oisif et surtout les dames australiennes ne manquent pas de faire acheter, tous les samedis, leur *Bulletin* aux gamins à la voix glapissante qui le colportent par la ville : « Bouletine! Bouletine! »

Après avoir décrit les villes et la campagne, après avoir étudié de près la société, l'organisation politique et administrative, l'instruction, la presse, la nature du sol, le climat, l'élevage, l'agriculture, les forêts, les mines, l'industrie, les travaux publics, les travaux maritimes, M. Journet consacre un chapitre, le dernier, aux aborigènes.

« Je n'ai pas encore, je crois, dit-il, laissé entrevoir l'existence d'un peuple autochtone, d'une race préexistante. En effet, on peut faire un long séjour en Australie sans en rencontrer la trace, et il est presque permis de dire que, partout où l'Anglais a mis le pied, le natif, l'aborigène a disparu ».

Comment a eu lieu cette suppression des premiers habitants? C'est ce que l'auteur nous apprend à la page suivante. Je ne crois pas qu'il soit inutile de citer encore ce passage, qui nous édifiera sur les procédés doux et humains employés par les Anglais pour ranger les aborigènes à leur avis et les faire entrer dans leurs intérêts. Voici comment cela s'est fait. « Le voisinage de tribus aborigènes était considéré comme un danger qui maintenait, en beaucoup de points, une inquiétude fâcheuse. Alors, on a *dispersé* les natifs, pour employer l'expression locale, qui veut dire qu'on les a fusillés comme des lapins ou autres animaux nuisibles, et même qu'on a employé à leur égard la méthode appliquée aux chiens errants, l'alcool ne les empoisonnant pas assez vite.

« Puis, on a organisé contre eux des troupes de police noire qui avaient pour mission de les *disperser;* et ceux-ci s'en acquittaient fort bien, si nous en croyons un écrivain australien qui raconte que ces excellents policiers « décapitaient ceux qu'ils arri« vaient à prendre et, saisissant les enfants en bas âge « par les pieds, leur brisaient le crâne contre les « arbres de la forêt ».

Nous savions déjà à quoi nous en tenir sur la douceur évangélique du prude peuple anglais; néanmoins, ce nouveau mode de *dispersion* des natifs ne peut manquer de nous surprendre, nous autres Français barbares, qui n'avons pas craint de bombarder quelques Chinois, au grand scandale de l'Angleterre, atteinte d'une épidémie de mansuétude.

Quand M. Journet ne nous aurait appris que cela, nous le louerions de son œuvre; mais, Dieu merci, son livre nous fait assister à des spectacles moins désolants.

Ai-je dit que le volume est accompagné d'une excellente carte de ce pays de l'or? Les lecteurs feront bien de la détacher du volume, où elle est d'un usage difficile. J'ajouterai qu'on trouve, à la fin de ce beau livre, une table très complète de toutes les matières traitées. Quand donc cet usage si simple et si commode de la table s'établira-t-il d'une façon générale ?

H. M.-D.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

L'univers, la force et la vie, par A. Laggroud. Un vol. grand in-8°. Paris, Félix Alcan, 1884.

Laggroud est un pseudonyme. Le travail a été publié par un ami de l'auteur.

Cet ami, M. Édouard Pellis, entre autres phrases pour *avis au lecteur*, écrit celle-ci : Ces pages seront peu lues, car elles sont le fruit d'une pensée longuement mûrie. Le mot : *car* ne trahit certainement pas une bien grand complaisance pour les goûts plus ou moins frivoles, sinon plus ou moins banals, de beaucoup d'entre nous ; sans relever autrement l'emploi d'une simple conjonction, disons, nous, corrigeant la phrase, que, sans doute, à cause du sujet, le travail trouvera peu de lecteurs, mais que, le sujet étant traité par un esprit soucieux de ne se point payer de mots, l'étude sera prisée par tous les lecteurs qu'elle aura trouvés.

Dès les premières lignes elle commande l'intérêt. L'auteur, qui a peut-être médité plus qu'il n'a lu, a refait pour lui-même la critique de l'entendement, et quand les positivistes ne veulent regarder qu'aux faits observables, il détermine, lui, tout d'abord, la valeur de l'observation elle-même. La vie humaine, dit-il, se compose de sensations ; et chacun de nous a pour univers l'ensemble de ses propres sensations, rangées en série. « Les sensations ne se produisent que dans certaines conditions, et ces conditions ne dépendent point de notre pure volonté, elles comprennent, par exemple, la disponibilité d'une certaine force. Notre dépendance de ces conditions est la preuve de l'existence de quelque chose qui n'est

pas nous. Il n'y a de concordance entre les divers univers de chacun de nous que par une concordance entre nos divers modes de sentir sous l'action d'un principe inconnu. Nos rapports avec nos semblables sont rendus possibles par une similitude de sensation. » L'auteur ajoute que cette similitude n'est pas une identité; il fait cette remarque que nous ne pouvons, en effet, arriver à savoir si l'odeur de la rose, par exemple, provoque une sensation identique chez tous les hommes, indépendamment des différences dues à l'organisme; et ce que nous appelons notre corps fait partie de cet univers représenté qui existe seulement comme sensation. Mais si la lumière, les couleurs, les sons, n'ont pas d'existence hors de nous, et si *ce qui est senti* comme *ce qui sent*, nous ne pouvons le connaître, le monde de la sensation du moins peut être analysé. Or la nature se présente à nous comme contenant deux éléments distincts : les masses et les vitesses relatives de ces masses; tous les phénomènes se produisent d'ailleurs pour nous dans l'espace et dans le temps : les masses, les vitesses, l'espace et le temps constituent le domaine de la science, domaine où l'expérience règne en souveraine. Pour l'auteur, comme pour Kant, les notions de l'espace et du temps sont des formes de l'entendement, et indépendamment de ces notions la raison ne saurait s'exercer.

La force tend sans cesse à rapprocher les corps par l'attraction, par l'affinité; le calorique dégagé par l action des forces tend toujours, une fois libre, à passer d'un corps plus chaud à un corps plus froid, de manière à égaliser les températures; toute différence de température des corps est un état dépourvu d'équilibre et dès lors provisoire. « Le jeu des forces sur la matière tend donc à la diminution du nombre des mouvements possibles, à leur réduction graduelle en calorique sensible, puis à la répartition uniforme de ce calorique dans l'univers entier, par le rayonnement dans l'espace. » Une fois dispersé, le capital constitué en différence de température, et sur lequel vit la nature dans notre système solaire et pendant notre période, aucun fait naturel, c'est-à-dire scientifique, ne peut le rassembler de nouveau. « Pour faire revenir dans la matière refroidie le calorique irradié dans l'espace éthéré, il faut recourir absolument à une action antiscientifique et extranaturelle, opposée aux lois physiques et défaisant ce que partout et toujours nous voyons se faire. » L'auteur conclut à l'existence d'une volonté suprême.

Cette première conclusion donnée, il parle des forces et des masses. Des forces fixes, voilà, peut-être, ce qui constitue la matière; il y a lieu néanmoins de distinguer entre la matière et ce à quoi il convient de réserver les noms des forces : la matière possède, vis-à-vis des forces, deux propriétés fondamentales, « extrêmement dignes d'attention, car elles seules donnent une durée à notre vie et à la création universelle »; ce sont l'*inertie* et la *capacité calorifique*. En vertu de l'inertie, l'élément de matière exige une certaine durée pour acquérir l'élement d'accroissement de vitesse sous l'action de la force; en vertu de la capacité calorifique, l'élément de matière exige une certaine durée pour acquérir l'élément de température sensible ou d'accroissement de vitesse moléculaire.

Dans un chapitre suivant, l'auteur présente une critique, souvent ingénieuse, toujours sensée, de l'idée du hasard; puis il termine son travail par des considérations sur l'*homme*, sur *la raison et le libre arbitre*, sur les notions de l'*espace et du temps*.

Il établit fort bien que notre principe de sensibilité peut être immortel. En quittant la vie de ce monde, notre sentiment d'identité est entraîné dans la ruine de notre cerveau et de notre mémoire, mais « ce qui peut demeurer encore, c'est notre *moi* simple, actuel, qui a pu d'ailleurs acquérir ici-bas une modification définitive, ou l'équivalent d'une modification, totalisation finale de l'existence entière. Peut-être restera, dans le principe même de notre sensibilité, la trace de nos volontés, de nos réactions à la sensation, l'empreinte de ce à quoi nous aurons donné notre foi, dans le sens primitif de ce mot, qui est fidélité à un sentiment, sans nécessité de science, sans exclusion des ignorants et des simples. Ce que nous aurons su ou vu ne serait ainsi qu'un prétexte à ce que nous aurons voulu. L'opération intellectuelle, comme le travail de l'œil, seraient les échafaudages provisoires servant à construire l'édifice de nos volontés. » Plus loin, il montre, en logicien consommé, que la détermination mécanique des matières n'est point la preuve de la détermination fatale de notre vie; « rien ne prouve que nous ne puissions modifier le monde par nos volontés, c'est-à-dire par voie de réaction et sans faire varier la quantité totale des forces. L'erreur du dynamisme provient de ce que les mécaniciens font des masses et des forces les deux seules entités de l'univers, tandis que le libre arbitre suppose nécessairement une entité nouvelle, celle de l'âme. Or une entité nouvelle entraîne forcément des propriétés distinctes, spéciales et essentielles. »

Quelques objections générales, — sans parler d'objections de détail, — pourraient être faites au système proposé; on pourrait se demander si le principe inconnu qui est notre *moi* n'est rien, en effet, qu'un principe de sensibilité; mais les trois thèses qu'il a présentées: existence d'une volonté suprême, possibilité de l'immortalité des personnes humaines, possibilité du libre arbitre pour l'homme, sont soutenues avec un grand talent de dialecticien. Le travail n'est pas pour passer inaperçu. F. G.

Les émotions et la volonté, par ALEXANDRE BAIN, professeur à l'université d'Aberdeen (Écosse), traduit de l'anglais sur la troisième édition, par P.-L. Le Monnier. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 10 francs.

La troisième édition date de dix ans déjà. Mais voilà l'ouvrage traduit, et pour venir tardivement la traduction n'en doit pas moins être accueillie volon-

tiers. Cette traduction est loin d'être parfaite; peu importe; grâce à elle, ceux de nos philosophes à qui l'usage de la langue anglaise n'est pas extrêmement familier pourront mettre à profit les observations consignées par M. Bain. Nous parlons des observations, souvent ingénieuses, et non de la méthode suivie, non des distinctions et définitions présentées, non des divisions et classifications proposées, non surtout de la thèse générale soutenue par l'auteur; la psychologie même de M. Bain a été l'objet de savantes études critiques, et nous ne voyons pas qu'elle ait trouvé de nombreux adhérents, les partisans de la doctrine évolutionniste étant, pour la plupart, des personnes étrangères à la philosophie, et qui parlent de l'évolution, sinon sans savoir ce que le mot signifie, du moins en ignorant absolument ce que la théorie, d'ailleurs toute métaphysique, implique logiquement. Mais, en quelque crédit que l'on tienne la psychologie anglaise, quelque cas que l'on fasse de celle de Mill, de Hamilton, de celles de MM. Spencer et Bain, on ne peut se refuser à tenir grand compte des réflexions émises, des rapprochements faits par les psychologues d'outre-Manche; tous sont éminemment suggestifs; et c'est leur honneur d'avoir posé des problèmes fort importants.

M. Bain, pour qui la doctrine de l'évolution réalise la condition d'une exposition scientifique, s'est appliqué à établir que les émotions sont héréditaires; et après avoir distingué entre les diverses émotions, après les avoir finement analysées, sinon dans leurs antécédents, du moins dans leurs manifestations extérieures, il a parlé des émotions esthétiques, en mettant à profit les remarquables travaux de James Sully, puis des émotions éthiques, ne s'écartant pas moins de Stuart Mill que celui-ci ne s'était écarté de Bentham. « Les lois morales qui dominent dans presque toutes les sociétés sont fondées, dit-il, en partie sur l'utilité, en partie sur le sentiment. » Il a fait une *histoire* de la formation des lois morales, il conclut : « la conscience se moule sur l'autorité extérieure, son type ».

Pareillement, il a étudié le développement de la volonté à travers les individus de l'espèce, et considérant l'individu du dehors, du point de vue objectif, il a nié qu'il fût libre, responsable.

Toutes ces affirmations et négations sont connues depuis longtemps; la traduction de M. Le Monnier va permettre à tous de peser les arguments avec lesquels les unes et les autres sont étayées. F. G.

Le nouveau spiritualisme, par E. Vacherot, membre de l'Institut. Un vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie; 1884.

C'est *la fin du spiritualisme* que M. Vacherot eût dû dire.

Le spiritualisme cousinien est la doctrine que défend seul, ou à peu près, M. Bouillier. M. Caro, qui est un écrivain distingué, mais un médiocre philosophe, est, lui aussi, un éclectique, mais MM. Lachelier, Ravaisson, Janet, qui tiennent, par quelque lien, à l'ancienne école, en ont modifié la doctrine au point de la rendre méconnaissable. On les oppose à la jeune école, aux criticistes et aux évolutionistes, à MM. Marion, Liard, Egger, Boutroux, à MM. Ribot et Espinas, et, pour les dénommer, on leur conserve la qualification de spiritualistes; ils n'ont aucun droit à être qualifiés tels, M. Ravaisson surtout, et avec M. Ravaisson, M. Vacherot, penseur moins original, à coup sûr, que l'auteur du *Rapport sur la philosophie en France au* XIX*e siècle.*

Du panenthéisme au panthéisme, la différence est peu grande, et M. Vacherot, qui, en coquetterie réglée avec la *science*, tient pour fait démontré l'hypothèse métaphysique de l'évolution, explique par ce fait même la suite des modifications de l'Être: plus de ce dualisme de l'*ancien spiritualisme* entre l'esprit et la matière; rien que l'esprit qui se meut, tout comme le monde d'Aristote, par attraction. Mais le dieu de M. Vacherot n'est pas distinct du monde, il n'est pas hors et au-dessus du monde ! Une attraction pourtant se manifeste, une finalité, si l'on aime mieux, et la fin, c'est le Bien. Toute modification, dans cette explication systématique de l'Univers qui constitue une doctrine purement moniste, est une évolution pour la réalisation nécessaire du Bien : il n'est point de personne divine et point de personnes humaines; il n'y a pas de liberté en Dieu, et les hommes ne sont ni libres ni responsables; le panthéisme de M. Vacherot est, comme tous les panthéismes, un système sans véritable morale.

Cette partie doctrinale du livre de M. Vacherot, et ce livre, que nous devons considérer comme un testament philosophique, est précédé d'une partie critique dans laquelle se trouvent analysées les méthodes des écoles dites de la spéculation, de la raison, de la tradition et de la conscience; l'école de la spéculation, c'est l'école de Kant, de Fichte, de Schelling, de Hegel, et l'auteur du *Nouveau spiritualisme*, pour qui Kant reste un sceptique, n'a d'admiration que pour Hegel. Mais il n'y a pas à insister sur la partie critique, qui a moins de valeur encore que la partie théorique et dogmatique. F. G.

Leçons de philosophie par Élie Rabier, professeur de philosophie au lycée Charlemagne, membre du conseil supérieur de l'Instruction publique. I. *Psychologie.* Un vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie; 1884.

Plus d'une fois, nous avons eu l'occasion de le signaler: une révolution commence de se produire dans l'Université. Ce n'est plus la philosophie du *sens commun* que les jeunes professeurs enseignent aujourd'hui; ils ne communient plus avec Reid et Dugald-Steward, avec Cousin, le penseur plus que timide, le grand-maître plus qu'autoritaire, et comme ils ont eu la curiosité de regarder de plus près que leurs devanciers aux travaux de Hume, de Berkeley, de Kant, ils se sont à la suite de M. Renouvier, en gardant toutefois une grande indépendance d'esprit, composé des doctrines criticistes.

Des travaux très remarquables ont été publiés, qui

témoignent des tendances néo-kantistes; nous les avons, pour la plupart, annoncés et vantés ici même. Nous avons dit comme ils honoraient la France à l'étranger ; mais, pensant à notre jeunesse française, nous avions aussi exprimé le regret que les élèves de nos collèges et lycées n'eussent encore en mains que des manuels de philosophie spiritualiste : celui de M. Jourdain, un catéchisme catholique commenté, ceux de MM. Bénard, Jolly, Janet, préférables sans doute, celui de M. Janet surtout, mais tous mal faits encore, pour défendre aux jeunes gens, que peuvent rebuter, avec raison, les problèmes du dualisme des deux substances, de tomber dans le monisme matérialiste, d'adhérer à une morale utilitaire. De petits traités d'éducation morale et civique avaient bien été écrits à l'usage des écoles primaires par MM. Léard, Steeg, Marion, et M. Marion avait, de plus, publié les deux cours qu'il fit à l'École normale des jeunes filles de Fontenay-aux-Roses, son cours de psychologie et son cours de morale, mais point d'ouvrages pour nos jeunes gens. Grâce à M. Rabier, un ouvrage existe aujourd'hui, et cet ouvrage est merveilleusement bien fait.

Ce n'est pas à dire que nous soyons, nous personnellement, en complète communion d'idées avec l'auteur; sur quelques points de doctrine, et ils sont de conséquence, nous différons d'avis : il pose la liberté, par exemple, autrement que nous n'aimerions à la voir posée. Les élèves pourront, eux aussi, s'il leur est communiqué par le professeur, éprouver le désir de discuter pour eux-mêmes les différentes thèses, d'admettre celle-ci, de rejeter celle-là. Mais criticisme et dogmatisme ne marchent point de pair. Le livre de M. Rabier ne réédite pas la formule : les lois de la pensée sont identiques aux lois de l'Être, il ne reproduit pas la théorie cousinienne de la *raison impersonnelle*, et, proposant une critique de l'entendement, il détermine les conditions de l'activité intellectuelle, il définit les formes *à priori*; pour cela même il est le signe d'une révolution dans l'enseignement de la philosophie.

Oserons-nous recommander le livre à ceux que les théories philosophiques émises de notre temps ne laissent pas indifférents ? Le volume enferme toutes les leçons qui ont trait à la psychologie, et maints chapitres, notamment ceux où il est parlé du conscient et de l'inconscient, des idées et de leur origine, sont pour permettre de peser à leur valeur les nouvelles doctrines allemandes et anglaises, celles de M. Hartmann et celles de M. Spencer. F. G.

Les Organes de la parole, par DE MEYER, professeur d'anatomie à l'université de Zurich, traduit de l'allemand et précédé d'une *Introduction sur l'enseignement de la parole aux sourds-muets*, par O. Claveau, inspecteur général des établissements de bienfaisance. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque scientifique internationale*. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 6 francs.

L'*introduction* n'est pas d'un grand intérêt; M. Claveau était à même de satisfaire la curiosité des lecteurs touchant la substitution, dans les établissements d'instruction fondés en France et à l'étranger pour les sourds-muets, de la méthode orale à la dactylologie, qui est une sorte d'écriture; il n'a traité la question ni au point de vue théorique ni au point de vue des résultats déjà obtenus; il s'est contenté d'écrire quelques lignes sur l'histoire des premiers efforts tentés pour faire *parler* des sourds-muets, il a nommé quelques établissements étrangers qu'il lui a été donné de visiter, et il a rapporté longuement les objections naïves, pour ne pas dire niaises, faites par un M. de Mériaux au chef de l'un de ces établissements qui vantait la nouvelle méthode.

L'ouvrage allemand, par contre, est des plus intéressants.

Il est divisé en trois livres.

Dans le premier, des chapitres sur la structure des appareils employés pour la formation du son, sur ceux qui servent à l'inspiration et à l'expiration sur le larynx, le pharynx, les cavités nasale et buccale, sur les nerfs des voies aériennes.

Dans le second, des pages pour montrer comment ces appareils fonctionnent, comment s'opère la production du son. La parole n'est qu'une combinaison de son, l'air sortant des poumons s'échappe soit par les fosses nasales, soit par la bouche, et ce phénomène s'accompagne de bruits divers, suivant que l'air est conduit par l'une ou par l'autre des deux voies, suivant les conformations spéciales que des mouvements volontaires donnent à la cavité buccale.

Mais c'est surtout le troisième livre qui a fixé notre attention, qui fixera, croyons-nous bien, celle des lecteurs auxquels l'anatomie et la physiologie ne sont pas sciences tout à fait familières. Ce troisième livre abonde en remarques dont tout philologue devra tirer profit.

On se rappelle les leçons données à M. Jourdain par son maître de philosophie et les ébahissements du bourgeois gentilhomme apprenant comment se prononcent les voyelles A, E, I, O, U, qu'il a pourtant prononcées si souvent. M. Meyer, tout comme, non autrement ni plus scientifiquement que le maître de philosophie, dit le jeu des organes alors que se produisent tels ou tels sons, et, mises à part, et pour cause, les résonnantes, m, n, ng (allemand et anglais) que Brucke avait déjà étudiées, il donne une classification de consonnes qui, labiales, dentales, gutturales, sont bruits continus (de souffle, de frottement, de vibration) ou bruits instantanés (avulsifs, explosifs, occlusifs). Dieu, que cela est beau! pourront bien encore s'écrier certains qui se prennent d'enthousiasme, si des vulgarisateurs, d'ailleurs complices, leur découvrent *les merveilles de la science*. Cela est vrai dirons-nous, et nous ajoutons que les conclusions de M. Meyer sont données pour éclairer nombre de problèmes philologiques, pour permettre des instructions nouvelles en étymologie, des explications plus rationnelles, quant aux changements de lettres ou de diphtongues dans tel ancien mot latin devenu francais, italien, espagnol, pour faciliter, enfin, l'étude comparée des langues et des dialectes. F. G.

Le Principe de la morale, par Ch. Secrétan, membre correspondant de l'Institut de France. Un vol. in-8°. Lauzanne, Arthur Imer, et Paris, Paul Monnerat, 1884.

A vrai dire, il n'y eut jamais de trêve, mais la lutte est ravivée. Comme il y a plus de vingt siècles, on dispute aujourd'hui, quant à la nature de l'homme, quant aux principes de son activité raisonnable. Jadis, épicuriens contre stoïciens; à notre époque, évolutionnistes contre kantistes, et toujours la même question posée : Est-ce l'expérience de la vie qui doit enseigner l'homme, être animé ayant des besoins comme tous les autres êtres animés, et, comme tous les autres, soucieux de tâcher à la satisfaction de ses besoins? Ou bien l'homme doit-il se connaître lui-même, doit-il distinguer entre ce qui dépend de lui et ce qui n'en dépend pas, doit-il se croire tenu d'exiger le respect d'autrui et tenu de respecter tous les autres hommes? Le principe de la morale, est-ce le plaisir, est-ce l'intérêt qu'on expérimente? ou bien le devoir, dont on a conscience?

Les évolutionnistes ne s'en doutent guère, pour la plupart; ils ne tendent à rien moins qu'à ruiner la civilisation relative dont nous jouissons; l'avènement de la démocratie serait, pour certains d'entre eux, un résultat de l'évolution nécessaire ! Mais « la lutte pour l'existence » est formule aristocratique; la collectivité atténuerait les effets de la lutte en la réglementant, mais à la condition d'agir despotiquement, à la place de la liberté individuelle posée par les rationalistes, l'autorité du plus grand nombre, ou des plus forts, dans leur intérêt, bien ou mal compris.

Comme Kant entendait le devoir et le droit, on le sait. Regardons à l'enseignement des néo-kantistes.

Le principe de la morale dégagé par M. Ch. Secrétan n'est pas celui que dégage M. Renouvier. Ni l'un ni l'autre de ces deux maîtres de la pensée contemporaine ne font assurément reposer la morale sur la religion; mais tandis que, suivant M. Renouvier, la religion ne vient qu'après coup, à titre d'aspirations du cœur, pour consacrer les postulats de la raison pratique, suivant M. Secrétan, la religion est sentiment qui enveloppe et pénètre, avec les postulats, l'impératif catégorique lui-même. Tandis que, pour M. Renouvier, *le devoir de justice* est proprement toute la morale, la charité n'étant rien que la simple manifestation de sentiments dont l'acquisition peut être conseillée, mais non prescrite, et le devoir de justice limitant précisément le sentiment de charité; pour M. Secrétan, c'est le *devoir de charité*, au contraire, qui est vraiment toute la morale, et le devoir de justice est un devoir dérivé du devoir de justice.

« Si la bonté est un devoir, a dit M. Renouvier, comme de sa nature, *en tant que passion*, la bonté n'a point de règle, elle entraînera nécessairement les autres devoirs dans l'incertitude et la contradiction. Étant souvent contraire à la justice, comme tout le monde le sait et l'éprouve... si la bonté est un devoir et si ce devoir est accompli, la justice est violée. »

M. Secrétan répond à cela : « Non, la bonté n'est pas un sentiment, car le sentiment se termine en nous comme un plaisir ou une souffrance, tandis que la bonté porte sur autrui. *La bonté n'est pas une passion*, à moins de changer complètement le sens des termes; qui dit passion, dit passivité, affection de la volonté, tandis que la bonté est souverainement libre et active... elle est l'accord de la raison et de la volonté... la soi-disant bonté sans règle n'est pas la bonté, c'est le caprice; la règle de la bonté est fort simple, fort claire, plus simple que celle de la justice qui en dérive... l'utilitarisme l'a formulée depuis longtemps: « Fais le plus grand bien possible au plus grand nombre ». Il est vrai que l'utilitarisme ne sait pas en quoi le bien consiste; mais la vérité de son précepte formel n'est pas altérée par son ignorance. Lorsque cette lacune est comblée, lorsque la nature du bien est définie en termes précis, on s'aperçoit instantanément que les prétendus conflits de la justice et de la bonté sont impossibles, parce qu'en entreprenant sur la justice on fait toujours plus de mal que de bien. »

Le chef de l'école criticiste ne pouvait manquer de tenir compte de la bonté; il en a fait un *devoir*, lui aussi, mais — et la distinction est d'importance — *un devoir seulement envers soi-même*. « C'est le don que l'agent peut faire de ce qu'il avait droit de se réserver, c'est la peine qu'il prend pour le bien des autres, ce sont les renoncements qu'il s'impose en augmentant les fonds communs des biens de l'humanité par des travaux qui passent la mesure de l'obligation. » Et M. Sécrétan, qui fait cette même citation, d'ajouter : « En un mot, c'est le dévouement, c'est le sacrifice, c'est l'amour; oui, l'amour, mais un amour raisonnable, sans acception de personne, inspiré par la notion d'une *solidarité libre entre tous les hommes*; c'est la bonté dans l'ordre de la raison appliquée à la poursuite de cette *fin commune de tous, qui se composerait des fins propres de tous atteintes et possédées*. Il fallait bien qu'une âme droite aboutît à la vérité ! »

Justice et charité, ou *charité et justice*, ce peut être tout un, ou à peu près, dans la pratique, mais les deux formules n'en résument pas moins deux morales théoriques très différentes. Et la différence ne résulte pas seulement de l'emploi de méthodes différentes, — M. Renouvier ne faisant rien que spéculer, M. Secrétan recourant surtout à l'expérience; — ils n'ont suivi, l'un, telle méthode, l'autre, telle autre, que parce que, dès le début, ils considéraient, l'un *la fin de chacun*, l'autre, *la fin de tous*, peut-être parce qu'il est plus vraiment chrétien, — dans l'*Introduction*, il a écrit une vingtaine de pages admirables sur *la religion*, — parce qu'il voit dans la solidarité du mal la conséquence de ce qu'on a appelé la chute, dans la solidarité du bien un encouragement tout au moins à la conversion alors efficace, M. Secrétan entend dégager l'obligation pour chacun de travailler au salut de l'humanité tout entière.

Peu de livres aussi suggessifs que l'ouvrage de M. Secrétan. C'est le propre des grands esprits et des grands cœurs de ne pouvoir écrire une page qui ne fasse penser beaucoup et beaucoup aimer. F. G.

Organisation du crédit au Travail, par Léon Hiernaux, ingénieur. Un vol. in-8°. Paris, Auguste Ghio, 1884. — Prix : 6 francs.

Parmi les questions soumises à ce concours qu'ouvrit si généreusement, en 1880, M. Isaac Pereire, il s'en trouvait une relative aux moyens de permettre aux plus humbles travailleurs d'obtenir des avances de fonds. Elle était ainsi formulée : « Étudier l'organisation du crédit le plus propre à développer le travail sous toutes ses formes et à commanditer les ouvriers de toute classe. » De nombreux travaux furent envoyés, et c'est celui dont nous avons donné le titre plus haut qui fut jugé le meilleur.

Il est parfait. M. Hiernaux s'est montré également habile à déterminer ce qui est juste et ce qui est utile, à définir les rapports du travail et du capital, ceux de l'individu et de l'État, à découvrir en même temps les avantages qui peuvent résulter, pour les divers membres de la société et pour la société elle-même des contrats de crédit.

Dans la première partie de son ouvrage, il traite du crédit en général, de la nature des capitaux prêtés, des conditions du prêt (durée, taux de l'intérêt), des titres fiduciaires (bons de caisse, chèques, obligations, etc.), des banques ou intermédiaires entre les contractants, des institutions de crédit dans leurs rapports avec le travail. Le travail seul, dit-il, crée des capitaux ; le crédit, en les déplaçant, favorise leur multiplication parce qu'il favorise le travail. Il aide au progrès matériel ; il aide aussi au progrès intellectuel et moral. Il contribue à modifier incessamment la répartition des richesses ; il resserre les liens de la solidarité.

L'histoire des tentatives faites en France pour faciliter l'obtention du crédit est très complète. L'auteur, qui s'intéresse surtout, et avec raison, au crédit pour la production, dit les institutions fondées en vue de fournir des capitaux au commerce, à l'industrie, à l'agriculture ; et, présentant une critique toujours juste, toujours mesurée, de banques créées avec ou sans le concours de l'État, il indique les réformes auxquelles il conviendrait de procéder : en ce qui concerne les institutions, proclamer la liberté de l'émission, cette liberté devant permettre la multiplication des banques, et la libre concurrence permettra l'abaissement du prix de leurs services ; en ce qui concerne les travailleurs, rendre plus facile la cessibilité des biens, plus facile également la mutualité. Distinguant entre les différentes conceptions qui ont été émises quant à l'organisation du travail, il établit combien fausses au point de vue du droit, combien nuisibles au point de vue économique, sont les conceptions socialistes. L'État, en France, exerce certains monopoles, il possède certaines lignes de chemins de fer, mais nous ne devons pas souhaiter qu'il étende son intervention. Le travail purement *individualiste*, tel qu'il existe en notre pays depuis qu'ont été abolies les corporations, prête incontestablement à la critique ; mais ce n'est pas à prétendre que le salariat soit une forme de rémunération inique, une manière d'exploitation. Le salariat a sa raison d'être, et il y aura toujours des salariés, les docteurs-médecins, les professeurs, les serviteurs. Parce que la liberté du travail est assurée, il est loisible aux ouvriers de s'associer, et c'est surtout pour la petite industrie que l'association coopérative est à encourager. Le crédit rendra possible la constitution des sociétés coopératives, comme il servira encore à l'achat d'engrais, de machines par les agriculteurs, débarrassés d'ailleurs des obstacles opposés à leur activité par le système des hypothèques, par certaines définitions juridiques quant aux biens dits immeubles par destination. M. Hiernaux établit fort bien — il n'a rien de l'utopiste — que la coopération ne saurait raisonnablement aborder la grande industrie, cela parce que la grande industrie requiert des connaissances, des qualités que l'ouvrier ne possède pas. Dans la grande industrie seulement, la participation aux bénéfices. L'auteur n'est pas un optimiste naïf et il espère, à bon droit, que le fait d'appartenir à une société de production, voire de consommation pour les objets de première nécessité et de nécessité quotidienne, forcera l'ouvrier de contracter des habitudes intellectuelles et morales toutes précieuses.

Mais le crédit, si nécessaire, comment l'obtenir ? Le crédit le moins onéreux, le plus fécond à tous les points de vue, est le crédit mutuel. La première coopération à recommander, c'est la coopération pour le crédit. Et dans la seconde partie de son ouvrage, M. Hiernaux donne en exemple aux classes ouvrières les sociétés fondées par Schulze-Delitzsch en Allemagne, celles qui ont été fondées en Italie, en Écosse. Peu de changements seraient à apporter aux statuts des institutions de crédit populaire allemandes, et nous pourrions nous les approprier aisément.

Les catholiques ont fondé des banques populaires. Les républicains ont pour devoir d'agir, eux aussi, et de faire mieux.

F. G.

La propriété et la démocratie, par Alfred Fouillée. Un vol. in-18 jésus. Paris, Hachette et Cie, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

Point de théories qui n'enferment une part de vérité : c'est là pour M. Fouillée, qui s'applique systématiquement, comme chacun sait, à concilier les

thèses les plus contradictoires, une sorte d'axiome. En ce nouveau volume, dont les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* connaissent les principaux chapitres, l'ingénieux et souvent trop subtil philosophe s'est proposé d'établir un rapprochement entre les individualistes et les socialistes : les uns et les autres ayant raison en ce qu'ils affirment et tort en ce qu'ils nient, il ne faut qu'obtenir de ceux-ci la reconnaissance du droit des *premiers occupants*, de ceux-là, que la reconnaissance du droit des *derniers occupants* ; et M. Fouillée de montrer comme il serait injuste et peu avantageux de détruire la propriété individuelle, de montrer qu'il existe un fonds social au partage de la possession duquel il convient seulement de faciliter l'accession.

Les pauvres, trop durement condamnés par les darwinistes, par Spencer, n'ont pas droit à l'assistance, et ils n'ont pas droit au travail ; l'auteur, qui préfère à la rédaction de tel article de la Déclaration de 93 consacrant ces droits, la formule plus réservée édictée par les constituants de 1848, parle uniquement du devoir *moral* (et non contractuel) de la société de chercher dans une certaine mesure à fournir du travail à ceux qui en manquent, de secourir ceux qui sont pauvres et infirmes.

Ce qui constitue le fonds social, ce n'est pas seulement une proprieté foncière collective, c'est encore et une propriété mobilière collective, et une propriété politique collective, et une propriété intellectuelle collective.

La puissance politique permet de gérer le fonds social, mais la *puissance* est une chose et la *capacité* en est une autre ; que si la puissance doit demeurer à tous, que si, pour mieux dire, chacun doit continuer de posséder, en plus d'un pouvoir sur soi, un pouvoir sur tous les autres individus, et exercer une fonction publique au nom de la nation tout entière, il est éminemment utile que chacun en vienne à être vraiment capable. Les pages dans lesquelles l'auteur parle des moyens d'assurer la capacité électorale doivent compter assurément parmi les meilleures du livre. Distinguant entre la *quantité* des connaissances et leur *qualité*, M. Fouillée établit que ce ne sont pas les sciences positives qui peuvent servir à former des caractères et même des intelligences, mais bien l'esthétique, la morale et la philosophie. F. G.

Les affaires d'Haïti (1883-1884), par Louis-Joseph Janvier. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1885 Un vol. in-8°.

Ce livre, qui est et sera remarqué en France, est destiné à avoir, dans le pays dont il traite, un grand retentissement et sans doute une heureuse influence C'est un livre de combat. L'auteur, un de ceux dont l'intelligence, la franchise et l'énergie honorent sa race, est bien connu à Paris, et sait, dans les journaux, s'y faire lire, et dans les conférences s'y faire écouter. Au moment où des insurgés, dont je n'ai à apprécier ici ni les motifs ni le but, menaçaient le jeu régulier de la constitution haïtienne de 1879 et la présidence du général Salomon, trouvant en France, dans une partie de la presse, des sympathies et des encouragements, M. Louis-Joseph Janvier, dans d'autres journaux, presque tous très démocratiques, mena contre eux une vigoureuse campagne.

Le volume maintenant publié contient ses articles d'alors avec les explications et les suppléments nécessaires. Il y paraît fort à son avantage, et il défend sa cause si sincèrement, si ardemment et si habilement à la fois, qu'on a grand plaisir à se laisser persuader qu'elle est la bonne. On y serait d'autant plus disposé, quand même ses raisons seraient moins fortes et son argumentation moins péremptoire, que la République haïtienne est, pour ainsi dire et plus que jamais, une France noire, et que lui-même et ceux au nom desquels il parle ne séparent pas l'amour de la France de leur patriotisme haïtien. B.-H. G.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES
— *Sciences occultes* —
— *Sciences appliquées à l'industrie* — *Technologie* —

Le Magnétisme animal, *étude critique et expérimentale sur l'hypnotisme, ou sommeil nerveux provoqué chez les sujets sains (léthargie, catalepsie, somnambulisme, suggestions, etc.)*, par le Dr Ferdinand Bottey, ancien interne des hôpitaux de Paris et de la Salpêtrière. 1 vol. in-12. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884.

Certes, on ne croit plus à la « possession », mais nombre de gens ne sont pas encore éloignés de croire à l'action possible d'un « pouvoir magnétique » possédé par certains. Ce « pouvoir » existerait, que le qualifier de « magnétique » ce ne serait nullement le définir ; tout au plus serait-ce le distinguer du pouvoir que nous avons tous, sauf les infirmes, d'aller et de venir. Point de « pouvoir » : on n'endort pas un sujet, il s'endort.

M. Bottey ne s'attarde pas, toutefois, à railler ceux qui ont parlé du fluide magnétique, du fluide vital ; il relate des observations, il dit comment peuvent être

provoqués les phénomènes de la léthargie, de la catalepsie, du somnambulisme; il parle des actions suggérées aux somnambules pour être accomplies dans l'état de somnambulisme, de celles que les somnambules doivent accomplir et accomplissent en effet dans l'état de veille, de celles, enfin, qui peuvent être suggérées sans que la personne à qui on les suggère ait été seulement hypnotisée.

En deux chapitres, il traite, mais trop brièvement, suivant nous, de l'hypnotisme au point de vue médico-légal, de l'hypnotisme appliqué à la médecine.

Comme beaucoup n'ont pas manqué d'être vivement impressionnés par l'analyse qu'ont donnée les journaux du mémoire adressé à l'Académie des sciences morales et politiques par M. Liégeois, de la Faculté de droit de Nancy, beaucoup aussi, sans doute, eussent été heureux de trouver dans le livre de M. Bottey des renseignements plus précis sur la part de responsabilité dont jouissent encore les personnes malheureusement aptes à agir par suggestion. Mais l'auteur était-il bien compétent pour déterminer ce qui peut rester de liberté morale aux personnes aisément hypnotisables ? Il partage les idées de Cabanis avant sa conversion : des nerfs, des muscles, des actions réflexes, des habitudes cérébrales; voilà ce qui, pour lui, tient lieu de la personnalité, et les pages sur l'*interprétation physiologique de quelques phénomènes de l'hypnotisme* laissent voir que s'il n'est pas malhabile à traiter de la physiologie, il n'entend rien, par contre, à la psychologie.

Ce ne nous est pas affirmer, pour cela, que le livre soit inutile. Tout au contraire, il peut servir à détruire plus d'une erreur. F. O.

La Matière et la Physique moderne, par J.-B. Stallo, avec une préface sur la *théorie atomique*, par C. Friedel, de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences de Paris. 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque scientifique internationale*. Paris, Félix Alcan, 1884. — Prix : 6 francs.

M. Friedel, dans sa préface, dit combien il est utile de soumettre, de temps à autre, à un examen attentif les hypothèses scientifiques, quelques services qu'elles aient d'ailleurs rendus aux savants, quelques investigations qu'elles leur aient suggérées. Loin donc de blâmer M. Stallo d'avoir rappelé les critiques faites à l'idée de matière, et de le critiquer, lui aussi, il le loue, au contraire; il ne croit pas, toutefois, que les objections présentées contre la théorie atomique soient très propres à amener de grands scrupules dans l'esprit des partisans de cette théorie.

« La théorie atomo-mécanique n'est pas et ne peut pas être la vraie base de la physique moderne... », et « cette prétention que — contrairement aux théories métaphysiques — elle n'a recours à aucune supposition et ne se sert pas d'autres éléments que des données de l'expérience sensible, se trouve complètement inadmissible. » Ce sont les deux conclusions à retenir, l'une qui regarde à la philosophie naturelle, l'autre à la philosophie tout court.

Si les diverses formes de l'action physique sont toutes réductibles au principe de la conservation de l'énergie, c'est un point sur lequel nous ne décidons pas. Mohr, Neumann, Berthelot ont commencé une révolution; cette découverte que la nature des réactions chimiques entre différentes substances dépend des relations entre les énergies spécifiques des réactifs, telles qu'elles sont déterminées par les quantités de chaleur absorbée et dégagée dans le cours des réactions, et la constatation de ce fait que les corps simples ne se combinent qu'autant qu'ils subissent la même élévation de température dans l'acte de combinaison, sont assurément destinées à renouveler la science; les progrès à réaliser ne se pourront accomplir que grâce à la thermo-chimie : plus de particules, masses inertes ou mouvement déterminé par le choc d'autres masses; la théorie mécanique doit être abandonnée. Voilà ce qu'affirme M. Stallo.

Il a fait une critique des conditions de l'intelligence, des habitudes de l'esprit, et, très finement, il a montré comme souvent on est dupe des concepts. Il a pris à partie J. Stuart Mill; il l'a accusé d'avoir mal dégagé ce qu'on doit entendre par la concevabilité. Il a cité Tyndall; il a établi que sa réalité solide, tangible, n'est pas *nec quid, nec quantum, nec quale,* et s'évanouit complètement quand l'esprit s'efforce de la saisir séparée du mouvement qui la présupposerait pourtant comme *substratum* nécessaire. Pourquoi, au reste, s'est-il encore demandé, se représente-t-on la matière impénétrable, résistante ? Pourquoi regarde-t-on seulement aux solides, ne considérant l'état liquide, l'état gazeux, que comme des manières d'être provisoires? Aux sensationnistes, aux évolutionnistes, il a adressé ainsi nombre de reproches qui portent. Sa critique du phénoménisme, de l'idéalisme kantien, ne nous semble pas aussi légitime; quoi qu'il en soit, le livre est des plus attrayants; il sera goûté des philosophes comme des savants. F. G.

Traité de paléontologie pratique, par Stanislas Meunier, naturaliste au Muséum. 1 vol. in-18 de 480 pages avec 815 gravures et 2 cartes géologiques. Paris, Rothschild, 1884.

Les Roches, par E. Jannetaz, maître de conférences à la Sorbonne. 1 vol. in-18 de 480 pages, orné de 2 cartes et 215 gravures et planches. Chez le même éditeur. — Prix des deux volumes réunis : 12 francs.

Ces deux ouvrages se complètent réciproquement. Du premier, peu de choses à dire; il est clairement écrit, à la portée de tout le monde; il contient la description très complète des animaux et végétaux fossiles de France et son auteur est compétent pour traiter ce sujet.

Le second est un traité à peu près complet de minéralogie, mais ce traité diffère du tout au tout de ses devanciers, grâce à un nouveau procédé d'investigation introduit dans la minéralogie : l'emploi du microscope. De même que les autres branches de l'histoire naturelle, la minéralogie n'est plus possible que par le microscope. Les roches, autrefois décrites

comme compactes et amorphes, nous apparaissent maintenant comme composées de diverses sortes de petits cristaux noyés dans une gangue homogène. D'autre part, on est parvenu, dans ces dernières années, à reproduire synthétiquement presque toutes les roches cristallines. La minéralogie est donc renouvelée de fond en comble, et les savants, de même que les gens du monde qui veulent s'y initier, ne peuvent trouver de meilleur guide que le volume de M. Jannetaz.

Annuaire du Bureau des longitudes pour 1885. Paris, Gauthier-Villars. — Prix : 1 fr. 50.

Ce gros petit livre, bien connu de nos lecteurs, se compose d'une partie peu variable, comprenant le calendrier astronomique très complet de l'année, avec une multitude de renseignements intéressant les diverses sciences, et une partie variable qui en est le *clou*, pour employer le langage à la mode. Cette seconde partie est composée de notices dues à la plume de quelques-uns des éminents savants qui composent le Bureau des longitudes. La principale des notices de cette année est une étude de M. Faye sur la formation de l'univers et du monde solaire. Reprenant la célèbre hypothèse de Laplace, M. Faye fait voir aisément qu'elle est insuffisante, et de plus il montre qu'en la modifiant, sans la renverser de fond en comble, on peut expliquer les mouvements rétrogrades des satellites et bien des phénomènes inconnus à Laplace. Cette notice, très courte, doit être lue et ne peut être analysée.

Les nouvelles conquêtes de la science, par Louis Figuier, ouvrage illustré de nombreuses gravures, en volumes in-4° d'environ 600 pages. A la librairie illustrée de la rue du Croissant. — Prix de chaque volume : 20 francs.

Le premier volume de cette collection est en vente, le second en cours de publication par livraisons. Dans cette œuvre nouvelle, M. Figuier se propose de donner une suite à ses *Merveilles de la Science et de l'Industrie*, en vulgarisant les très importantes découvertes faites depuis dix ans : le téléphone, le microphone, le phonographe, l'éclairage électrique, le transport de l'énergie à distance, les tunnels des Alpes, les canaux de grande navigation à travers les isthmes, les explorations du fond de la mer, les torpilles, les nouvelles machines de guerre, etc.

Le premier volume est entièrement consacré à l'électricité : il ne fait pas double emploi avec les ouvrages populaires relatifs à cette branche de la science que nous avons déjà signalés, parce que le procédé de M. Figuier est plus élémentaire, plus descriptif. M. Figuier attache aussi une grande importance à l'histoire des découvertes, et nous fait voir comment des inventions qui semblaient tomber des nues, la lampe Edison et le téléphone, par exemple, ne sont que des conséquences ou des perfectionnements d'inventions antérieures ; il rend ainsi pleine justice à des savants tels que Changy et Philippe Reis, auxquels il n'a manqué qu'un peu de durée de vie pour atteindre au succès et à la gloire. Ce volume nous fait connaître l'état actuel de l'éclairage électrique; cet éclairage semble n'avoir fait aucun progrès depuis deux ans, mais il faut tenir compte de ce que les applications devenues industrielles n'étaient guère, il y a deux ans, que des expériences de laboratoire.

D^r L.

L'Astronomie, revue d'astronomie populaire, par Camille Flammarion, 3e année. Paris, Gauthier-Villars. — Prix : 12 francs.

Chacun des volumes de cette publication se distingue par des articles imprévus et d'une grande originalité. Cela provient de ce que l'astronomie, qui semblait naguère une science à peu près terminée et dénuée de grand intérêt, est, au contraire, en pleine évolution après avoir sommeillé, il est vrai, pendant longtemps. Nous mentionnerons surtout, dans ce volume, les études sur les tremblements de terre et cataclysmes récents, ainsi que sur les lueurs crépusculaires, lesquelles paraissent en corrélation avec ces cataclysmes. Nous ne parlerons que pour mémoire des nouveaux grands progrès accomplis dans la photographie des astres, et nous signalerons comme le chapitre, à notre avis, le plus remarquable l'étude de M. Flammarion sur les comètes périodiques et sur la planète transneptunienne, dont l'existence paraît désormais probable. Quand cette planète sera découverte, M. Flammarion aura le mérite d'en avoir le premier conjecturé la distance par un moyen qui n'est pas rigoureusement mathématique, mais qui a néanmoins une réelle valeur scientifique. D^r L.

L'année scientifique et industrielle, par Louis Figuier. Un vol. in-18 de 514 pages. Paris, Hachette, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

M. Figuier nous donne la vingt-septième année de son utile publication, contenant la revue de l'année 1883. Depuis beaucoup d'années, ce recueil, bourré de faits, est indispensable à tous les amateurs de science, grands et petits, qui veulent se tenir au courant de ce qui a été fait en dehors de leur spécialité. Les chapitres qui nous paraissent les plus dignes de mention sont relatifs à l'éclairage électrique, au transport électrique de la force à distance, aux grands travaux d'utilité générale en cours d'exécution (Panama, tunnels, etc.), aux voyages scientifiques, aux terribles tremblements de terre de l'année et à la question du phylloxera. N'oublions pas les biographies très impartiales des savants morts dans l'année.

Histoire de la médecine, d'Hippocrate à Broussais et ses successeurs, par J.-M. Guardia. Un vol. in-18 cartonné diamant, de 580 pages. Paris, Octave Doin; 1884. — Prix : 7 francs.

Quelle est la valeur de l'histoire de la médecine ? Pourra-t-on en exhumer des conceptions fécondes ; ou bien ne faut-il y voir qu'un lamentable chapitre de l'histoire des erreurs ? Nous tous, à Paris, nous avons été élevés dans la croyance que tout ce qui a été fait avant et après Hippocrate jusqu'au commencement de notre siècle est insignifiant vis-à-vis de ce qui a été fait dans ce siècle, et c'est pourquoi l'histoire de la médecine est complètement négligée parmi nous.

Cependant les partisans de l'histoire existent en médecine comme dans les autres branches du savoir. M. Guardia est l'un des plus ardents, et son livre inspire réellement l'amour de l'histoire. Je l'ai lu avec plaisir, mais il ne m'a nullement convaincu, ni dans un sens ni dans l'autre. Ce n'est, en effet, qu'une promenade, ou plutôt une course à travers l'histoire de la médecine, et non un manuel dans lequel les doctrines des anciens maîtres seraient exposées de manière que l'on pût faire le compte de la part de vérité et d'erreur qui régnait à chaque époque, et apprendre comment l'erreur a été graduellement éliminée. Il est difficile avec si peu de se faire une opinion. Nous trouvons dans le présent volume, à quelques pages de distance, le pour et le contre exprimés fort éloquemment. Comme on demandait à Sydenham quels livres il fallait étudier pour se préparer à la pratique médicale, il répondait : « lisez Don Quichotte. » Ainsi pour ce grand homme, qui est déjà un ancien, ce que les devanciers avaient publié ne valait pas plus qu'un roman. D'autre part, voici une belle tirade d'après Stahl : « le passé a vu, et très bien vu, quantité de choses que le présent interprète autrement et ne voit pas toujours aussi bien, parce que les moyens mêmes d'observer, que le temps perfectionne, ne sauraient remplacer l'esprit d'observation, si rare dans tous les siècles. En somme, ce qui a été observé n'est qu'à vérifier, et l'observation demeure. C'est donc à bon droit qu'il faut recommander de lire, non seulement le grand livre de la nature, mais encore les réflexions de ceux qui l'ont lu avant nous, quand ce ne serait que pour savoir comment ils s'y sont pris pour nous rendre cette lecture à la fois plus fructueuse et plus facile. »

Il y a probablement du vrai dans cette opinion, mais encore faudrait-il que quelqu'un se donnât la peine de rééditer ces bonnes observations des anciens.

Dr L.

Clinique et critique chirurgicales, par le Dr Paul Reclus, agrégé de la Faculté de Paris. Un vol. in-8° de 556 pages. Paris, G. Masson, 1884.

M. Paul Reclus est l'un de nos jeunes chirurgiens qui ont le plus d'avenir et l'un des meilleurs élèves de M. le professeur Verneuil. On trouve dans son livre à peu près tout ce qui a été fait d'intéressant en chirurgie depuis cinq ou six ans, ainsi que la quintessence des doctrines de M. Verneuil. Signalons particulièrement le nouveau traitement des affections tuberculeuses des os, l'emploi des greffes cutanées dans les affections de la face, le traitement des cancers de la langue et du rectum, l'opération de la laparotomie dans les obstructions intestinales, etc. — Il convient de rappeler que ce sont les pansements antiseptiques qui ont permis de réaliser dans ces derniers temps un si grand nombre d'opérations hardies qui, autrefois, eussent presque toujours été mortelles.

Le style de M. Paul Reclus est limpide et sa méthode d'exposition excellente. Si la pratique n'absorbe pas ce chirurgien, il se fera une belle place parmi nos meilleurs écrivains scientifiques.

Dr L.

Étude sur les épices, aromates, condiments, sauces et assaisonnements, par C. Husson (de Toul), membre correspondant de l'Académie de médecine. Un vol. in-8° de 344 pages, avec 3 planches coloriées. Paris, Dunod, 1883.

M. Husson, pharmacien à Toul, est un grand érudit et un chimiste distingué, qui s'est occupé surtout de l'hygiène alimentaire. Son étude sur les épices contient une multitude de renseignements tirés de ses précédentes publications et qui ne se rapportent pas uniquement aux épices, sur le lait, par exemple, le fromage (qui rentre, il est vrai, dans les épices), la viande crue, les poudres de viande, les champignons, les liqueurs, etc. D'ailleurs, M. Husson donne au mot épices sa signification la plus large ; les oignons, les tomates, les truffes, les huiles, le vinaigre, les confitures, le beurre même, trouvent naturellement, dans son livre, place parmi les épices. Ce livre devient ainsi presque une encyclopédie culinaire ; il fourmille d'anecdotes qui en rendent la lecture amusante et rappelle Brillat-Savarin, mais un Brillat-Savarin scientifique. On ne se figure pas du tout ce qu'un érudit qui est en même temps pharmacien a pu trouver de renseignements sur l'alimentation dans les auteurs grecs et latins, ainsi que dans les chartes et chroniques du moyen âge. L'impression générale qui résulte de ces recherches historiques, c'est que l'on attachait autrefois beaucoup plus de

prix aux épices qu'aujourd'hui; on en offrait aux rois dans leurs voyages et aux grands personnages dans maintes circonstances; certaines redevances féodales, devenues presque nominales, ne consistaient qu'en épices; les magistrats ont, comme on le sait, continué à s'en faire donner très tard, mais l'époque la plus brillante, pour les épices, est les XII[e] et XIII[e] siècles, alors que, parmi les grands officiers de la couronne, il en était un qui portait le titre d'Épicier. On faisait alors usage, comme épices, de maintes drogues qui ont été, plus tard, abandonnées à la pharmacie; le benjoin et la myrrhe, par exemple, et que la pharmacie elle-même n'utilise plus guère de nos jours. Tout porte à croire que sous l'influence de leur régime très épicé nos ancêtres mangeaient beaucoup plus que nous. Enfin il paraît intéressant de noter que l'antiquité et le moyen âge chargeaient leurs vins d'aromates, ce qui fait que leurs boissons les plus recherchées nous paraîtraient fort médiocres.

D[r] L.

Dictionnaire usuel des sciences médicales, par les D[rs] A. Dechambre, Mathias Duval, L. Lereboullet. Un vol. petit in-4° de 1738 pages à deux colonnes, avec 400 figures dans le texte. Paris, G. Masson, 1884. Prix : 25 francs.

Importante et excellente publication. Il existait déjà des dictionnaires analogues, mais les livres destinés à l'enseignement doivent de temps en temps être refaits de fond en comble par des hommes nouveaux. De simples retouches à chaque nouvelle édition ne les empêchent pas de vieillir. Celui-ci est une véritable encyclopédie des sciences médicales; les auteurs se sont adjoint un grand nombre de collaborateurs spéciaux, dont les principaux sont nommés dans la préface et ont ainsi assuré un grand mérite à la plupart des articles de leur dictionnaire. Il est à la hauteur de la science la plus récente, c'est-à-dire la science du commencement de 1884. C'est ainsi que, à propos de la tuberculose, est exposé le procédé à employer pour voir au microscope les fameux bacilles de Koch. Les découvertes les plus récentes en chimie y sont résumées d'une façon fort lucide. L'anatomie, la botanique, la chirurgie, l'anthropologie, etc., etc. y laissent peu à désirer; la thérapeutique est la seule partie qui nous ait paru fort négligée : ce dictionnaire ne pourra donc servir aux amateurs qui veulent faire de la médecine sans médecin. Il sera le fond de la bibliothèque de l'étudiant et pourra constituer toute la bibliothèque médicale des gens du monde et des savants étrangers à la médecine. Il pourra rendre encore de grands services aux médecins qui ont terminé leurs études depuis longtemps; ils y trouveronr des explications, également suffisantes, sur tout ce qui a été fait depuis leur sortie de l'École.

Un des grands mérites de cet ouvrage est de donner très exactement l'étymologie de tous les termes scientifiques tirés du grec et d'y joindre les équivalents étrangers. Les auteurs se défendent énergiquement, dans la préface, d'avoir voulu faire un lexique; ils ont raison, mais le lexique existe quand même dans leur œuvre, et en est une partie indispensable.

D[r] L.

Leçons de clinique médicale, par J.-J. Picot, professeur à la Faculté de Bordeaux. Un vol. in-8° de 522 pages, avec figures dans le texte. Paris, G. Masson, 1884.

Ce volume, imprimé à Bordeaux, laisse à désirer sous le rapport typographique; il est fatigant à lire et c'est regrettable, car c'est un ouvrage sérieux et un bon exemple de décentralisation scientifique. Son contenu ferait honneur à n'importe lequel de nos professeurs parisiens. Les principaux chapitres en sont consacrés aux maladies du cœur et du foie, considérées en elles-mêmes et dans leur corrélation. Les kystes du foie y sont aussi l'objet d'une étude très approfondie.

D[r] L.

Les maladies puerpérales, par le D[r] Siredey, médecin de l'hôpital Lariboisière. Un vol. in-8° de 640 pages avec 15 tracés thermométriques, dont 2 planches hors texte. Paris, G. Masson, 1884.

Ce livre est une description complète des phénomènes normaux et anormaux qui succèdent à l'accouchement. Il est bien écrit, bien rédigé par un homme compétent et, comme tel, bon à mettre dans les mains des jeunes médecins et des élèves; mais ce n'est pas à ce titre que nous le signalons spécialement. C'est surtout un livre de combat, destiné à établir une doctrine importante, à savoir : que les fièvres puerpérales et tout leur cortège d'accidents n'ont pas d'essence propre et ne sont que des maladies chirurgicales occasionnées par les diverses causes qui peuvent infecter les plaies; vous entendez les microbes. D'où la conséquence que ces maladies, très difficiles à guérir et souvent mortelles, sont, au contraire, très faciles à prévenir, par l'isolement, par la propreté et par l'emploi des antiseptiques. Bien d'autres médecins soutiennent cette doctrine et l'ont prouvée, de même que M. Siredey, par leur pratique hospitalière. Elle n'est plus sérieusement contestée; aussi la mortalité puerpérale n'est-elle plus, dans les hôpitaux, que le dixième tout au plus de ce qu'elle était il y a vingt ans. Il est très intéressant de lire, dans l'ouvrage de M. Siredey, par quelles voies indirectes les contagions puerpérales se propagent quelquefois; il en découle des enseignements applicables à d'autres maladies transmissibles.

SCIENCES MILITAIRES

L'Europe sous les armes, par le lieutenant-colonel Hennebert, ancien professeur à Saint-Cyr. Un vol. in-12 de 216 pages avec 64 cartes et plans. Paris, Jouvet et Cie, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

Les terribles conséquences de la crise de 1870 se sont étendues à l'Europe entière. Les neutres aussi bien que les grandes puissances se tiennent prêts à la guerre. Tous les États de l'Europe ont la fièvre et ne songent plus qu'à se ménager des moyens merveilleux d'attaque et de défense. Tous n'ont point encore parachevé l'œuvre colossale qu'ils ont entreprise, mais tous en poursuivent intrépidement l'exécution. Les forteresses ont un rôle immense dans la défense des États, et, instruits par nos malheurs, chacun d'eux a compris qu'il lui fallait d'abord assurer la sécurité de ses frontières avant de penser à porter l'offensive chez le voisin. C'est cette partie de la puissance militaire d'une nation que le lieutenant-colonel Hennebert a voulu étudier dans le volume qu'il offre aujourd'hui au public. Son livre est à la fois philosophique et technique : philosophique, lorsqu'il étudie les causes de la guerre depuis le commencement des âges, causes qui dépendent, comme il le dit, de l'animalité de la nature humaine ; technique, lorsqu'il passe en revue le système défensif des principales puissances de l'Europe. Cette seconde partie de son étude est riche en documents de toute nature ; on en jugera par les 64 cartes croquis qui permettent de suivre la description des forteresses dont se sont entourées l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Péninsule ibérique, la Hollande, le Danemark, la Scandinavie, la Russie, la Péninsule des Balkans et l'Autriche-Hongrie. Cette étude de laquelle l'auteur, grâce à un style presque humoristique, a banni toute sécheresse, rend bien compte des efforts immenses qui se sont produits et se produisent encore en Europe ; elle sera utilement consultée par ceux qui veulent se tenir au courant de tout ce qui se passe au delà de nos frontières, elle désolera tous ceux qui caressent encore l'espoir imaginaire de la paix universelle. C. M.

L'armée allemande sur le pied de guerre. (Extrait de la *Revue militaire de l'étranger*, année 1883.) Un vol. in-8° de 450 pages avec figures, croquis, tableaux, etc. Paris, L. Baudoin et Cie, 1884.

Le nouvel ouvrage que publie la librairie militaire Baudoin est un des documents les plus importants qui aient été donnés jusqu'à ce jour sur l'armée allemande.

La *Revue militaire de l'étranger*, où ce travail a paru en articles séparés, est, comme on sait, rédigée par les officiers de l'état-major général du ministre de la guerre, utilisant à cet effet les mines précieuses de documents tant officiels qu'officieux qui affluent chaque jour dans les bureaux de la rue Saint-Dominique. Aussi les renseignements que cet organe périodique estimé met à la disposition du public militaire sont-ils entourés de toutes les conditions d'exactitude désirables. L'étude sur l'armée allemande est due à M. le commandant Rivière ; elle peut être considérée comme la résultante des recherches constantes faites par l'état-major général pour se faire une idée de la constitution militaire de nos voisins au moment d'une mobilisation. C'est le tableau le plus complet qui puisse être dressé en France de cet immense organisme dans lequel réside la force de l'empire.

L'armée allemande sur le pied de guerre se divise en deux grandes masses : 1° *l'armée de campagne*, qui comprend les troupes de campagne, de réserve de campagne et les formations spéciales ; 2° *l'armée de garnison*, constituée par les troupes de dépôt, de garnison et de landsturm. Enfin, à ces deux groupes il faut ajouter les formations nécessitées par l'organisation des divers commandements, des administrations et services de toute nature, etc. L'auteur donne, pour chacune de ces unités, les détails les plus complets : effectifs, armement, habillement, historique, formations, tactiques, etc. Les chiffres sont résumés dans des tableaux établis avec beaucoup de méthode et quelques monographies relatives au rôle joué pendant la dernière guerre par certains services spéciaux, complètent cette étude, dont on ne peut méconnaitre l'importance et la haute utilité. Disons pour finir que d'après les effectifs donnés dans ce travail et qui méritent une certaine créance, l'Allemagne, dans la prochaine guerre, ne mettrait pas moins de deux millions d'hommes sur pied. C. M.

Manuel complet d'artillerie, rédigé conformément aux programmes des écoles militaires, par H. Plessix, chef d'escadron d'artillerie. 2 vol. in-8° de 811 pages avec 163 planches gravées intercalées dans le texte. Paris, L. Baudoin et Cie, 1883. — Prix 15 francs.

Il existe actuellement, entre les différents éléments des sciences militaires, une telle connexité que tout officier qui veut se maintenir à hauteur de son métier doit posséder des connaissances véritablement encyclopédiques. Le temps n'est plus où, pour être bon officier d'infanterie ou de cavalerie, il suffisait, avec une légère teinte d'art militaire, de savoir à fond la théorie de son arme. La guerre est devenue scientifique, et le rôle de chaque chef d'unité, quelque petite qu'elle soit, a grandi dans des proportions considérables. Il est donc nécessaire que ce qui fai-

sait jadis l'apanage des armes dites spéciales soit mis aujourd'hui à la portée de tous, sous une forme simplifiée et facilement abordable, même pour ceux qui n'ont pu faire les études techniques suffisantes. Il faut, en un mot, une vulgarisation des sciences militaires; de là le manuel.

Si l'aide-mémoire, imprimé d'ordinaire dans un format portatif, est destiné à condenser en un plus ou moins grand nombre de pages, mais toujours d'une façon sèche et sommaire, les notions déjà censées acquises par les officiers d'une arme déterminée, et ne peut servir qu'à ces mêmes officiers, le manuel, au contraire, a une portée plus générale : il expose, en les simplifiant, les principaux éléments de la partie des sciences militaires qu'il embrasse et convient à la masse du public.

Le *Manuel d'artillerie* de M. le commandant Plessix est conçu dans cet ordre d'idées ; il s'adresse non seulement aux officiers d'artillerie dont il résume les connaissances si multiples, mais aux officiers des autres armes désireux d'acquérir ces notions d'*artillerie* si indispensables à posséder maintenant pour qui veut exercer un commandement. Ce terme d'artillerie, limité autrefois à l'étude des bouches à feu et des armes portatives, a pris une extension considérable. Il n'embrasse pas moins de sept grandes divisions, réparties elles-mêmes en un grand nombre de sous-titres. C'est d'après ce groupement logique que l'auteur a classé ainsi qu'il suit les matières de son ouvrage que nous résumons sommairement : I[re] partie. Mouvement des projectiles. — II. Matériel d'artillerie. — III. Poudres et artifices. — IV. Armes portatives. — V. Organisation et services de l'artillerie. — VI. Fabrication des bouches à feu, des projectiles, des armes portatives et des munitions. — VII. Artillerie et armes portatives étrangères.

On voit, par cet abrégé de la table des principales matières, combien le sujet est vaste : l'auteur l'a traité avec les plus grands détails. Ajoutons que le manuel fournit aux officiers candidats à l'École de guerre des réponses absolument inattaquables au point de vue officiel. Pour faciliter les recherches, une table analytique donnant le sommaire développé des cinquante chapitres a été placée à la tête de l'ouvrage et un répertoire alphabétique à la fin. Disons enfin que 163 planches gravées, intercalées dans le texte, renferment plus d'un millier de figures; elles aident singulièrement à la vulgarisation d'une science que l'auteur a débarrassée de toutes les formules mathématiques non absolument indispensables. C. M.

Études sur quelques points de notre organisation militaire et sur les réformes à y introduire, par G. L. M. Un vol. in-8° de 425 pages. Paris, L. Baudoin et C[ie], 1883.

L'écrivain militaire qui se cache sous les initiales de G. L. M. vient de réunir en un volume les différents articles qu'il avait publiés dans le *Journal des sciences militaires* en 1883. Ce travail se recommande à l'attention toute spéciale de nos hommes d'État et de nos officiers, car il embrasse les questions brûlantes qui seront, cette année, l'objet des discussions du Parlement. L'auteur y fait, en effet, preuve d'une rare compétence sur toutes les questions du métier; de plus, la connaissance très approfondie qu'il possède de l'armée allemande lui a fourni des arguments topiques à propos des solutions qu'il préconise, et qui, tout en laissant matière à discussion, se font remarquer par une grande dose de bon sens. Il pourra se faire que toutes ses conclusions ne soient pas adoptées, le plus grand nombre cependant resteront debout, car elles reposent sur une connaissance parfaite de la question et sur une réelle intelligence des besoins de l'armée.

Avant de commencer l'étude des réformes à opérer, l'auteur a considéré comme indispensable de poser les principes sur lesquels le législateur devra s'appuyer d'une manière générale et de bien définir le point de vue sous lequel il aura à se placer. Ces réflexions forment le sujet de la première étude intitulée : *Comment il convient de procéder dans l'étude des lois d'organisation militaire.* La deuxième étude a trait au *recrutement* et à la *mobilisation*. Au nombre des principales réformes que propose l'auteur à cet égard, il faut citer la suppression des changements de garnison et le recrutement régional. Dans la troisième étude, il s'occupe de la *durée du service actif*, question des plus complexes et à laquelle se rattache logiquement l'instruction de l'armée. L'auteur est partisan du service de trois ans, mais, comme corollaire de cette mesure, il voudrait, entre autres réformes, la suppression des adjudants-majors et des capitaines instructeurs, la réduction à son minimum du service des places, la suppression des inspections trimestrielles ou générales à jour fixe, etc., etc. La quatrième étude, intitulée : *Leçon à tirer de l'expédition de Tunisie* aborde la constitution de cette armée coloniale qui s'impose actuellement aux méditations de nos législateurs. Enfin dans la cinquième étude, relative aux *cadres* et à l'*avancement*, l'auteur esquisse les réformes qu'il voudrait voir établir dans la hiérarchie militaire, les cadres, la formation des sous-officiers, enfin le corps d'officiers.

Toutes ces questions sont, on le voit, à l'ordre du jour. L'accueil bienveillant que ces études ont déjà reçu isolément, à l'étranger, témoigne de la valeur des théories de l'auteur et de l'intérêt qui s'y attache actuellement. C. M.

Sur l'organisation et les institutions militaires de la Lorraine, par Henri Lepage. Un vol. in-8° de 400 pages. Paris, Berger-Levrault, 1884.

Les bibliothèques de province renferment une foule de documents historiques du plus haut intérêt, qui le plus souvent restent ignorés, faute d'un Christophe Colomb pour les découvrir. Cependant, de temps en temps, quelques savants possédés de la fièvre de l'inconnu se décident à extraire quelques monographies des poudreuses liasses que renferment ces archives locales, et lors des réunions des

sociétés savantes on voit apparaître des travaux empreints d'un grand caractère d'érudition.

On peut ranger au nombre de ces études toutes spéciales celle que M. Lepage, archiviste de Meurthe-et-Moselle, a consacrée aux institutions militaires de la Lorraine. Quoique ce travail soit écrit surtout en vue d'une province déterminée, il intéressera tous ceux qui s'occupent d'organisation et d'histoire militaires par les détails minutieux qu'il donne à cet égard. On y remarquera que ce pays, sous ses anciens ducs, possédait déjà l'institution du service obligatoire pour les bourgeois et les paysans, sans toutefois èn excepter les gentilshommes qui, eux, n'avaient pas besoin d'y être forcés pour embrasser le métier des armes. D'autres chapitres ont pour objet : la milice et les milices bourgeoises, les compagnies d'arbalétriers, la force et la composition de l'armée lorraine jusqu'au milieu du XVI[e] siècle, les corps spéciaux, l'armée lorraine du XVI[e] au XVIII[e] siècle, enfin la collation des grades, l'avancement et les récompenses.

Cette étude est très complète, trop complète même, car il y est enregistré beaucoup trop de souvenirs locaux, et la Lorraine, l'ancienne Lorraine surtout, n'était pas la France ; c'est du reste un peu le travers de ces ouvrages d'érudition pure, pour lesquels leur auteur ne croit jamais donner assez de détails. Quoi qu'il en soit, ce travail tiendra une place honorable au milieu des monographies consacrées spécialement à la Lorraine. C. M.

Le commandant Rivière et l'Expédition du Tonkin, par C. Baude de Maurceley, avec une préface d'Alexandre Dumas. Un vol. grand in-18 de 220 pages. Paris, Ollendorff, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

Deux héros, entre beaucoup d'autres plus obscurs, ont arrosé de leur sang cette terre du Tonkin où flotte maintenant sans conteste notre drapeau. A l'un, Francis Garnier, un publiciste éminent, M. Hippolyte Gautier a consacré une étude historique qui remonte aux premiers agissements des *Français au Tonkin*, tel est le nom de cette œuvre recommandable.

L'autre est ce lettré doublé d'un homme de guerre, ce marin philosophe, Henri Rivière. Tous deux ont pris Hanoï en se jouant presque, tous deux ont succombé, pour ainsi dire, à la même place, victimes de leur trop grande confiance envers un ennemi lâche et perfide.

M. de Maurceley était l'ami, le confident de notre vaillant compatriote; il a tenu à payer dans ce livre un juste tribut d'éloges à celui dont le sang, comme une semence sacrée, aura valu à la France une de ses plus belles colonies. A côté de sa carrière dans la marine, Rivière avait embrassé tout jeune celle des lettres, et cette dernière, au dire de son panégyriste, avait pour lui plus d'agréments, plus d'attraits et repondait davantage à sa nature d'artiste; cela ne l'empêcha pas d'adorer la mer et de devenir une de nos gloires militaires contemporaines. De 1852, date de ses premiers essais, œuvres de jeunesse, jusqu'en 1876, Rivière a écrit, de ce style un peu fataliste qu'il avait emprunté à Edgard Poë, plus de trente ouvrages, nouvelles, romans ou pièces ds théâtre : ce sont tous des écrits empreints d'une saveur originale, et qui témoignent d'un esprit philosophique profond, d'un grand talent d'observation. La vie et les œuvres de Rivière, tel est donc le sujet de la première partie de cet ouvrage. La deuxième raconte brièvement sa mission en Cochinchine et ses explorations. La troisième donne des détails tout à fait inédits sur le rôle de notre héros au Tonkin et sur sa mort tragique. Les faits généraux sont maintenant connus de tous ; ce qui ressort de ce nouveau volume sur le Tonkin, c'est la difficulté du rôle de Rivière, ballotté entre les instructions contradictoires qu'il recevait de Paris. Sans vouloir pénétrer dans le fond du débat, nous ne pouvons nous empêcher de regretter l'esprit de parti qui anime l'auteur de ce livre, et qui éclate à toutes les pages. Le gouvernement a péché par défaut d'initiative et par indécision; soit! mais de cela à alléguer que Rivière « a été abandonné à une mort certaine», c'est une conclusion un peu trop partiale, et nous ne pouvons suivre l'auteur dans cette voie. Ces réserves faites, il ne nous reste qu'à souhaiter à ce livre, auprès du public, l'accueil qu'il mérite; il nous a, pour notre compte, très vivement intéressé. C. M.

Gazette bibliographique

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

Séance générale trimestrielle. — La séance générale trimestrielle des cinq classes de l'Institut a eu lieu au palais Mazarin, sous la présidence de M. Rolland, président de l'Académie des sciences. Après la lecture faite par M. Rolland du rapport sur les changements survenus pendant l'année 1884, il a été procédé à l'installation du bureau pour 1885, dont le nouveau président est M. Bouguereau, de l'Academie des beaux-arts, et M. Garnier, le vice-président. La séance s'est terminée par une lecture de M. Egger sur un sujet se rapportant aux études grecques.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 26 décembre.

Ouvrage présenté. — A. des Michels : *Kime van Kien tan truyen*, traduit de l'annamite, avec des notes très nombreuses qui forment un commentaire perpétuel.

Le sujet de ce poème, composé à la fin du siècle dernier, est tiré d'un vieux roman chinois qui est un véritable tableau de mœurs. Nhuen-Du, l'auteur du poème, en détaille les épisodes de manière à montrer que tout ce qu'il raconte aurait pu se passer dans son propre pays.

Dans cette seance, l'Academie a nommé au scrutin la commission du prix Gobert. Ont été élus : MM. Jourdain, d'Arbois de Jubainville, Schlumberger et de Boislile.

Séance du 2 janvier.

Après l'election de MM. Desjardins et Paulin Paris nommés, le premier, président, le second, vice-président, pour l'annee 1885, la séance a été levée à la suite de la nouvelle du décès de M. Baudry.

Séance du 9 janvier.

Ouvrages présentés. — Brun-Durand : *Mémoires d'Eustache Prémond, notaire royal.* — P. Fournier : *Le royaume d'Arles et de Vienne.* — Robillard de Beaurepaire : *Variétés archéologiques.* — *Promenade de la Société française d'archéologie dans la ville de Caen.* — Tissot : *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique.*

Dans cette séance, l'Académie a procédé au renouvellement de ses commissions, qui se trouvent actuellement ainsi composées :

Commission des travaux littéraires : MM. Ravaisson, Egger, Renan, Maury, Delisle, Miller, Hauréau, de Rozière.

Commission des antiquités nationales : MM. Leon Renier, Maury, Delisle, Hauréau, Desnoyers, de Rozière, Al. Bertrand, Schlumberger.

Commission des écoles d'Athènes et de Rome : MM. Ravaisson, Egger, Léon Renier, Delisle, Miller, Gérard, Heusey, Perrot.

Commission du nord de l'Afrique : MM. Renan, Léon Renier, Barbier de Meynard, Maspéro, Duruy, Schefer, Pavet de Courteille, Perrot.

Commission administrative : MM. Jourdain et Deloche.

Commission mixte du prix Volney : MM. Renan, Bréal, Gaston Paris.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 20 décembre.

Ouvrages présentés. — Colonel Jung : *L'armée et la Révolution, Dubois-Crancé.* — Favé : *L'empire des Francs.* — Pigonneau et de Foville : *L'administration de l'agriculture au contrôle général des finances.* — Malan : *Les grands traits de l'histoire religieuse de l'humanité.*

Lecture. — Glasson : La famille romaine et la famille germaine; la propriété chez les Germains.

Séance du 27 décembre.

Ouvrages présentés. — De Lalande et Couturier : *Traité théorique et pratique du contrat d'assurance contre l'incendie.* — Vogel : *Le monde terrestre au point actuel de la civilisation.*

Lecture. — Dareste : Mémoire sur l'histoire du droit hongrois.

Séance du 3 janvier.

Ouvrages présentés. — Aucoc : *Conférences sur le droit administratif.* — Giovanni : 1° *Ciulo d'Alcamo, la Defensa gli Agostali e il giuramento del contrasto anteriori alla Costituzioni del 1231.* C'est une discussion savante sur certains personnages, certains termes, certaines formules de droit antérieurs à la constitution de 1231 (de la Sicile); 2° *Sul porto antico e su le muro, le piazze e i bagni di Palermo dal secolo X al secolo XV.* — Mgr Leoulan : *le Brahmanisme.* Cet ouvrage a été redigé à Pondichéry, à l'aide de documents originaux. — M. Frédéric Passy offre l'*Annuaire économique de la Gironde.* — F.-X. de Neumann-Spallart : *Uebersichten der Weltwirthschaft.* C'est un recueil de statistique destiné à faire connaître les forces productives et le commerce de tous les pays.

Lectures. — Baudrillart : Les populations agricoles de la Touraine. — Beautemps-Beaupré : Mémoire sur les baillis d'Anjou et du Maine au XIIIe siècle.

Séance du 10 janvier.

Ouvrages présentés. — Reynaert, député belge : *Histoire de la discipline parlementaire.* — Fournier : *Le royaume d'Arles et de Vienne.* — Bogisic : *Forme dite Inokosna de la famille rurale chez les Serbes et les Croates.* — Villey : *La question sociale et l'enquête sur la crise industrielle.* — Matrat : *L'amour de l'ouvrier; travail et prévoyance.* — Guelle : *Précis des lois de la guerre sur terre.*

Lectures. — Baudrillart : Les populations agricoles de la Touraine. — Beautemps-Beaupré : Mémoire sur les baillis d'Anjou et du Maine au XIIIe siècle.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque centrale de l'enseignement primaire.

Sur le rapport du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts ;

« Vu le décret du 13 mai 1879,

« Le Président de la République, décrète :

« Art. 1er. — Le musée pédagogique et la bibliothèque centrale de l'enseignement primaire, actuellement installés, 42, rue Lhomond, sont transférés 10, rue Louis Thuillier, dans les bâtiments précédemment occupes par l'École normale spéciale de travail manuel.

« Art. 2. — Le present decret aura son effet à partir du 1er janvier 1885.

Art. 3. — Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts est chargé de l'exécution du présent décret. »

2° Décrète également :

« Art. 1er. — Le personnel du musée pédagogique et de la bibliothèque centrale de l'enseignement primaire est fixé comme il suit :

« Un inspecteur général de l'enseignement primaire (hors cadre), directeur ;

« Un bibliothécaire ;

« Un bibliothécaire adjoint ;

« Trois employés ;

« Un chef des collections.

« Art. 2. — Le présent décret aura son effet à partir du 1er janvier 1885. »

Les Bibliothèques municipales. — On vient de publier le rapport d'ensemble sur le fonctionnement des bibliothèques municipales ouvertes au public dans les vingt arrondissements de la ville de Paris. Il resulte de ce travail que, pendant l'annee qui vient de prendre fin, ces bibliothèques ont progressé dans une notable proportion, autant par l'augmentation des ouvrages que par le nombre des lecteurs qui les fréquentent. Sous ce dernier rapport, les chiffres releves indiquent que les livres lus sur place ont été au nombre de 117,046, et que l'on a prêté, pour être lus à domicile, 582,762 livres.

Pendant la période correspondante de l'année précédente, on n'avait prêté que 407,819 livres, et les lectures sur place n'avaient porté que sur 106,468 livres. Au point de vue des ouvrages demandés, nous relevons les chiffres instructifs suivants :

Il a été demandé 400,631 romans ; 84,576 livres de littérature, poésie ou théâtre ; 65,016 ouvrages de sciences, arts ou enseignements ; 58,766 ouvrages d'histoire ; 22,762 livres ayant rapport à la musique et 3,220 manuels ou autres livres de langues étrangères.

Actuellement, il existe 39 bibliothèques municipales en plein fonctionnement, dont 20 installées dans les mairies et 19 dans les écoles communales.

Six nouvelles bibliothèques seront ouvertes prochainement rue du Ranelagh, avenue Rapp, rue Étienne-Marcel, rue du Rendez-Vous, etc.

L'entretien de ces diverses bibliothèques ou la création des nouvelles bibliothèques occasionneront pendant la présente année une dépense de 207,400 francs.

Bibliothèque administrative de la Préfecture de la Seine. — Nous avons déjà parlé de la bibliothèque administrative de l'Hôtel-de-Ville. Voici de nouveaux détails intéressants sur cette bibliothèque — unique en son genre, — qui va être installée aux premiers jours, pour être ouverte prochainement au public.

Elle se divise en deux sections : la section française et la section étrangère.

Ces deux collections de livres, de brochures et de cartes forment un ensemble de documents du plus haut intérêt sur toutes les branches de l'administration en France et à l'étranger.

La section française de la bibliothèque administrative se compose aujourd'hui de 11,788 volumes, sans compter les collections des ministères, des départements et des grandes villes de France. Parmi les derniers ouvrages inscrits au catalogue se trouvent : *le Journal du Palais, la Revue coloniale, le Bulletin officiel de la marine*, etc.

Au cours de l'année 1884, on a fait relier 3,362 volumes.

La section étrangère est encore plus complète, au point de vue du nombre des ouvrages qu'elle renferme, et qui sont au nombre de 15,084. L'augmentation constatée en 1884, qui n'est pas moindre de 1,291 volumes, a porté principalement sur les ouvrages allemands, anglais, italiens, hollandais et danois. La bibliothèque administrative étrangère a fait relier 426 volumes.

Au nombre des ouvrages reçus récemment, soit par achat, soit à titre d'échange, se trouvent des documents intéressants sur l'organisation et le fonctionnement des bibliothèques publiques en Europe et aux États-Unis, sur le balayage des villes, sur l'enlèvement et l'utilisation des ordures.

Une somme de 15,000 francs sera employée, en 1885, à l'entretien et à l'augmentation de la bibliothèque dont nous venons de parler.

M. Borel d'Hauterive. — M. Borel d'Hauterive, bibliothécaire de Sainte-Geneviève, vient d'être mis à la retraite, après cinquante ans d'excellents services.

ÉTRANGER

Angleterre. — *La Bibliothèque du British Museum.* — La bibliothèque du British Museum étant la plus importante des deux mondes après notre bibliothèque nationale, il est intéressant de constater, de temps à autre, les progrès réalisés dans ce grand établissement. On sait que la salle de travail, construite sur les plans de l'italien Panizzi et ouverte en 1857, peut donner place à trois cent vingt lecteurs. Elle est circulaire, meublée de pupitres rangés sur une trentaine de lignes, du centre à la circonférence, et surmontée d'un dôme de fonte et de verre qui égale en diamètre, à quelques pouces près, celui du Panthéon romain. Chaque lecteur dispose d'une place large de 1^{m},50, d'un fauteuil canné, d'un encrier, d'un sous-main de papier-buvard. Un tapis de caoutchouc s'étend sous ses pieds et assourdit le bruit des pas. La ventilation et le chauffage de la salle sont parfaits. Elle est éclairée à la lumière électrique, ce qui permet d'ouvrir la bibliothèque les jours de brouillard et de prolonger jusqu'à sept heures du soir, même en hiver, la durée de la séance quotidienne. Tout le pourtour de la salle est garni de rayons à hauteur d'homme, où se trouvent les livres de référence laissés à la discrétion des lecteurs, et qui sont au nombre de cinquante mille. Le centre de la salle est occupé par le bureau des bibliothécaires, entouré comme d'un ouvrage avancé par un cercle d'étagères où se trouvent les volumes in-folio du catalogue.

Ce catalogue est, sans contredit, le répertoire le plus complet et le plus utile qu'il y ait au monde. Il comprend, par lettres alphabétiques de noms d'auteurs, *tous les ouvrages sans exception* dont se compose cette magnifique bibliothèque. A première vue, il semble qu'un tel arrangement est peu judicieux, et qu'un catalogue par ordre de matières serait préférable. Mais cela n'est qu'une apparence. Un catalogue par ordre de matières, en effet, sera toujours arbitrairement divisé ; dix ou vingt ans suffiront, en beaucoup de cas, à rendre cette division surannée ; enfin certains chapitres s'allongeront démesurément et les recherches deviendront très difficiles, sinon impossibles.

L'ordre par noms d'auteurs est, au contraire, tout naturel et définitif. Il suffit de savoir, sur un sujet donné, quelles sont les principales autorités pour arriver aisément à trouver les titres des ouvrages qui traitent ce sujet.

Chaque livre, en entrant au British Museum par voie de dépôt ou d'acquisition, est donc l'objet d'une description complète et détaillée, couchée à la main sur une bande de papier pelure, et qui constitue en quelque sorte son état civil. Cette bande de papier, collée à sa place chronologique sur la feuille réservée à l'auteur, vient immédiatement s'ajouter au catalogue, qui de la sorte est constamment à jour.

Il va sans dire que chaque volume a un numéro d'ordre, composé d'une lettre majuscule qui répond à une division des magasins, d'une minuscule qui répond à une section et d'un chiffre qui répond à un rayon. Des bulletins de demande en nombre illimité sont à la disposition du lecteur sur le dessus même des étagères à catalogues, transformé en pupitres. Il suffit d'écrire sur un de ces bulletins le nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage, le numéro du livre, enfin celui de la place qu'on occupe, puis de remettre le bulletin à l'employé préposé à cet office, pour être

servi avec une grande rapidité, presque toujours en quinze ou vingt minutes. Le bulletin est provisoirement retenu au bureau : on le rend au lecteur contre le volume dont il a reçu communication. Point d'écritures supplémentaires, ni de formalités fastidieuses et inutiles. Nulle mesure puérile et humiliante impliquant une défiance quelconque pour la probité du lecteur, qui n'a obtenu sa carte d'admission que sur le témoignage de deux répondants.

Ce système est d'une commodité sans pareille, et quiconque a eu l'occasion de le mettre à l'épreuve peut constater son évidente supériorité sur tous les autres. L'administration du British Museum, jalouse de renchérir encore sur des habitudes si libérales, a entrepris depuis quelques années d'imprimer son catalogue, ce qui permettra à la fois d'en réduire le volume et d'en multiplier les exemplaires. L'entreprise devenait presque indispensable, en raison de la place tous les jours croissante occupée par ce colossal ouvrage in-folio. On avait calculé qu'à s'en tenir au système actuel le catalogue ne tarderait pas à remplir neuf mille tomes, ce qui nécessiterait de lui consacrer une salle spéciale. En imprimant l'état civil de chaque livre, au lieu de le laisser écrit à la main, on compte que les deux mille tomes actuels suffiront encore pendant deux ou trois siècles à recevoir les entrées. Il aurait été impossible d'imprimer tout le catalogue d'emblée, en affectant à cette opération une dépense de 100,000 livres sterling (2 millions 1/2 de francs). On a préféré n'en imprimer qu'une quinzaine de tomes par an, ce qui permet à la fois de donner au public la faculté d'acheter des exemplaires de ces volumes à un prix relativement modeste, et fournit dans ce débouché même un allègement à des frais considérables.

Une autre innovation fort appréciée des travailleurs, au British Museum, est l'établissement récent, dans leur salle, d'un certain nombre d'étagères exclusivement réservées aux bibliographies spéciales. Cette branche de la librairie s'est considérablement développée depuis quelques années, en français comme en allemand et en anglais. Il est extrêmement commode d'avoir ainsi sous la main, sur un sujet donné, la bibliographie complète de tout ce qui a été imprimé sur la matière, et cette faculté, associée à l'emploi du grand catalogue, permet de remonter très rapidement aux sources.

Réunion de la « Library Association ». — Le 30 septembre dernier, la *Library Association* s'est réunie à Dublin, sous la présidence de M. J.-K. Ingram, bibliothécaire de l'université de cette ville.

Un grand nombre de communications intéressantes ont été faites au cours de la réunion. Parmi les plus importantes, il faut citer :

M. Hulton : Douze années de travaux de catalogue dans une grande bibliothèque;

Ch. Bruce : La bibliothèque d'Althorp et sa riche collection d'ouvrages sur l'histoire de l'imprimerie en Angleterre;

H. Stevens : Souvenirs de Panizzi;

R. Garnett : L'emploi des procédés photographiques dans les bibliothèques;

H. Bradshaw : L'imprimerie en Irlande;

C. W. Holgate : Les bibliothèques d'Australie et de Tasmanie.

Suivant une communication de M. Ingram, la bibliothèque de *Trinity College* compte actuellement 200,000 volumes et 2,000 manuscrits dont plusieurs d'une grande valeur.

L'assemblée adopte une résolution tendant à demander au gouvernement l'autorisation de reproduire, au moyen de la photographie, les manuscrits et documents d'une valeur incontestée qui se trouvent dans les bibliothèques publiques et dont la destruction ou la perte serait irrémédiable.

La huitième réunion annuelle de l'association se tiendra, en 1885, à Plymouth.

Turquie. — *Les bibliothèques de l'Asie Mineure.* — La bibliothèque internationale de Lorentz et Keil, Constantinople, publie le premier volume du catalogue des manuscrits grecs qui se trouvent dans les couvents de l'Asie Mineure. Ce premier volume est consacré aux bibliothèques de l'île de Lesbos et a été élaboré par M. Papadopulos Keramens. L'initiative de cette importante publication est due à M. Th. Maurogordatos.

États-Unis. — La veuve du docteur Ezra Abbot a fait don, à Harvard University, de la bibliothèque qu'avait laissée son mari et qui, au dire des connaisseurs, contient la plus riche collection d'ouvrages et écrits relatifs à la bible.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— La troisième livraison de la *Bibliographie générale des Gaules* de M. E. Ruelle vient de paraître. Elle contient la première partie du Catalogue alphabétique par noms d'auteurs (A. GU.).

— Le dernier ouvrage de M. François Lenormant, *les Origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions*, vient de paraître, chez l'éditeur Maisonneuve, en une nouvelle édition en trois volumes in-12.

— Sous ce titre : *la Hollande et la liberté de pen-*

ser au XVIIe *et au* XVIIIe *siècle*, la librairie Calmann Lévy vient de publier les discours de MM. Parrot-Larivière, Hora-Siccana et Fortoul sur le sujet mis au concours par l'Association littéraire internationale. Ces discours sont précédés d'une introduction de M. Louis Ulbach.

— M. Morel-Fatio a fait paraître sa leçon d'ouverture sur *la Comédie espagnole au* XVIIIe *siècle*.

— Signalons aux curieux un utile recueil dont le premier volume vient de paraître, uniquement consacré à la reproduction de pièces inedites, rares ou curieuses concernant l'histoire des XVIIIe et XIXe siècles. La *Revue rétrospective* se préoccupe de tout ce qui peut offrir une révélation instructive, une anecdote inconnue, une erreur à rectifier. Elle paraît deux fois par mois et forme, chaque semestre, un élégant volume in-12 qu'un index alphabétique permet de consulter rapidement avec fruit. Elle tire à petit nombre et ne vend pas au numéro. Dans de telles conditions, la *Revue rétrospective* ne peut tarder à devenir introuvable. Elle a dès aujourd'hui sa place marquée dans toutes les bonnes bibliothèques. (Lepin, éditeur, 12, galerie d'Orléans. — Prix : 4 francs.)

ÉTRANGER

Allemagne. — Le *Livre* a déjà eu l'occasion de parler du *Novellenschatz* (trésor de nouvelles) publié par Paul Heyse et Louis Laistner. — De 1870 à 1880, il en a paru vingt-quatre volumes, où sont réunis les meilleurs écrits de plus de quatre-vingts romanciers.

Après un arrêt de plusieurs années, le *Trésor de nouvelles* a entamé une seconde série, dont cinq volumes ont paru. — Une notice bibliographique et littéraire est consacrée à chacun des auteurs dont le *Trésor* publie une des nouvelles.

— M. Meidinger, de Berlin, a publié la première partie d'un ouvrage très intéressant, portant le titre : *Das Buch von der Weltpost; Entwickelung und Wirken der Post und Telegraphie im Weltverkehr* (le livre de la poste internationale; développement et fonctionnement de la poste et de la télégraphie), par V. Veredarius. — L'ouvrage sera complet en dix fascicules et contiendra un certain nombre d'illustrations et d'héliogravures.

Angleterre. — MM. William Blackwood et fils (Édimbourg et Londres) publient une histoire de Madagascar, par le Rév. Henry W. Little. — L'ouvrage s'attache à donner une description aussi complète que possible des mœurs, coutumes et du caractère des indigènes de cette île.

— Le *Lexicon pseudonymorum* de M. E. Weller paraît prochainement en seconde édition, considérablement augmentée. — L'ouvrage aura de 30 à 40 feuilles grand in-8°, à deux colonnes; le prix de souscription ne dépassera pas 30 francs.

Autriche. — M. Maly publie un intéressant ouvrage sur la *Renaissance littéraire et politique de la Bohême au* XIXe *siècle*.

Belgique. — M. Pol de Mont vient de faire paraître à Haarlem, chez le libraire Gosler, une monographie consacrée à Henri Conscience.

— M. l'abbé Van Caster vient de faire paraître l'*Histoire des rues de Malines et de leurs monuments* ; et M. Lejeune une *Histoire de la ville de Binche*.

— *Le vieil Anvers et le nouvel Anvers*, par V.-A. Lagye ; un volume in-4°, avec gravures et frontispice en chromo (Bruxelles, Lebègue et Cie). Ce petit volume fait partie de la série de monographies illustrées publiées sur papier de luxe par l'office de publicité et relatives à l'histoire et à la description de la Belgique. Parmi les gravures du *vieil Anvers*, les plus jolies reproduisent une salle de l'hôtel de ville avec une cheminée de l'abbaye de Tongerloo et la célèbre maison Plantin.

Italie. — M. E. d'Azeglio, ancien ministre d'Italie à Londres, a publié sa correspondance avec sa mère, la marquise d'Azeglio (1835-1861), sous le titre de : *Souvenirs historiques de la marquise d'Azeglio, née Alfieri*. — La marquise, qui était alliée à toute la noblesse piémontaise, voyait constamment les hommes politiques de l'époque; sa correspondance contient une foule d'informations historiques et de souvenirs personnels.

— M. de Gubernatis vient de faire paraître le septième volume de son *Histoire universelle de la littérature*. Il est consacré aux contes populaires.

Roumanie. — *Documente privitore la istoria Românilor* culese de Eudoxiu de Hurmuzaki (Documents sur l'histoire de la Roumanie). Ouvrage publié sous les auspices de l'Académie et du ministère des cultes et de l'instruction publique à Bukarest. — Volume IV, pars II. — 1600-1650.

— *Nouveau dictionnaire français-roumain et roumain-français*. Deux volumes in-12. — Bukarest, Socceû et Cie.

Suisse. — *Schweizerische Volksfesten, Sitten und Gebrauche* ; fêtes nationales, mœurs et coutumes

suisses; Aarau, chez Sauerlander. — Cet ouvrage contient une foule de renseignements curieux sur les souvenirs historiques, les jeux, fêtes et usages suisses depuis des siècles. — Ceux qui étudient les anciennes coutumes de l'Helvétie y trouveront amplement matière à glaner.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION

en France et à l'Étranger

FRANCE

— Parmi les publications prochaines annoncées par la Société des anciens textes français, citons les *Œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir*, éditées par M. Suchier, et les *Contes de Boson*, recueil intéressant, dont l'étude jettera un jour nouveau sur la formation du recueil célèbre sous le titre de *Gesta Romanorum*.

La Société annonce la distribution prochaine du tome IV d'*Eustache Deschamps*.

— La librairie Leroux commence une traduction des *Rœmische Alterthümer* de Lange sous ce titre : *Histoire intérieure de Rome*. Cette traduction a été confiée à MM. Didier et Berthelot.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Tante annonce la publication prochaine à la librairie Friedel, de Leipzig, d'une bibliographie des ouvrages anciens et modernes sur la franc-maçonnerie.

— Le troisième et dernier volume de *Luther, sa vie et son œuvre*, par M. Kuhn, est sous presse.

— La librairie Schmidt et Günther de Leipzig annonce une traduction de l'*Histoire romaine* de M. Duruy, par M. Hertzberg.

Angleterre. — *Memoirs of Libraries*, par M. Edwards, doivent paraître prochainement. Le livre ne sera pas mis en vente; on ne pourra se le procurer que par souscription.

Autriche. — Le Dr Vladimir Papafara de Zara (Dalmatie) se propose d'élaborer une bibliographie complète de législation internationale, publique et privée. Il fait appel à tous ceux qui ont publié des livres, des brochures ou même des articles sur un sujet quelconque de législation internationale et les prie de lui faire parvenir le titre, la date et le lieu de publication de leurs ouvrages, et, si c'est possible, d'y ajouter la liste et les numéros des revues et journaux qui ont donné un compte rendu de leurs écrits.

Italie. — Le quatrième volume des lettres du comte de Cavour, éditées par M. Luigi Chiala, est en publication chez MM. Roux et Favale, à Turin, et contiendra 233 lettres et autres pièces, datant pour la plupart de la dernière année de sa vie.

Belgique. — Le P. de Smedt a entrepris de publier comme supplément aux *Analecta hollandiana*, un catalogue des manuscrits hagiographiques de la bibliothèque royale de Bruxelles.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Promotions et nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur. — Parmi les promotions et nominations faites à l'occasion du 1er janvier dans l'ordre de la Legion d'honneur, nous remarquons les suivantes :

Grand officier : M. Milne-Edwards, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des sciences de Paris;

Officiers : MM. Barbier de Meynard, membre de l'Institut, professeur au Collège de France; Henri Meilhac, auteur dramatique; Gidel, proviseur au lycée Louis-le-Grand.

Chevaliers : MM. Thibaut (Anatole), dit Anatole France, homme de lettres; Poux-Thierry, conservateur à la Bibliothèque nationale; Paul Arène, homme de lettres; Challamel, éditeur; Michaux, directeur des ateliers de la maison Marinoni.

Convention franco-italienne. — Le *Journal officiel* du 24 janvier dernier publie la convention passée entre la France et l'Italie pour la garantie réciproque de la propriété des œuvres de littérature et d'art.

En voici les deux premiers articles :

« Art. 1er. — Les auteurs d'œuvres littéraires, scientifiques ou artistiques, que ces œuvres soient publiées ou non, jouiront dans chacun des deux pays réciproquement des avantages qui y sont ou seront accordés par la loi pour la protection des ouvrages de littérature, de science ou d'art, et ils y auront la même protection et le même recours légal contre toute atteinte portée à leurs droits que si cette atteinte avait été commise à l'égard d'auteurs nationaux.

Toutefois, ces avantages ne leur seront réciproquement assurés que pendant l'existence de leurs droits dans le pays d'origine, et la durée de leur jouissance dans l'autre pays ne pourra excéder celle fixée par la loi pour les auteurs nationaux.

« L'expression *œuvres littéraires, scientifiques ou artistiques* comprend les livres, brochures ou autres écrits, les œuvres dramatiques ou dramatico-musicales, les compositions musicales, les œuvres chorégraphiques, les œuvres de dessin, de peinture, de sculpture, de gravure, les lithographies, les illustrations, les photographies, les cartes géographiques, plans, croquis et œuvres plastiques concernant la géographie, la topographie, l'architecture, les sciences naturelles; et, en général, toute production quelconque du domaine littéraire, scientifique ou artistique.

« Art. 2. — Sont absolument prohibées, dans chacun des deux États contractants, l'impression, la publication, la circulation, la vente, l'exposition, l'importation ou l'exportation d'ouvrages littéraires, scientifiques ou artistiques contrefaits, ou d'objets de reproduction non autorisée, soit que lesdites contrefaçons ou reproductions non autorisées proviennent de l'un des deux pays contractants, soit qu'elles proviennent d'un pays tiers quelconque.

« La même prohibition s'applique également à toute représentation ou exécution publique et non autorisée des œuvres dramatiques, musicales, dramatico-musicales ou chorégraphiques des auteurs et compositeurs de l'autre pays, que cette représentation ou exécution soit totale ou partielle, ou qu'elle soit effectuée d'une manière quelconque, même avec des additions, des retranchements ou des variantes.

« La représentation ou l'exécution publique en Italie d'une œuvre dramatique, musicale, dramatico-musicale ou chorégraphique française sera, en outre, interdite d'office par l'autorité locale, lorsque l'auteur ou compositeur aura adressé soit au ministère de l'agriculture, de l'industrie et du commerce d'Italie, soit à l'autorité diplomatique ou consulaire italienne en France, la déclaration qu'il entend faire défendre la représentation ou l'exécution de son œuvre. »

Une signature de Molière. — Un don du plus haut intérêt vient d'être fait au Théâtre-Français par M. Alexandre Dumas. On sait qu'il s'est rendu naguère acquereur d'un acte au bas duquel figure la signature de Molière, le seul modèle de son écriture que l'on connaisse. M. Dumas l'a offert à la Comédie-Française. On a décidé que ce précieux document serait placé dans le foyer des artistes, à côté de la signature de Louis XIV. L'acte sera enfermé dans un cadre, ouvert à la page au bas de laquelle figure, en lettres majuscules, la signature de l'auteur du *Misanthrope*.

Une notice sur A.-J. Pons. — M. J. Arnoux, professeur à Digne, a consacré, dans *le Journal des Basses-Alpes* du 28 décembre 1884, une très longue étude biographique et critique à notre regretté collaborateur A.-J. Pons, dont nous avons annoncé le décès au mois d'août dernier. Nous devons signaler cet excellent travail sur un érudit écrivain trop peu connu et émettre le désir que M. Arnoux réunisse en brochure la notice qu'il a bien voulu nous faire tenir.

Thèses soutenues par les élèves de l'École des chartes. — Parmi les thèses qui ont été soutenues le mois dernier par les élèves de l'École des chartes, nous signalerons les suivantes : *L'image du monde, poème didactique du* XIIIe *siècle, recherches sur les versions non interpolée, interpolée et en prose,* par M. Grand : — *Étude biographique, littéraire et bibliographique sur Olivier de la Marche,* par M. Stein ; — *Étude sur Gasse Brûlé, poète du* XIIe *siècle et édition critique de ses chansons,* par Huet.

M. François Coppée et sa démission de bibliothécaire du Théâtre-Français. — M. François Coppée a adressé au directeur de la Comédie-Française la lettre suivante :

Paris, 13 janvier 1885.

« Monsieur l'administrateur,

« J'étais persuadé et vous le disiez vous même récemment à propos de mon élection à l'Académie, qu'il ne pouvait être que flatteur et honorable pour la Comédie-Française de m'avoir comme bibliothécaire. Or je viens d'apprendre, et de source certaine, que cet avis n'est pas celui de tous les membres du comité administratif. Il y a là, pour moi, une question de dignité personnelle dont je suis seul juge et que je tranche en vous donnant ma démission.

« Je vous prie également de considérer comme non avenues les conversations préliminaires que j'ai eues avec vous au sujet de mon nouveau drame, *les Jaco-*

bites, car je renonce à faire connaître au comité de lecture cet ouvrage que je destine désormais au théâtre de l'Odéon.

« Recevez, monsieur l'administrateur, l'assurance de ma considération distinguée.

« François Coppée. »

Pour bien comprendre cette lettre et la réponse de M. Coquelin, il faut savoir que M. Coppée remplissait les fonctions de bibliothécaire de la Comédie avant d'avoir été élu membre de l'Académie française et qu'un membre du comité avait fait des observations à ce sujet, par rancune d'une critique du poète feuilletonniste bibliothécaire sur *la Princesse de Bagdad.*

Voici maintenant la lettre de M. Coquelin :

« Mon cher Coppée,

« Vous savez que j'ai la bonne habitude de n'aimer que les situations franches. Nous avons eu ensemble de fort bons rapports, et je pense que vous n'avez eu qu'a vous louer de moi de toutes les façons.

« Votre lettre au *Figaro* me surprend au dernier point et je vous en exprime ma pénible surprise.

« Dans la dernière séance du Comité, un membre a cru devoir demander s'il était convenable que la Comédie continuât à vous laisser dans une situation très inférieure, et je vous avoue que j'ai été entièrement de son avis. Votre lettre est prise de trop haut pour laisser place à la reconnaissance que vous devez à ce même Comité, qui a été heureux de vous obliger, mais je ne puis en accepter les termes sans protester.

« Vous ne lirez pas vos *Derniers Stuarts* au Théâtre-Français : tant pis pour vous et pour nous, et tant mieux pour l'Odéon ! mais vous avez obéi plus vite qu'il ne fallait, à mon sens, à un moment de mauvaise humeur que rien ne justifie.

« Pour moi, mon cher Coppée, je suis à votre disposition pour vous rendre ou pour garder *le Luthier,* que j'avais l'intention de rejouer cet hiver. Je vous prouverai, si vous me le laissez, que je suis moins susceptible que vous, et je serai enchanté de tenir moi-même au répertoire de notre théâtre l'œuvre dans laquelle vous vous êtes montré le plus auteur dramatique. »

Nous donnons ces deux lettres sans commentaires.

Les Mémoires du général Fleury. — Le général Fleury a laissé un testament très minutieux, très soigneusement rédigé, dont un article spécial prescrit à ses héritiers ce qui doit être fait pour ses mémoires.

Ils ne doivent paraître — s'ils paraissent — que dans dix ans.

Il n'est pas absolument certain qu'ils paraissent; une certaine latitude est laissée, à ce sujet, par le général à sa famille.

Mais, en aucun cas, ils ne doivent être livrés au public avant dix ans révolus.

Ils sont inachevés, comme on sait; mais les matériaux de la dernière partie étaient tout prêts, les notes et dépêches mises en ordre, ce qui permettrait à une main pieuse de les terminer.

Les Chroniques de Froissart. — M. V. Bouton vient d'adresser à l'Académie des inscriptions une lettre sur *les Chroniques de Froissart,* dans lesquelles les noms ont été tronqués et defigurés par les copistes, et que la publication du héraut Ghelre va rectifier complètement.

Le libraire Decary. — Dans son courrier du *Temps,* M. Claretie raconte comment il fit la connaissance d'Arnold Mortier, il y a bientôt vingt-cinq ans.

C'était dans la boutique d'un petit libraire du passage Brady, où le brave Jules venait souvent en voisin acheter des livraisons illustrées et causer avec ce libraire nommé Decary, qui était un homme assez original.

« Le libraire, dans les quartiers populaires, est pour sa clientèle non seulement un marchand, mais un critique ; on le consulte sur ce qu'on doit lire, on lui demande son sentiment sur l'ouvrage nouveau : « — Faut-il ou ne faut-il pas l'acheter ? » Decary, lui, lorsqu'un client lui posait la question : « Faut-il « acheter le journal *l'Omnibus* ou le dernier roman de « Ponson du Terrail ? » répondait : « — Oui, si vous « aimez la drogue ! Mais ne feriez-vous pas mieux de « vous payer un Musset ou *les Contemplations* de Vic- « tor Hugo, par livraison, ou le Shakespeare traduit « par Montégut, chez Hachette ? »

« Le plus curieux, c'est qu'avec son horreur pour le roman de pacotille et son amour passionné de la grande littérature, Decary avait trouvé une clientèle parfaitement littéraire et choisie jusque dans ce faubourg, et que l'étroite boutique sombre du petit passage Brady était devenue un centre de réunion, une sorte de *parlotte* lettrée pour un bon nombre de jeunes gens des environs, employés de maisons de commission, ou commis marchands, ou avocats stagiaires, qui se retrouvaient là, devisant des œuvres nouvelles, de *Merlin l'Enchanteur*, de Quinet, ou des *Misérables*, de Hugo.

« Decary admirait Hugo, aimait Quinet, mais il adorait Musset. Il le savait par cœur. Il le récitait avec une émotion vraiment puissante, et nous étions là, écoutant, tout heureux de ce bain de poésie. Parfois un voisin du libraire, un chapelier amateur de théâtre et rimeur de chansons, venait se joindre à notre petit cercle.

« Il essayait de fredonner du Béranger, mais Decary l'interrompait en reprenant l'*Espoir en Dieu.* « Béranger n'est pas un poète. » Le chapelier se récriait, le libraire se fâchait. On n'en était pas moins bons amis en se séparant. »

LES CORRESPONDANTS A PARIS DES JOURNAUX ÉTRANGERS

Voici, d'après le journal *le Voltaire,* les noms des correspondants que les journaux étrangers entretiennent à Paris :

Journaux allemands. — La *Gazette de Cologne,*

MM. Cramer et de Scheidlein; la *Gazette nationale* de Berlin, M. Beckmann; le *Berliner Tageblatt*, M. Brandès; la *Volkszeitung*, de Berlin, M. Freyburger; la *Frankfurter Zeitung*, M. Vogt; la *Frankfurter Beobachter*, M. Hirsch; la *Gazette de Voss*, M. le docteur Max Nordau; la *Gazette universelle d'Augsbourg*, M. Haefner; le *Petit Messin*, M. Proto; la *Gazette de Metz*, M. Steinkarz.

Journaux anglais. — Le *Times*, M. Oppert, dit de Blovitz; le *Standard*, M. Bowes; le *Daily News*, M. Crawford; le *Daily Telegraph*, M. Campbel Clarke; le *Daily Chronicle*, M. Millage; le *Manchester Guardian*, M. Whiting; l'*Illustrated London News*, M. Child.

Journaux italiens. — Le *Corriere della Sera*, M. Bernasconi; le *Diritto*, M. Berri; la *Perseveranza*, le *Fanfulla*, le *Popolo romano*, M. Caponi; la *Tribuna*, M. Resasco; la *Gazzetta del Popolo*, M. Raqueni, directeur de *Paris-Rome; Roma*, M. Demeny (Français); l'*Opinione*, M. Sampieri.

Journaux suisses. — Le *Journal de Genève*, M. Seignobos; la *Gazette de Lausanne*, M. Renevier; la *Correspondance helvétique*, M. Macou.

Journaux autrichiens. — Le *Parlementar*, de Vienne, M. Badaire; le *Neues Wiener Tagblatt*, M. Bryndza; la *Presse*, de Vienne, M. Bukowicz; la *Nouvelle Presse libre*, M. Singer; la *Wiener Allgemeine*, M. Oberwinder; le *Pester Lloyd*, M. Pataki; le *Pesti Hirlap*, M. Aranzi; la *Gazette de Hongrie*, M. Bernhardt; le *Neues Pester Journal*, M. Rothfeld; la *Correspondance politique*, de Vienne, M. de Testa; le *Marodni Listy*, de Prague, M. Mathivet.

Journaux russes. — Le *Nouveau Temps*, de Saint-Pétersbourg, M. Bagnitzki; le *Courrier de Moscou*, M. Pawlowski.

Journaux espagnols. — *El Liberal*, de Madrid, et la *Opinion nacional*, de Venezuela, M. Ladevete; la *Epoca*, M. Eusebio Blasco et M. Hermota; la *Ilustracion* espagnole, M. Pedro Prat; *El Dia*, de Madrid, M. Guttierrez Britto.

Journaux belges. — L'*Indépendance belge*. Ce journal a plusieurs correspondants, qui travaillent sous la direction de M. Gaston Bérardi.

Le *Journal de Bruxelles*, l'*Étoile belge*, la *Réforme belge*, M. Tourges.

La *Flandre libérale*, M. Penel, de la *République française*.

La Meuse, de Liège, M. Petit.

Parmi les autres journaux étrangers qui entretiennent des correspondants à Paris, nous citerons :

El Estandarte, M. Malaz; la *Izquierda Dinastica*, M. Silben; le *Petit Messin*, M. Proto; le *Courrier des États-Unis*, M. Meunier; M. Rewell, du *Morgenblatt*, de Helsingfors, en Finlande; M. Riese, de la *New-Yorker Staatzeitung*; le général Carrol Tévis, du *New-York Times*. — M. Santa-Ana Nery est le correspondant du *Jornal do Comercio*, de Rio-Janeiro; M. Ericson, de l'*Aftenblat*; M. Nicholson, du *Madras Times*.

Ces correspondants sont constitués en association syndicale, dont le siège est n° 1, rue Grétry, dans les bureaux de la *Tribuna*.

Une seule presse pour trois journaux. — Nous extrayons du premier numéro d'un journal hebdomadaire, *le Courrier français*, une amusante chronique où M. Roques raconte certaines combinaisons imaginees par un imprimeur pour tirer trois journaux sur une seule presse.

« En 1858, l'imprimeur Lévy, au boulevard de Clichy, n'avait qu'une presse, et cependant de chez lui, dans la matinée du dimanche, devaient sortir deux journaux : *le Globe* et *le Courrier français*. On les tirait dans la nuit du samedi, et on commençait naturellement par celui qui était le premier prêt.

« L'autre était obligé d'attendre jusqu'à dix ou onze heures. Il résultait de cet état de choses un stimulant extraordinaire. De part et d'autre, on mettait tout en œuvre pour arriver premier. C'était une lutte vive, ardente, qui se renouvelait tous les samedis. Combien de fois avons-nous entendu Mme Roques, directrice du *Courrier français*, dire au metteur en pages :

« — Émile, cent sous pour vous si nous distançons *le Globe*.

« Mais le rédacteur du *Globe* (c'était un nommé Dorigny, dentiste, qui portait ses réclames à la connaissance du public par la voie du *Globe*), ce rédacteur prodiguait, lui aussi, les caresses et les promesses :

« — Émile, brûlons la politesse au *Courrier français*, et quand vous aurez besoin de vous faire arracher une dent... je ne vous dis que ça.

« Souvent des querelles éclataient. Il fallait appeler le maître imprimeur, qui calmait aussitôt cette irritation. Son grand moyen était d'offrir des bocks au rédacteur obligé, pour voir la *morasse*, d'attendre jusqu'à onze heures ou onze heures et demie.

« Les choses allaient de ce train depuis quelques mois lorsque l'imprimeur Levy conçut le burlesque projet de faire un troisième journal hebdomadaire, uniquement destiné à la province, mais un journal qui ne lui coutât absolument que le papier et le tirage.

« Ce journal s'appela *l'Universel*. Il était fait avec la composition du *Globe* ou du *Courrier*, sans le consentement ni de M. Dorigny ni de Mme Roques. C'était un journal publié presque secrètement. On le tira d'abord sur *le Globe*, parce que *le Globe* paraissait s'être résigné à être imprimé le dernier. On changeait le titre; on changeait le nom du gérant et on avait *l'Universel*.

« Mais voilà que peu de temps après *le Globe* recommença le combat avec une ardeur nouvelle, et *le Courrier français*, battu à son tour, fut parfois imprimé le dernier. Grand embarras pour M. Lévy quand le cas se présenta pour la première fois. Comment faire? Tirer *l'Universel* avant *le Courrier français* n'était pas possible. Garder les cadres du *Globe* jusqu'au lendemain n'était pas possible non plus, l'imprimerie étant très pauvre en caractères. Que fit

alors M. Lévy? Il tira son journal sur *le Courrier français*. Aux grands maux les grands remèdes!

« Vous figurez-vous l'ahurissement des soixante-sept abonnés de *l'Universel* à la réception de ce numéro? Ils cherchent la suite du *Mariage de Victorine*, anxieux de savoir comment cette fille jeune et vertueuse s'est tirée de la situation embarrassante dans laquelle l'auteur l'avait laissée, et ils tombent sur le vingtième chapitre des *Extraordinaires et véridiques Aventures du sergent Muffeton*, auxquelles ils ne comprennent pas un mot. De même pour tous les articles ayant des *suites*.

« Deux ou trois semaines après, nouveau changement.

« Et cela dura ainsi pendant plus d'une année. Un jour cependant, *le Globe* cessa de paraître et *le Courrier français* imita bientôt la conduite de son confrère. Vous croyez que le directeur de *l'Universel* fut embarrassé? Point du tout. Il tira son journal sur *le Moniteur... des gardes champêtres*, qui s'imprimait chez lui.

« Mais, cette fois, les souscripteurs trouvèrent la plaisanterie trop forte et réclamèrent ou *Victorine* ou *le Sergent Muffeton*.

« M. Lévy ne pouvant donner ni l'un ni l'autre, n'avait plus qu'à tirer *l'Universel*. C'est ce qu'il fit. Il lui restait onze abonnés. »

ÉTRANGER

Allemagne. — *Plagiat.* — Un Allemand, le Dr Ludwig Meyer, vient de faire à M. Gaston Boissier l'honneur de s'approprier un de ses ouvrages : *la Villa d'Hadrian*. M. Meyer a simplement traduit l'ouvrage en allemand, lui a donné un autre titre : *Tibur, eine römische Studie*, et a eu soin d'inscrire en tête de son volume : Droit de traduction réservé !

Angleterre. — *Un portrait de Dickens.* — La fille aînée de Dickens vient de nous donner de lui, dans *le Cornhill Magazine*, un portrait plus complet et plus satisfaisant peut-être qu'aucun autre, et que *le Temps* résume dans un article dont nous détachons les passages suivants :

« Le voici au milieu de ses enfants et de ses bêtes favorites, dans cette maison de Gad's Hill, à Chatham, qu'il avait ambitionnée tout petit, qu'il put acheter une fois célèbre, et qu'il ne cessait pas d'embellir, d'agrandir, de perfectionner.

« Ce fut d'abord pour lui simplement une maison de campagne. Mais, au bout de trois ou quatre ans, il en fit sa résidence unique, et dès lors elle fut le grand intérêt de sa vie. C'était tantôt un chemin souterrain qu'il faisait creuser pour mettre en communication le verger et le jardin, et dont il suivait le percement avec la même anxiété que les ingénieurs du Saint-Gothard ont pu apporter à leur œuvre; tantôt un salon, un chalet ou une aile qu'il faisait ajouter aux bâtiments primitifs, une salle qu'il faisait décorer à neuf. Il avait une passion désordonnée pour la couleur verte, pour les miroirs et pour les géraniums rouges. Un jour qu'il avait fait garnir de glaces tous les murs de sa salle à manger, il demanda à sa plus jeune fille, d'un air profondément satisfait de son œuvre :

« — Eh bien! Katie, que dites-vous de ceci ?

« — Ma foi, papa, répliqua l'enfant, je pense que, quand vous serez devenu un ange, vous aurez sûrement des ailes de miroirs et une couronne de géraniums !

« Quant au vert, il en faisait mettre partout, en pelouses dans le jardin, en peinture sur les volets, les portes, les barreaux. Son biographe remarque avec raison que par ce côté comme par beaucoup d'autres, et notamment par son amour de l'ordre, de la propreté, de l'exactitude rigoureuse, il ressemblait à un marin de profession. Ses allées étaient toujours aussi bien ratissées que celles d'un capitaine au long cours en retraite et, circonstance plus singulière, comme un véritable capitaine au long cours, il y avait fait planter un mât, toujours garni de pavillons plus éclatants les uns que les autres. »

Dickens, dit son biographe, était médecin-né. Il était inappréciable dans une chambre de malade, toujours gai, tranquille, plein de ressources imprévues et de recettes precieuses, réconfortant par sa seule présence et par le rayonnement de sa douceur. Il y avait en lui une sorte de magnétisme spécial qui agissait sur vous par le simple contact de la main, par l'influence seule du regard — ce qu'on pourrait appeler le magnetisme de l'exquise bonté.

« Une de ses singularités était de ne dire *adieu* à un ami qu'avec la plus extrême répugnance. Il lui semblait que ce mot portait malheur. Ce sentiment se trouve exprimé avec une grande force dans un de ses premiers livres : *Old Curiosity shop*.

« Pourquoi, dit-il, est-il donc plus aisé moralement que physiquement de supporter la séparation? Pourquoi avons-nous la force de réaliser la chose, même quand il ne nous reste pas celle de dire le mot?... A la veille d'un long voyage et d'un éloignement qui peut se prolonger des années, des amis tendrement attachés l'un à l'autre se quitteront sans rien laisser paraître sur leur visage, en échangeant une poignée de main, en parlant de se revoir encore une fois le lendemain... Et tous deux savent pourtant que ce n'est là qu'une feinte, qu'ils ne se reverront pas, que leur but unique est d'éviter ce mot odieux, leurs lèvres ne pouvant se résoudre à l'articuler!... Les *possibilités* sont-elles donc plus lourdes à porter que les *certitudes*?... »

« La pensée que Dickens exprimait là a pu paraître à plus d'un lecteur quelque peu subtile, artificielle et quintessenciée. Nous savons aujourd'hui qu'elle était chez lui fruit de nature, et c'est peut-

être parce qu'il sentait véritablement ainsi que Charles Dickens a été et restera le romancier du siècle, — le grand imité, l'inimitable. »

Daniel de Foe. — A travers les livres : Tout le monde, dit *le Rappel*, a lu *Robinson Crusoé*. Mais tout le monde ne sait pas que Daniel de Foe fut condamné, en 1703, à payer à la reine une amende de 2,000 marks, à être exposé trois fois au pilori, à rester prisonnier aussi longtemps qu'il plairait à la reine et à donner caution pour sa bonne conduite pendant sept ans. Tout cela pour avoir écrit une brochure de polémique religieuse intitulée : *Le plus court moyen d'en finir avec les dissidents.*

Il subit sa peine dans toute sa rigueur et son livre fut brûlé par la main du bourreau.

Pendant les vingt jours qui s'écoulèrent entre son emprisonnement — il était enfermé dans la prison de Newgate — et son exposition publique, de Foe composa son « *hymne au pilori* » qui, grâce à ses amis, ne tarda pas à se répandre dans la ville. C'était une fière protestation, et il est incroyable qu'on n'y ait pas trouvé motif d'une nouvelle condamnation. Il fut exposé plusieurs heures, le premier jour, — 29 juillet 1703 — devant Royal-Exchange, dans Cornhill ; le deuxième jour, près de la Conduite, à Cheapside, et, le troisième jour, à Temple-Bar. La foule, qui ne ratifiait pas cette cruauté, lui fit chaque fois une véritable ovation ; ses amis se tinrent près de lui pour le consoler ; les femmes ornèrent le pilori de guirlandes de fleurs, et lorsqu'il fut enfin détaché de l'infâme machine, des vivats chaleureux l'accompagnèrent jusqu'à la prison.

De Foe, qui avait une femme et six enfants, se vit du coup absolument ruiné. Il avait surtout vécu jusque-là du produit d'une tuilerie qui fut vendue pendant son emprisonnement pour payer l'amende à la reine.

Il écrit quelque part que son emprisonnement lui coûta 57,500 francs.

Un nouveau papier. — Le *Telegraph* de Londres, qui fabrique son papier lui-même, vient d'acquérir une large bande de terrain dans le désert de Mojave en Californie, afin de pouvoir remplacer la pulpe ligneuse dont on se sert dans la fabrication du papier par la plante dite *yucca* ou « baïonnette espagnole ».

Le « yucca », qui jusqu'ici n'avait aucune valeur commerciale, sera expédié en ballots, des rives de la rivière de Colorado à Liverpool.

Belgique. — *Convention pour la propriété littéraire.* — La convention pour la garantie réciproque de la propriété littéraire et artistique conclue entre l'Allemagne et la Belgique est entrée en vigueur le 11 novembre dernier.

Aux termes du nouvel arrangement, les réimpressions belges d'ouvrages d'origine allemande non tombés dans le domaine public et publiés avant le 11 novembre ne pourront plus être mises en circulation dans un but commercial quelconque, à moins d'être revêtues d'un timbre spécial appliqué par les soins du departement de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics.

La même obligation est imposée pour les clichés, bois, planches gravées, etc., d'origine allemande, fabriqués avant le 11 novembre. Ils ne pourront être utilisés, à l'avenir, que s'ils sont revêtus de l'estampille légale.

MM. les libraires-éditeurs ou détaillants possédant des publications ou des appareils de réimpression, etc., tombant sous l'application de la convention sont invités à en dresser l'inventaire et à les remettre, dûment remplis et signés, au département ci-dessus, avant le 11 décembre. Passé ce délai, ils ne pourront plus être remis.

Autriche. — *La collection de papyrus de l'archiduc Regnier.* — Le triage de la précieuse collection de papyrus de l'archiduc Regnier, à Vienne, a eu pour résultat quelques découvertes intéressantes.

Dans la section grecque, on a trouvé plusieurs fragments attribués à Aristote; d'autres sont attribués à Marc-Aurèle, à Alexandre Sévère et à Philippe l'Arabe.

On a pu étabir, en étudiant quelques-uns de ces papyrus, la date, contestée jusqu'à ce jour, à laquelle commença le règne de l'empereur Maximin.

La section latine renferme quelques-uns des plus anciens documents de la langue latine.

États-Unis. — *Romanciers populaires.* — MM. E.-P. Poe, Dr Hammond et Edgar Fawcett sont actuellement les trois romanciers les plus populaires de New-York.

A young girl's wooing, la recherche en mariage d'une jeune fille, de M. Poe, a eu une première édition de 25,000 exemplaires et promet de fournir une longue carrière.

Les deux derniers ouvrages de M. Hammond : *Lal* et *Dr Grattan*, se vendent rapidement ; la première édition de *Dr Grattan* s'est vendue en une heure, et une seconde édition est en préparation.

Rutherford, quoiqu'une des nouvelles les plus faibles d'Edgar Fawcett, a déjà été vendu à plusieurs milliers d'exemplaires.

A travers les Revues.

Allemagne. — Il paraît depuis le mois de janvier, à Leipzig, une revue hebdomadaire, *Die Gesellschaft* (la Société), organe de l'école naturaliste.

— M. Henri Bart publie, à partir du 1er janvier, les *Berliner Monatshefte für Literatur und Kunst* (journal berlinois mensuel de littérature et d'art). — Il y passera en revue toutes les nouveautés littéraires et dramatiques.

— M. le docteur Franz Hirsch s'est démis de ses fonctions de secrétaire du *Allgemeiner deutscher Schriftsteller verband* (Union générale des écrivains allemands); c'est M. Franz Wœrig, de Leipzig, qui le remplacera dans ses attributions.

— Dans la *Gegenwart*, M. Edouard de Hartmann reproche au peuple de son pays de se détourner des lectures solides, pour s'amuser à lire des journaux et des romans. — Pour remédier à cet état de choses, M. Hartmann veut défendre à la jeunesse, jusqu'à son entrée dans les carrières pratiques, le lecture des journaux, qui sont une pure perte de temps, et des Revues, qui rendent tout le monde superficiel et « à demi cultivé » (*halb gebildet*).

Le réformateur allemand veut encore transformer en cabinets de lecture scientifiques les bibliothèques publiques. Une grande société devra se constituer pour supprimer les libraires-commissionnaires et pour imprimer, après examen, les manuscrits des auteurs pauvres et inconnus.

— *Nouvelles publications périodiques qui paraissent à partir du 1er janvier* 1885 :

Deutsche Sport und Spielzeitung (Journal allemand du sport et des jeux.)

Elberfeld, publ. hebdomadaire.

Realistische Wochenschrift für Literatur, Kunst und öffentliches Leben, journal hebdomadaire littéraire, artistique et politique. — Dans son programme, cette feuille informe le public qu'elle est bien décidée à débarrasser la littérature de la tyrannie des « vieilles femmes des deux sexes ».

Das Tribunal, le Tribunal, journal de jurisprudence pratique, rédigé par M. Belmonte, avec le concours de criminalistes distingués.

Hambourg, chez J. Richter.

Le *Tribunal* donnera la chronique judiciaire de l'Allemagne et de l'étranger.

Angleterre. — L'*Athenæum* du 27 décembre contient une série d'articles sur la littérature continentale en 1884. Citons, parmi les plus importants, ceux de M. de Pressensé sur la France, de M. Zimmermann sur l'Allemagne, de M. Bonghi, sur l'Italie, de M. Riaño sur l'Espagne, etc.

— *Notes and Queries* du 6 décembre dernier contient une étude intéressante sur les inscriptions d'édifices et de maisons particulières d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique, de Suisse et de France.

— **Espagne.** — Le *Boletin de la Real Academia de la Historia* mentionne une découverte fort intéressante qu'on vient de faire dans une vieille maison de Almonacid, non loin de Saragosse.

Il s'agit d'un grand nombre de manuscrits datant du ve siècle, qui semblent avoir appartenu à un libraire maure. Quelques-uns des documents retrouvés sont précieux pour l'histoire de la religion en Espagne.

— **Italie.** — La *Nuova Antologia* du 1er décembre publie une série de lettres de Mazzini, adressées à Quirinia Magiotti, l'ami d'Ugo Foscolo. Elles datent des années comprises entre 1838 et 1843, époque où Mazzini se trouvait à Londres.

Il résulte de cette correspondance que Mazzini se proposait d'écrire la biographie d'Ugo Foscolo, projet qu'il n'a pas mis à exécution.

Russie. — Le numéro de novembre du Messager d'Europe (*Evropi Vestnik*) contient un article fort intéressant de Mme Zhitor, fille adoptive de la mère de Tourgueneff, et intitulé : *Souvenirs de la famille d'Ivan Tourgueneff.*

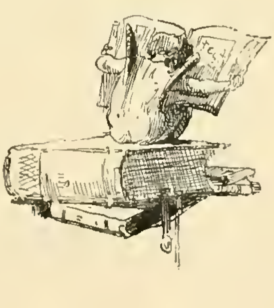
Dans ces souvenirs, la mère du poète ne nous apparaît pas sous un jour bien sympathique ; d'un caractère hautain et impérieux, elle tyrannisait ses serfs et les traitait avec une extrême dureté.

Il est évident que le poète a pris plusieurs de ses types les mieux réussis parmi les serviteurs de la maison paternelle. Détail curieux : Mme Tourgueneff affectait la plus complète indifférence pour les succès littéraires de son fils et n'avait lu aucun de ses ouvrages.

— Le *Messager de l'Europe* consacre deux longs articles à Diderot et, sous le titre de *Diderot à Pétersbourg*, il vient de paraître tout un ouvrage sur le séjour de Diderot dans cette ville.

États-Unis (Boston). — Le *Literary World*, dans son numéro du 27 décembre, résume brièvement le mouvement littéraire et artistique en Amérique et en Angleterre pour l'année qui vient de s'écouler, et passe en revue les principales publications des pays d'Europe. Le chroniqueur du *Literary World* se plaint qu'en France le nombre d'ouvrages remarquables est inferieur à la production littéraire de l'année précédente.

— Le numéro de janvier de *Temple-Bar* nous donne un portrait fort réussi de Mark Pattison, l'ancien recteur de *Lincoln college.*



NÉCROLOGIE

FRANCE

— M. Edmond About, décédé le 16 janvier dernier, était né le 14 février 1828 à Dieuze, dans la Meurthe, où son père était épicier. Il fit de brillantes études au lycée Charlemagne, remporta en 1848 le prix d'honneur de philosophie et entra à l'École normale, où il se trouva en même temps que Taine, Weiss, Francisque Sarcey, Paul Albert, Challemel-Lacour, Prevost-Paradol.

En 1851, il fut envoyé à l'École d'Athènes, qui venait d'être créée ; il s'occupa d'abord d'archéologie et rédigea un Mémoire sur l'île d'Égine, qui parut en 1854. Mais, en même temps, il recueillait sur le jeune royaume hellénique et sur ses mœurs des observations dont il fit un volume, *la Grèce contemporaine*, qu'il publia en 1855.

Il donna bientôt après à la *Revue des Deux Mondes* *Tolla*, roman italien qui lui avait été inspiré par une sorte d'autobiographie fort peu connue qui avait paru quelques années auparavant : *Vittoria Savorelli, storia del secolo XIX*. Il publia ensuite une série d'œuvres qui furent tantôt des succès éclatants, tantôt des chutes retentissantes.

Une comédie en trois actes, *Guillery*, tomba à la Comédie-Française, où elle n'eut que deux représentations ; une suite de nouvelles, *les Mariages de Paris*, souvent réimprimées ; *le Roi des montagnes*, où il remit en œuvre, sous la forme romanesque, ses observations en Grèce, parurent dans la seule année 1856, pendant laquelle il donna au *Figaro* des chroniques signées Valentin de Quevilly. Deux autres romans, *Germaine*, que l'on regarde généralement comme la meilleure de ses œuvres d'imagination, et *les Échasses de maître Pierre*, parurent en 1857.

Dès l'Exposition de 1855, il avait touché à la critique des beaux-arts. Il y revint en 1858, dans des articles réunis sous le titre : *Nos artistes au Salon*. Un voyage en Italie et un séjour à Rome l'amenèrent à aborder un nouveau genre, le pamphlet politique ; *la Question romaine* fut publiée à Bruxelles en 1859 et eut un retentissement énorme. Il écrivit des chroniques hebdomadaires pour *l'Opinion nationale* sous le titre de *Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine*, qui lui valurent de nombreux ennemis. Il les retrouva tous à la première représentation de *Gaëtana*, drame en cinq actes, qui eut lieu à l'Odéon le 4 janvier 1862. La soirée fut extrêmement orageuse, et, les trois suivantes ayant soulevé le même tumulte, la pièce fut retirée.

Jusqu'à la guerre de 1870, la production d'Edmond About fut incessante dans tous les genres. Voici les titres de ses principaux ouvrages : 1860, *la Nouvelle carte d'Europe et la Prusse en 1860*, brochure politique ; *Rome contemporaine*, récit de son voyage en Italie ; *le Capitaine Bitterlin*, comédie en un acte, au Gymnase ; 1861, *Lettres à M. Keller*, brochure ; *Ces coquins d'agents de change*, brochure ; *l'Homme à l'oreille cassée*, roman fantaisiste ; *le Théâtre impossible, un Mariage de Paris*, comédie en trois actes, en collaboration avec M. Em. de Najac ; 1862, *le Nez d'un notaire* et *le Cas de M. Guérin*, deux romans de fantaisie physiologique dans le genre de *l'Homme à l'oreille cassée*. *Une vente au profit des pauvres*, comédie en un acte destinée à accompagner *Gaëtana*, 1863, *Dernières lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine, Madelon*, roman ; 1864, *le Progrès, la Vieille Roche, le Marquis de Lanrose, le Mari imprévu*, 1865, un volume de *Causeries* ; 1866, un autre volume de *Causeries, le Turco, Nos Gens*, comédie donnée au Gymnase ; 1867, *l'Infâme* ; 1868, *Histoire ancienne*, comédie donnée aux Français, *les Mariages de province, l'A B C du Travailleur*, manuel populaire d'économie politique ; 1869, l'*Éducation d'un prince*, proverbe, au théâtre de l'Union artistique (Extr. du *Théâtre impossible*), *le Fellah*, souvenirs d'Égypte.

A partir de 1870, Edmond About donna tout son temps au journalisme. Depuis lors, il n'a publié que deux volumes, *l'Alsace*, paru en 1872, et *le Roman d'un brave homme*, en 1882.

Il avait annoncé, à la suite d'un voyage qu'il fit en Algérie l'année dernière, l'intention de publier un ouvrage sur ce pays, sous ce titre : *l'Autre France*.

Il avait fondé le *XIX*[e] *Siècle*, en 1872, avec M. Fr. Sarcey et quelques-uns de ses amis. Il s'était rallié à la République et avait lui-même qualifié son journal organe républicain conservateur. Il fit une campagne fort remarquée contre le 24 et le 16 Mai.

Il s'était présenté une première fois à l'Académie française en 1870, il avait alors échoué. L'Académie l'accueillit l'année dernière.

— De Bagnols (Gard), nous parvient la nouvelle du décès de M. Léon Alègre, fondateur de la bibliothèque et du musée de cette ville.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Alloury, ancien rédacteur du *Journal des Débats.* Depuis plus de quinze ans, il s'était retiré du journalisme et était devenu l'un des administrateurs du canal de Suez. M. Alloury était né en 1805 dans la Nièvre. Après avoir fait de fortes études de droit et travaillé avec M. Dupin, dont il etait le compatriote, Alloury était venu au *Journal des Débats,* où il avait était chargé du compte rendu des debats parlementaires.

— M. Barlatier, doyen des journalistes et imprimeurs marseillais, est mort le mois dernier.

— M. Frederic Baudry, membre libre de l'Academie des inscriptions et belles-lettres, administrateur de la bibliothèque Mazarine, est décédé le 2 janvier au palais de l'Institut.

M. Frederic Baudry était né à Rouen le 25 juillet 1818. Il fut admis en 1837 à l'École normale supérieure, mais il en sortit presque aussitôt. Tout en faisant son droit, il s'adonna aux études orientales sous la direction d'Eugène Burnouf. Il se fit inscrire d'abord au barreau de Rouen; puis il devint, en 1849, bibliothécaire de l'Institut agronomique de Versailles et, en 1859, bibliothécaire de l'Arsenal; conservateur adjoint à la bibliothèque Mazarine en 1874, il succéda en 1879 à M. de Sacy, comme administrateur. M. Baudry était le gendre de M. Senard.

Parmi les nombreuses publications de M. Baudry, nous citerons *les Études sur les Vedas* (1855), *les Frères Grimm, leur vie et leurs travaux* (1864); *la Grammaire comparée des langues classiques* (1868). Il avait publié, en outre, un grand nombre d'articles dans le *Journal des Débats*, où se rencontrait une érudition jamais en défaut, toujours bien servie par une langue claire et vive.

— Le mois dernier, est mort à Sèvres, un bohème auquel une nouvelle de Champfleury a fait une notoriété, sous le nom de Chien-Caillou. Chien-Caillou s'appelait en réalité Rodolphe Bresdin. Il travaillait de son métier de tanneur deux ou trois jours de la semaine, et le reste du temps il faisait de la gravure pour son plaisir. Il a commencé par l'eau-forte et s'est mis ensuite à la lithographie. Ses planches sont, du reste, simplement bizarres et ont peu de mérite et peu d'intérêt. Il logeait pêle-mêle avec des animaux de toutes sortes, chats, poules, lapins. Il s'était retiré en dernier lieu à Sèvres, où il jardinait. Il est mort à l'âge de soixante-trois ans.

— On nous apprend la mort de M. Achille Chéreau, bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, chevalier de la Légion d'honneur.

Parmi ses nombreux écrits, citons ses *Essais sur les origines du journalisme médical français*, des *Mémoires* sur la mort de J.-J. Rousseau, sur la guillotine, sur les six couches de Marie de Médicis, un très grand nombre de biographies dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* et le *Parnasse français*. Il a laissé aussi un grand travail sur l'histoire des fourmis.

— M. Félix Clément, compositeur de musique et président de la Société libre des beaux-arts, est mort à Paris, à l'âge de soixante-trois ans, le 23 janvier.

On doit à M. Félix Clément de très importants travaux sur l'histoire de la musique et des beaux-arts. Citons particulièrement son *Histoire générale de la musique religieuse,* couronnée par l'Institut, son *Dictionnaire des Opéras,* véritable monument élevé à l'honneur de l'histoire de la musique, son *Histoire abrégée des beaux-arts* et ses *Musiciens célèbres.* M. Félix Clément venait récemment de terminer une *Histoire de la musique depuis les temps anciens jusqu'à nos jours.* C'est aux fatigues que lui avaient coûtées cette œuvre maîtresse, à laquelle il s'etait adonné sans relâche en ces derniers temps, qu'il faut attribuer la cause du mal qui l'a emporté.

M. Félix Clément avait en outre, comme compositeur de musique, publié une *Partition d'Athalie* qui obtint un grand succès en 1878.

— Nous relevons dans *le Bulletin de la Société historique des Archives de la Saintonge* l'annonce du décès de M. Cousin, curé du diocèse de Bordeaux, né à Salle-d'Angle en 1836. « Il a publié en 1882, l'*Histoire de Cognac, Jarnac, Segonsac...* compilation sans valeur, et en 1884, *Un petit marquisat rural,* opuscule qui lui attira plus de désagréments que de gloire. »

— On annonce la mort de M. le Dr Victor Dessaignes, correspondant de l'Académie des sciences pour la section de chimie, décédé à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, à Vendôme, où il était né.

M. Dessaignes, suivant la voie tracée par M. Chevreul, s'était appliqué à l'étude des principes immédiats et de leurs transformations.

Ses travaux, remarquables surtout par la précision des résultats, lui avaient valu en 1862 le prix de chimie organique à l'Académie des sciences, et en 1868 le titre de correspondant.

— On annonce le décès de M. Frenoy, ancien médecin militaire. Il avait publié en 1878 : *Déluges périodiques, conséquence de la précession des équinoxes.*

— Nous avons à enregistrer également le décès de M. Gabriel Guillemot, journaliste républicain, qui était en dernier lieu collaborateur à la *République française.* Il était né en 1833, à Thiers, et avait passé par l'École polytechnique. Il débuta dans le journalisme, au *Messager des Théâtres,* par des comptes rendus dramatiques. Il se fit promptement des relations et la bonne humeur de sa plume le fit accueillir dans les journaux légers tels que *la Causerie, le Figaro, le Charivari.* Un article irrevérencieux pour le

préfet Haussmann lui attira à la fois une condamnation de presse et sa révocation d'un emploi modeste qu'il occupait à la Ville.

Il continua, pendant les dernières années de l'Empire, une petite guerre très active dans le *Nain jaune* et la *Cloche*. Pendant les premières années de la République, il fit une campagne du même genre à coups d'épingle dans *la Vérité, la Constitution, le Corsaire, l'Avenir national. La République française* se l'attacha comme chroniqueur, et il donna à divers journaux des nouvelles et des romans remarqués. Il laisse, dit-on, des travaux historiques sur la Révolution française.

— M. le comte de La Béraudière, membre de la Société des bibliophiles français, est décédé le mois dernier, à l'âge de soixante-cinq ans.

La mort du comte de La Béraudière a péniblement ému le monde des bibliophiles, qui perd un des collectionneurs les plus riches et les plus appréciés.

— On annonce la mort de M. Léon Lacabane, ancien directeur de l'École des chartes, officier de la Légion d'honneur. Né à Fons (Lot), le 21 novembre 1798, M. Lacabane fut admis à l'École des chartes lors de sa fondation, en 1821. Il fut successivement conservateur adjoint du département des manuscrits à la Bibliothèque nationale, professeur, puis directeur de l'École des chartes jusqu'en 1871. Il était membre de la Société des antiquaires de France depuis 1841.

— Dans la *Gazette de France*, M. de Pontmartin consacre un article ému au marquis Henry de Lagarde, qui vient de mourir à Lyon.

En 1856, raconte M. de Pontmartin, il publia — mais seulement pour ses amis — un recueil poétique sous ce titre : *Drames et Vers*. Je portai, de sa part, le volume à Jules Janin, qui en fut tellement charmé qu'il lui donna une place dans son feuilleton du *Journal des Débats*. La tragédie d'*Héliogabale*, notamment, où le poète avait fait preuve d'une originalité et d'une puissance de souffle vraiment remarquables, lui inspira une de ces pages brillantes qu'il prodiguait sans compter.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Arnold Mortier, qui, depuis plus de dix ans, sous la signature du *Monsieur de l'Orchestre*, écrivit au journal *le Figaro* de brillantes soirées théâtrales.

Il a succombé aux suites d'une longue et douloureuse maladie, qui, depuis quatre mois, le retenait loin du journal.

Arnold Mortier (de son vrai nom Mortjé) était né le 10 janvier 1843, à Amsterdam, d'une famille israélite. Il avait étudié le droit en Hollande pour embrasser la profession d'avocat ; mais, attiré vers Paris, il vint s'y fixer vers 1865, avec sa famille.

Il débuta comme journaliste au *Nain jaune*. De là il passa à l'ancien *Gaulois*, où il créa, avec M. Armand Gouzien, sous la signature collective *Froufrou*, la Soirée parisienne et théâtrale qui était destinée à un si grand succès.

Pendant la guerre, il s'engagea dans la légion des *Amis de la France*.

Devenu secrétaire de la rédaction de *la Gazette de Paris* avec M. Arsène Houssaye, puis collaborateur au *Paris-Journal*, il entra, en 1873, au *Figaro*, où on lui confia quotidiennement la Soirée théâtrale, sous la signature du *Monsieur de l'Orchestre*. La *Soirée*, sous sa plume alerte, devint bientôt une des attractions du journal. La réunion des *Soirées parisiennes*, depuis 1874 jusqu'à 1884, constitue une série de documents précieux pour l'histoire théâtrale de notre temps.

Arnold Mortier voulut aussi devenir auteur dramatique. Il débuta par un drame, à l'Ambigu, *Mademoiselle Trente-six Vertus ;* il obtint ensuite sur des scènes et dans des genres différents des succès de très bon aloi.

Il a donné en collaboration aux Variétés : *le Manoir de Pictordu, Rataplan* et *le Docteur Ox*, à la Porte-Saint-Martin, *l'Arbre de Noël*, à la Gaîté, *le Voyage dans la Lune*, qui réussit très brillamment, ainsi que *Madame le Diable* à la Renaissance, et *le Train de Plaisir* qu'on jouait encore il y a un mois au Palais-Royal. A l'Opéra, Mortier avait collaboré à deux ballets, *Yedda* et *la Farandole*, ainsi qu'au livret de *Lakmé* à l'Opéra-Comique. Il a aussi publié un roman, *le Monstre*.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Frédérick Nolte, le sympathique et savant auteur de *l'Histoire des États-Unis* et de *l'Europe militaire et diplomatique au* XIXe *siècle*, décédé le 30 décembre, à l'âge de trente-cinq ans. Enlevé prématurément à la science qu'il honorait grandement, sa perte sera un deuil pour tous ceux qui s'intéressent aux travaux historiques auxquels il avait consacré, et on peut dire, par son ardeur infatigable, sacrifié sa vie.

— M. Jules Poudra, secrétaire général de la présidence de la Chambre des députés, est décédé au mois de janvier, à l'âge de cinquante-cinq ans.

M. Poudra, dans l'exercice de ses fonctions, s'était acquis une légitime notoriété. En collaboration avec M. Pierre, l'un des secrétaires-rédacteurs et son successeur probable, il avait publié un *Traité de droit parlementaire* qui, aujourd'hui, fait autorité dans la matière et qui est fréquemment cité dans les discussions des Chambres.

— Le colonel François-Élie Roudaire, bien connu pour son grandiose projet de créer une mer intérieure dans le Sahara, sur les chotts qui se trouvent au sud de la Tunisie, vient de mourir à l'âge de quarante-huit ans.

Après de très brillants débuts dans la carrière militaire, Roudaire, chez qui le soldat était doublé d'un savant, fut chargé, en 1873, de travaux géodésiques pour déterminer la méridienne de Biskra.

C'est durant ces études qu'il fut frappé de l'abaisse-

sement du niveau des chotts et conçut le projet d'y amener les eaux de la Méditerranée en perçant les dunes qui la séparent du désert.

Le colonel Roudaire a collaboré à de nombreux recueils géographiques.

— On annonce la mort de Mme Amable Tastu. Elle était née à Metz le 31 août 1798.

En 1820, quatre ans après son mariage avec M. Tastu, imprimeur, elle commença une série de travaux littéraires, principalement consacrés à l'éducation, et seulement interrompus par la révolution de Juillet. On a d'elle *la Chevalerie française*, mi-prose, mi-vers; *les Oiseaux du sacre*, poème de circonstance; *l'Éloge de Madame de Sévigné*, couronné en 1840 par l'Académie française.

Nous citerons également *la Liberté ou le serment des trois Suisses* (1825). Poésies (1826 et 1834), Chroniques de France (1829). Éducation maternelle (1826). Tableau des littératures italienne et allemande (1848 et 1844).

ÉTRANGER

— **Allemagne.** — M. Kapp, écrivain allemand d'une certaine valeur, est décédé au mois d'octobre dernier. Après les événements de 1848-49, auxquels il prit une part active, il se rendit en Amérique, où il demeura jusqu'en 1870. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons: *Soldatenhandel deutscher Fürsten nach Amerika* (1874); *Aus und über Amerika* (1876); *Friedrich der Grosse und die Vereinigten Staaten von Amerika* (1871); *Geschichte der deutschen Einwanderung in Amerika* (1868); *Geschichte der Sklaverei in den Vereinigten Staaten von Amerika.*

— **Angleterre.** — M. John Limbird, libraire et éditeur à Londres, est mort au mois de janvier dernier. Il eut, le premier, l'idée de publier un journal consacré à la littérature et aux événements du jour, paraissant chaque semaine et ne coûtant, par numéro de 16 pages, que le prix de 2 pence, modicité jusqu'alors sans exemple; la première livraison du *Mirror* parut le 1er janvier 1823 et la collection mérite d'être conservée. Il s'y trouve quantité de choses curieuses.

— Le révérend Abraham Hume, du diocèse de Liverpool, vient de mourir. M. Hume a été le fondateur de la Société historique du Lancashire et Cheshire et a laissé un livre de valeur : *The Learned Societies and printing clubs of the United Kingdom* (les sociétés savantes et les imprimeries du Royaume-Uni).

— Lady Georgiana Fullerton, sœur aînée de lord Granville, vient de mourir. La défunte a laissé plusieurs romans et nouvelles. Son premier ouvrage, *Ellen Middleton*, date de l'année 1844.

— M. Andrew Findlater, qui a collaboré à la plupart des publications de MM. Chambers, d'Édimbourg, est mort dans cette ville. C'est sous sa direction que furent publiés *Chambers's Encyclopædia* et l'*Étymological Dictionary* des mêmes éditeurs; il contribua également aux manuels du cours d'éducation de MM. Chambers.

— *Notes and Queries* annoncent la mort, au 1er janvier, d'un de leurs collaborateurs assidus, le major-général Gibbes Rigaud, qui s'était fait une spécialité de l'histoire et des traditions de l'université d'Oxford.

— M. Alfred Taylor, membre de la direction de l'Institut anthropologique, est mort le 31 décembre dernier.

M. Taylor a collaboré à une foule de journaux savants, au *Philosophical magazine*, au *Geological magazine*, au Journal d'anthropologie, etc. Son dernier travail traitait de la métallurgie préhistorique.

— Citons encore deux décès survenus dans le courant de décembre, ceux de M. John Askew Roberts, fondateur du *Oswald's Well magazine*, et de M. Henry Greenwood, propriétaire du *British Journal of Photography*.

— **Espagne.** — La *Romania* consacre la plus grande partie de sa chronique (n° d'octobre 1884) à M. Manuel Milà y Fontanals, décédé, il y a quelques mois, dans sa ville natale, Villafranca del Panadès.

Voici les principaux passages de cette chronique : « Né à Villafranca, le 4 mai 1818, Milà fit d'abord des études de droit à Cervera, puis à Barcelone, où il reçut, en 1841, le grade de licencié; mais les tendances de son esprit le portaient vers les lettres. Après avoir pendant quelque temps inséré dans les revues locales des articles de critique et des poésies en castillan et en catalan, il publia, en 1845, un vrai livre un *Arte poetica*, qui indique une connaissance précise et étendue de la matière. Nommé, en 1845, professeur de littérature générale et espagnole à l'université de Barcelone, Milà conserva cette fonction jusqu'à sa mort. Dès son entrée à l'Université, l'activité de Milà se partagea entre son enseignement, auquel il consacra toujours beaucoup de temps, et des travaux d'érudition, qui attirèrent bientôt sur lui l'attention des savants étrangers. Il débuta en 1853 par un *Romancero catalan* accompagné d'observations sur la poésie populaire, où, pour la première fois, furent étudiés les rapports des chants qui vivent encore aujourd'hui dans le peuple de Catalogne, avec ceux de l'ancienne poésie épique espagnole..... Milà s'occupa ensuite des origines littéraires de sa province, la Catalogne, et tenta de retracer l'histoire de l'influence provençale sur les trois littératures péninsulaires (catalane, castillane et portugaise) : le résultat

de ces nouvelles investigations fut le livre publié en 1861 et intitulé *De los trovadores en España*. Milà continua et compléta cette étude par un important travail sur les poètes catalans du xive et du xve siècle, publié partiellement, en traduction allemande, dans le tome V du *Jahrbuch für romanische und englische Literatur* (1864), puis inséré, l'année d'après, en catalan, et fort remanié, dans le recueil des *Jochs florals* de Barcelone. Le second grand ouvrage de Milà, de dimension égale à celle des *Trovadores*, mais plus nourri que ce dernier, est le traité *De la Poesia heroïco-popular castellana*, qui parut en 1873.... Indépendamment d'articles courts, mais toujours pleins de faits, qu'il donna et à la *Revue des langues romanes* et à la *Romania*, le professeur barcelonais entreprit de réimprimer, en le complétant, son *Romancerillo* et d'écrire l'histoire du théâtre catalan, sur lequel il avait, avec le concours d'un de ses meilleurs élèves, Andrés Balaguer, réuni de nombreux matériaux. Il ne lui a pas été donné malheureusement de couronner sa carrière d'érudit par ces nouvelles publications : seule, la première partie du *Romancerillo* a pu voir le jour. La seconde partie, qui renferme le commentaire des chansons ainsi que l'étude sur le théâtre, doit être fort avancée, prête même pour l'impression, et il est à présumer que l'Académie des belles-lettres de Barcelone, dont Milà était président honoraire, ses collègues de l'Université, ses amis, sauront sauvegarder ce précieux héritage et en feront profiter le monde savant. »

Italie. — Le 27 novembre, est mort à Bologne M. Gaetano Ramagnoli, éditeur et membre de l'association typographique italienne.

M. Ramagnoli était arrivé, par un labeur incessant, à occuper une place distinguée parmi ses confrères. Parmi ses publications, nous citerons la *Collezione dei Testi di lingua*, la *Scelta di Curiosità litterarie inedite o rare*, qui comprend 206 volumes, et la publication périodique *Il propugnatore*.

— M. Francesco Fiorentino, professeur de philosophie à Naples, est mort dernièrement. M. Fiorentino fut un des disciples favoris de Bertrando Sparenta; il a occupé la chaire de philosophie successivement à Bologne, à Naples et à Pise. Comme membre de la Chambre des députés, M. Fiorentino a constamment voté avec le parti libéral modéré.

Parmi les ouvrages qu'il a laissés, les plus connus sont : *Saggio di storia della filosofia greca* et deux monographies sur Pomponazzi et Telesio. Le *Giornale napoletano* a été fondé par M. Fiorentino, qui fut encore un des meilleurs collaborateurs de la *Nuova Antologia*.

— **Grèce.** — M. J.-W. Economides, un des philologues les plus distingués de la Grèce, est mort dernièrement à Corfou. Après avoir été pendant plusieurs années le secrétaire du roi Georges, M. Economides a occupé la chaire de philologie à l'Académie de Corfou.

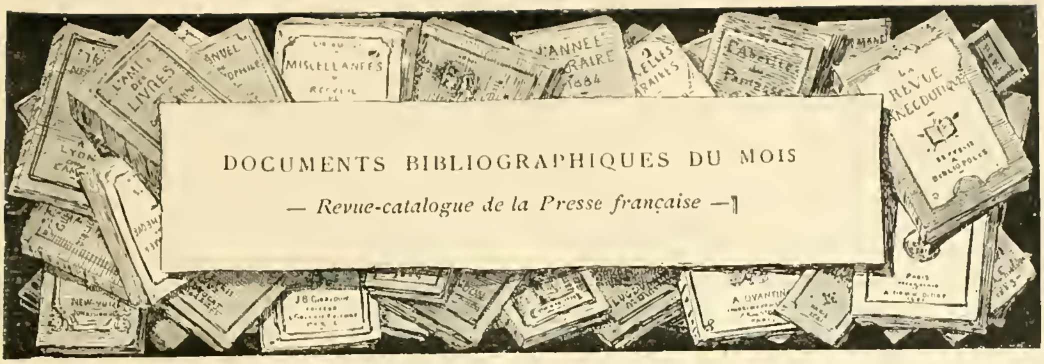
— **Belgique.** — De Belgique nous parvient la nouvelle du décès de M. Faber, mort à Bruxelles le 4 décembre dernier, à l'âge de quarante-sept ans.

M. Faber s'était beaucoup occupé des théâtres français de la Belgique; on lui doit, sur ce sujet, un important ouvrage en trois volumes.

M. Faber était un des collaborateurs assidus du *Molièriste*.

Suède. — M. Johann Solin, auteur dramatique et nouvelliste suédois, est mort le 13 novembre.

Russie. — On annonce la mort de Mme Nikitine, qui, sous le pseudonyme de B. Gendre, collaborait à la *Justice* et à la *Nouvelle Revue*, où elle a publié des articles très remarqués, notamment sur le mouvement irlandais.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (1er novembre) Venturi : Les arts à la cour de Ferrare ; Balthazar d'Este. — J. Rousseau : Holbein. — Dargenty : Exposition de l'Union centrale des Arts décoratifs. — ARTISTE (novembre). Marmontel : Ambroise Thomas. — A. Houssaye : Trois portraits de Chennevières : La Régence et Watteau. — Feuillet de Conches : L'école anglaise de peinture. — E. Michelet : Luc-Olivier Merson.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE (décembre). Sayous : Mallet du Pan et le coup d'État de Fructidor. — Frossard : Madame de Krudener d'après des documents inédits. — De Verdilhac : Madagascar. — Marc-Monnier : Giordano Bruno et ses derniers biographes. — BULLETIN DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES (juillet-août-septembre). Plan d'une école nationale de géographie. — Héron de Villefosse : Découverte d'une nouvelle ville de Zama, en Afrique. — Inscription romaine trouvée à Marquise (Pas-de-Calais). — Notes sur quelques ateliers monétaires de Brie et de Champagne. — Rapport sur les travaux de publication de l'Académie. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (octobre-novembre). Develay : Épîtres de Pétrarque. — Meaume : La mère du chevalier de Boufflers. — Les bibliothèques d'Italie. — L'Ambroisiana de Milan. — Briquet : La Légende paléographique. — Baron Ernouf : Causerie d'un bibliophile. — BULLETIN MONUMENTAL (n° 7). Gabaldo : notes sur l'ancienne cathédrale de Mirepoix. — De Dion : Tours romanes de la cathédrale de Coutances. — Barthélemy : chapelle Saint-Lazare à la cathédrale de Marseille. — Congrès archéologique de Pamiers. — Un cas de vandalisme à l'église de Brou. — BULLETIN DE LA REUNION DES OFFICIERS (10 janvier). Les artilleries de montagne européennes. — BULLETIN DE LA SOCIETE DES ARCHIVES HISTORIQUES DE LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS (janvier). Nouvelles archéologiques. — Sociétés savantes. — Nécrologie. — Livres et périodiques. — Questions et réponses. — Denys d'Aussy : Un château de Saintonge; Crazannes (1312-1789). — BULLETIN DE LA SOCIETE DE GEOGRAPHIE (4e trimestre 1884). Pinabel : Notes sur quelques peuplades sauvages dépendant du Tong-King. —Blanck : Le Trane-Nigue, à l'ouest du Tong-King. — Romanef du Caillaud : Le Quang-Si. — Ch. Huber : Voyage dans l'Arabie centrale. — Roland Bonaparte : Les derniers voyages des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée. — Simonin : L'émigration britannique et les progrès de l'Australie.

CORRESPONDANT (25 décembre). A. Babeau : L'ouvrier sous l'ancien régime. — M. Renan. — De Mandat de Grancey : New-York et Chicago. — Dronsart : Une autobiographie de romancier : Anthony Trollope. — (10 janvier). Gavard : La réforme électorale en Angleterre. — De Ségur : La marquise de Forbin d'Oppède. — De Mandat de Grancey : New-York et Chicago. — Moiron : L'institution du Jury. — Lallemand : De la modernité dans l'art d'écrire. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (13 décembre). James : Le dilemme du déterminisme. — (20 décembre). F. Pilon : *La philosophie des Grecs considérée dans son développement historique*, par Edouard Zeller. — F. Grindelle : *Les forces de l'industrie*, par Louis Bourdeau. — (27 décembre). F. Pilon : Eugène Pelletan. — F. Grindelle : Réflexions et pensées, par Durand Désormeaux. — (3 janvier). William James : le dilemme du déterminisme (*suite et fin*). — F. Pilon : Sur le matérialisme à outrance de M. Richepin.

ECONOMISTE FRANÇAIS (20 décembre). La Tunisie : ses progrès et son organisation. — Le commerce extérieur de la France pendant les onze premiers mois de 1884. — La Terre au XIXe siècle : X. — La grande propriété. — Le protectionnisme ancien et le néo-protectionnisme. — Le Tribunal de commerce de la Seine et les réformes nécessaires. — (27 décembre). Les Allemands en Océanie. — (3 janvier). De l'effondrement de la législation budgétaire. — La concurrence étrangère à l'intérieur. — Le pain et la coopération. — (10 janvier). — Les étapes de la dette publique française. — La crise américaine : Etude sur le commerce intérieur des États-Unis. — L'Angleterre et l'Allemagne. — Les discussions de la Société d'économie politique : Y a-t-il lieu, pour parer aux dangers de l'alcoolisme, de restreindre la liberté du commerce des boissons ?

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 décembre). M. Coppée à l'Académie. — MM. Schlumberger, Benoist, Dict, Dumas, Sardou et Gounod. — Nécrologie. — (15 janvier). M. Yves Guyot et la Société des Gens de Lettres. — MM. Parodi et Mendès à propos de *Théodora*. — Arnold Mortier. — M. Maze. — Le sculpteur Idrac. — Chevreul et Mme Michel. — Lettres inédites de Salvandy. — GAZETTE DES BEAUX ARTS (janvier). De Montaiglon : Jean Goujon et la vérité sur la date et le lieu de sa mort. — Baignières : L'enlèvement de Psyché, plafond peint par M. Baudry pour le château de Chantilly. — Ed. Garnier : la céramique et la verrerie modernes. — A. Darcel : La collection Basilewsky. — A. Michel : La légende de saint François dans l'art. — Gerspach : La mosaïque à l'exposition de l'Union centrale.

L'HOMME (10 décembre). Sébillot : Les légendes des fées et les abris sous roches. — Nicolas : Notice sur la grotte

sépulcrale n° 46, à Roquemaure (Gard). — Lecoq : Sainte-Radegonde et les monuments mégalithiques. — (25 décembre). De Mortillet : Cachette de fondeur du Haut-Mesnil.

INSTRUCTION PUBLIQUE (20 décembre). A. Nisard : Une vision enfantine de Noël. — Croiset : une leçon d'ouverture : Démosthène. — F. Thomas : La logique de Stuart Mill. — (27 décembre). Ch. Huit : *Le Ménexène* de Platon. — J. Levallois : *Les Plaideurs*. — Thomas : Logique de Stuart Mill. — (3 janvier). Ch. Huit : *Le Ménexène* — Croiset : Démosthène. — Caro : Diderot. — La grammaire et la langue de Tite-Live. — Rouxel : But de l'économie politique. — (10 décembre). Levallois : *Mithridate*. — Rouxel : de la méthode en économie politique. — F. Penant : M. Bossert. — INTERMÉDIAIRE (25 décembre). — Valeur historique des anciennes traditions. — Lettres inédites du Chancelier de l'Hospital. — La dame de Henri Heine. — Prix des ouvrages de l'esprit avant 1860. — Enseignes de libraires fantastiques. — Mémoires du duc d'Antin. — Ex-libris. — Affiches de spectacles. — Société d'histoire et d'archéologie. — Débuts en poésie de M. Coppée. — (10 janvier). L'enseigne de Gersaint. — Inadvertance de Ponson du Terrail. — Reliures singulières. — Lettres et documents inédits sur la Clairon. — Ad. Nourrit, dessinateur. — Les trois couleurs en 1629.

JEUNE FRANCE (novembre). Léon Cladel : Guillaumette la Musiquerie. — C. Mendès : Pierre le Véridique. — Ch. Morice : Armand Silvestre. — De Guaita : A propos des contes de fées. — JOURNAL DES ECONOMISTES (décembre). De Molinari : Les lois naturelles de l'économie politique. — Courtois : Histoire critique des systèmes socialistes. — Raffalovich : Le programme parlementaire des socialistes allemands. — Gide : Le collectivisme et M. Paul Leroy-Beaulieu. — Letort : Congrès de l'association française pour l'avancement des sciences. — M. Block : *Le capital* de Karl Marx. — JOURNAL DES SAVANTS (décembre). E. Caro : Une académie sous le Directoire. — G. Paris : Les fabulistes latins. — Wallon : Jean de Witt. — Haureau : Sermones Alberti Magni. — Barbier de Meynard : Marabouts et Khouan. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (décembre). Le sous-officier et le cadre subalterne. — L'armée territoriale et la loi des cadres. — L'armée de Châlons ; son mouvement vers Metz. Emploi de l'artillerie dans les grandes unités. — Le Raid et les sapeurs à cheval. — Hennet : Les compagnies de cadets-gentilshommes et les Ecoles militaires.

MAGASIN PITTORESQUE (15 janvier). Wilder : Les portraits de Beethoven. — I. Charton : Les ponts portatifs et économiques. — MATINEES ESPAGNOLES (15 décembre). Richard Wagner et le *Parsifal*. — Histoire de l'Inquisition. — (31 décembre). Histoire de l'Inquisition. — De Rute : le Portugal à vol d'oiseau. — MOLIERISTE (janvier). De Bornier : La montre de Molière. — A. Houssaye : La mise en scène du *Misanthrope*. — Larroumet : A propos de *Cascaret*. — Livet : Rendons à Montreuil... — L. G. P. : Note sur *Amphitryon* et *les Deux gentilshommes de Vérone*.

NATURE (20 décembre). Le plus ancien animal terrestre connu. — Les accumulateurs hydrauliques. — La conférence *Scientia*. — (27 décembre). La statue de Claude Bernard. — Le charbon et les accumulateurs. — Les vieilles villes du nouveau monde. — Jouets scientifiques. — (3 janvier). Le chauffage des voitures de chemin de fer. — Les boulettes contre la faim et les conserves alimentaires chez les Grecs. — Application de l'électricité à l'agriculture. — (10 janvier). Pulvérisation pneumatique. — Utilisation des eaux à Paris. — Pendule américaine. — Crapaud trouvé vivant dans une pierre. — NOUVELLE REVUE (15 décembre). Vasili : La Société de Vienne. — Le Myr de Villiers : L'expédition du Tonkin. — Duquet : La bataille de Rezonville. — Ruelens : Christophe Plantin. — (1er janvier). Vasili : La Société de Vienne. — Simonin : Les ports et le commerce de la France. — De Lajarte : Histoire d'un oratorio et d'une machine infernale.

POLYBIBLION (décembre). Visenot : Récentes publications illustrées. — Piolin : Hagiologie. — De la Croix : Ouvrages pour la jeunesse. — Comptes rendus dans les sections de sciences et arts : Belles-Lettres et Histoire. — Bulletin. — Chronique : Lieu de naissance et date de décès de Pierre de Montmaur. — Bibliothèque Vallicelliane. — Manuscrits de Bossuet, etc.

REVUE ALSACIENNE (décembre). Muston : L'Alsace avant l'histoire. — *La République de Mulhouse*, son histoire, ses anciennes familles, par Metzger. — A. Michel : Exposition des œuvres de Gustave Jundt. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (décembre). Porée : Les tableaux de Quintin Vavin aux Andelys. — Parrocel : Espercieux chez Bridan. — Parrocel : Élection de Dejoux à l'Académie de peinture. — De Montaiglon : Picot et Delaroche. — Epitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris. — REVUE BRITANNIQUE (décembre). Notes d'un diplomate anglais sur la France. — La première cataracte du Nil. — Une petite ville du Midi aux XVIe et XVIIe siècles : Casteljaloux. — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE (janvier). Daniel de Foë : Lady Roxana ; La farce des bossus. — Fontenelle : Eloge de Perrault. — De Brosses : Lettres sur l'Italie. — Mme d'Epinay : Mémoires et Correspondance. — Shelley : Le Prométhée délivré. — Philostrate : Vie d'Apollonius de Tyane. — Gresset : Pièces inédites. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE (22 décembre). Pierrot et Chipiez : Histoire de l'art dans l'antiquité. — Longnon : Atlas historique de la France. — Lotheissen : Histoire de la littérature française. — Lœper : Œuvres de Gœthe ; Poésies. — (5 janvier). Ferrière : Paganisme des Hébreux. — Gonse : L'art japonais. (12 janvier). — Wright : Le Livre de Kalilah et Dimnah. — Dumont et Chaplain : Les céramiques de la Grèce propre. — Lefebvre-Saint-Ogan : Essais sur l'influence française. — REVUE DES DEUX MONDES (15 décembre). G. Boissier : Le pays de l'*Énéide*, Laurente. — A. Leroy-Beaulieu : Les catholiques libéraux et l'Eglise de France depuis 1830. — D. Cochin : Les travaux de M. Pasteur. — G. Charmes : Torpilleurs et canonnières. —. (1er janvier). C. Rousset : Le général Clauzel en Algérie (1830-31). — Ch. Grard : La population de l'empire allemand : les origines et nationalités. — Jamin : Les ballons. — Perrens : Un poète franc-maçon devant le saint office au XVIIIe siècle. — Valbert : Le grand Frédéric d'après le journal et les mémoires de Henri de Catt. — Brunetière : Une apologie de la casuistique. — L. Ganderax : *Théodora*. — REVUE GENERALE (15 décembre). Gidel : *Théodora*, poème de M. Rangabé. — Martineau : Birmanie et Tonkin. — Quet : *Histoire de la littérature grecque* de M. Deltour. — (1er janvier) Meyer : les criminels et les malades. — De Scy-Chazelles : la police de sûreté. — Morel : La réception de M. Coppée à l'Académie française. — REVUE DE GEOGRAPHIE (novembre). Drapeyron : Une application de la géographie à l'étude de l'histoire ; Jeanne d'Arc, à propos de la récente publication de M. Fabre. — Geslin : Les Bois-Brûlés ou métis franco-canadiens du nord-ouest de l'Amérique. — Labarthe : La Méditerranée asiatique. — REVUE GEOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (novembre). Escard : Le prince Bonaparte en Laponie. — Cauvin : Excursion au Taï-Chann et au tombeau de Confucius. — Le congrès de Blois. — La mission de M. Brass

de Saint-Pol-Lias — Les sources de pétrole en Algérie. — REVUE HISTORIQUE (janvier-février). De Grammont : Etudes algériennes; La rédemption. — Fagniez : Le père Joseph à la diète de Ratisbonne, en 1630. — Puaux : La dernière requête adressée par les protestants français à Louis XIV, en 1685. — A. D. : Le dernier mot sur la charge de Sedan. — REVUE INDEPENDANTE (janvier). A. Lefèvre : Le fonds des religions. — De Goncourt : Un Daumier. — Documents sur le marquis de Sade. — De Sainte-Croix : Les Caricaturistes. — REVUE LIBERALE (décembre). Lancelin : Les écrits apocyrphes du christianisme. — De Boisjolin : Histoire et philosophie du costume. — Sarrazin : Poètes modernes de l'Angleterre. — REVUE LITTERAIRE (décembre). A. Rastoni : Une victime de Beaumarchais. — D. Thomas : La Bible et la nature (F.-H. Reusch). — Léon Aubineau : Les origines de la France contemporaine (H. Taine). — Abbé Jules Morel : Centenaire de saint Charles (P. Orlando). — Philipon : *La Bernarda-Buyandiri.* — Regnaud : D'où viennent les mots clé et clou. — I. Roux : *L'armana prouvençau.* — Allmer : Epigraphie romaine. — Mathieu, Boissière, Moutier, V. Bernard, Brémond, Fourès : Poésies provençales. — REVUE MILITAIRE DE L'ETRANGER (15 janvier). L'expédition de la rivière Rouge en 1870. — La remonte dans l'armée allemande. — Les nouvelles marques distinctives de grade en Espagne. — La dernière campagne de Skobeles. — Une opinion allemande sur nos forts d'arrêt. — REVUE PHILOSOPHIQUE (janvier). Binet et Feré : L'hypnotisme chez les hystériques. — Tannery : La théorie de la matière d'après Kant. — Pouchet : La biologie aristotélique. — Sully-Prudhomme : *De l'expression dans les beaux-arts.* — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (20 décembre). — Ch. Bigot : Les programmes de l'enseignement secondaires. — A. Barine : Un roman posthume de Nathaniel Hawthorne. — *La délicatesse dans l'art*, par M. Martha. — (27 décembre). A. Barine : Dostoievski. — Michel Bréal : MM. Ad. Regnier ; Saint-Guyard; Alb. Dumont. — (3 janvier). Reinach : Le service de la sûreté, par M. G. Macé. — Ch. Bigot : L'enseignement secondaire français. — L. Ulbach : Tolède. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (janvier). Abbé Martin : Origène et la critique textuelle du Nouveau Testament. — Noël Valois : Le gouvernement représentatif en France au XIVe siècle. — De la Ferrière : La seconde guerre civile; la paix de Longjumeau — R.-P. Pierling : Un arbitrage pontifical au XVIe siècle; mission diplomatique de Possevino à Moscou. — De Boys : Le cardinal Fisher. — Tamizey de Larroque : Un nouveau livre sur Henri IV. — De Puymaigre : M. Guizot d'après ses lettres intimes. — REVUE SCIENTIFIQUE (20 décembre). Duponchel : Les variations de la température terrestre. — La Laponie russe. — L'intelligence des animaux. — (27 décembre). Bouchardat : L'atténuation des virus. — Foncin : L'alliance française. — Gorceix : Louis Couty. — L'intelligence des animaux. — (3 janvier). La structure chimique des corps et leur action physiologique. — Pillaut : La théorie mathématique et la composition musicale. — M. Jametel : Poissons et pêcheurs chinois. — Marié : Recherches sur les renonculacées. — (10 janvier). Ch. Amat : les nègres du M'zab. — De Varigny : Les microbes. — Binet et Feré : La théorie des hallucinations. — Lombart : La Martinique et les erreurs des géographes. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (1er janvier). Miękiewicz : Fragments du cours de littérature latine professé à Lausanne. — Hamel : La chaire de français dans une université néerlandaise. — (16 janvier). Miękiewicz : Cours de littérature latine. — Numa Droz : Propriété littéraire et artistique. — ROMANIA (octobre). P. Meyer : Notice et extraits du manuscrit 8336 de la bibliothèque de sir Thomas Phillipps à Cheltenham. — Philippon : Phonétique lyonnaise au XIVe siècle. — Les deux fréres, celui qui rit et celui qui pleure. — Le conte des petits couteaux. — Rajna : *Le origini dell' epopea francese.*

SCIENCE ET NATURE (20 décembre). Doit-on faire parler les bêtes? — Millot : Arth. Henninger. — De Rochechouart : Pékin et l'intérieur de la Chine. — De Contenson : Chine et extrême Orient. — (27 décembre). De Renouvins : Les jouets scientifiques. — Ten Kate : Les Indiens Apaches. — Mangin : Les ferments alcooliques dans la nature. — Les plus vieilles villes. — (5 janvier). Arabes nomades et Arabes sédentaires. — Voyages extraordinaires. — (10 janvier). Sépultures des Parisiens aux VIIe, VIIIe et IXe siècles. — Galiery : Les chemins de fer métropolitains. — D'Herculai : Les sauterelles dans l'île de Chypre. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 décembre). Brun : Le rapport sur le budget de la guerre. — Brunoys : L'Europe au XIXe siècle et la politique coloniale de la France. — Wolff : Souvenirs d'un lieutenant du génie. — Souvenirs du général Hulot. — (1er janvier). Brun : Le service des étapes et le service des chemins de fer aux armées. — Brunoys : L'Europe au XIXe siècle. — Wolff : Souvenirs. — Kiva : Le sud oranais; la mer d'Alfa.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 décembre au 15 janvier 1885)

CONSTITUTIONNEL. Décembre : 20. P. Ginisty : *Les vieilles actrices* et le *Musée des Antiques*, par Barbey d'Aurevilly. — Janvier : 2. 3. Œuvres de Barbey d'Aurevilly. 6. Les perplexités d'un politicien sur l'état de sa conscience, par Auberon-Herbert.

DEBATS. Décembre : 26. G. Charmes : M. Guizot dans sa famille et avec ses amis. 30. P. Bourget : M. Taine historien. — Janvier : 2. 3. Egger : Les publications de la Société des anciens textes français. 4. Ad. Franck : Discours d'ouverture au cours du Collège de France. 5. Mémoires et journal de Henri de Catt. 6. Bourdeau : Décadence romaine, à propos d'un récent ouvrage. 10. *Les Philosophes allemands et l'Académie française au XVIIIe siècle*, par Brunel. 12. Discours et plaidoyers. 14. A. Mori : Dostoievski.

XIXe SIECLE. Décembre : 16. Robineau : *La Gerbe*, par J. Barbier. 16. Sarcey : Mme Pasca. 18. Sarcey : *Le Capitaine Fracasse*. 21. Le discours de M. Cherbuliez. 23. Lamartine. 25. Le cas de M. Harry Alis. 27. Sarcey : Le Comédien Delannoy. 30. Piron. — Janvier : 5. Arnold Mortier. 9. Vachon : L'hypnotisme dans l'art. 11. 12. Sarcey : Gallet et le Caveau. 14, 15. La liberté d'écrire.

ÉCHO DE PARIS. Décembre : 21. Mme Adam. 21. La Censure rétablie à la Société des Gens de Lettres. 24. Dubrujeaud : Nos Mandarins littéraires. 24. Deschaumes : Critiques dramatiques.

EVÉNEMENT. Décembre : 18. G. Duval : Lord et lady Lytton. 22. A propos de Flaubert. 23. La pornographie littéraire. 24. Les Comitards (Société des Gens de Lettres). 28. E. Bergerat : La décoration des Gens de Lettres. 29. M. Sarcey autobiographe. — Janvier : 3. 4. 6. 7. 8. 11. 12. 13. 15 et 16. La Régence et le cardinal Dubois. 13. G. Duval : Avatar naturaliste. 14. M. Meilhac. 15. Fouquier : Chien-Caillou.

FIGARO. Décembre : 27. A. Vitu : *Théodora*. 31. La Société des Gens de Lettres. — Janvier : 13. Chien-Caillou.

FRANÇAIS. Décembre : 16. *Jean de Vivonne*, par Guy de Brémond d'Ars. 20. *Vie de saint Camille de Lellis*, par Mgr Fèvre. 22. Saint François d'Assise. 25. Le professeur Fonssagrives et son œuvre scientifique. 25. *Plébéienne*, par Maisonneuve. 27. M. F. Lenormant et son récent biographe. — Janvier : 6. *Mémoires de Saint-Simon*, éd. Hachette, t. IV. 9. *Les origines de la France contemporaine*, t. III. 13. *Un problème moral dans l'antiquité*, étude sur la casuistique des stoïciens, par Thamir.

FRANCE. Décembre : 20. La Littérature en cour d'assises. 24. Mirbeau : La Littérature en justice. (M. C. Mendès).

FRANCE LIBRE. Décembre : 20. M. Sarcey.

GAZETTE DE FRANCE. Décembre : 16. M. Caro et son cours de philosophie. 18. *Les Adam et Clodion*. 20. *Souvenirs de jeunesse*, par Sarcey. 27. *Jean de Vivonne, sa vie et ses ambassades*, par de Brémond d'Ars. 29. *Grandeur et décadence d'un bachelier de Salamanque*, par Mme Guerrier de Haupt. — Janvier : 3. Frédéric Béchard. 6, 13. Le Directoire; le gouvernement directorial. 8. *Les Huguenots et les Gueux*, par de Lettenhove. 10. M. de Belcastel.

GIL-BLAS. Décembre : 19. Fouquier : Les romans féminins. 23. De Maupassant : Les Académies. 24. Fouquier : La Justice et les Lettres.

INTRANSIGEANT. Décembre : 23. Le droit du livre. — Janvier : 15. La bibliothèque du British Museum.

JOURNAL DES ARTS. Décembre : 19. F. Buhot : Les salles d'estampes dans les musées de province.

JUSTICE. Décembre : 18. Physiognomonie 18. Mme Nikitine (B. Gendre). 19. M. Coppée à l'Académie. 21, 28. La littérature en cour d'assises. 22. *Les Guerres de la Révolution*, par C. Pelletan. 23. La science officielle et le nouveau socialisme. 24. Le monument de Flaubert. 24. Un *Dictionnaire du théâtre*. 26. *Étude psychologique*, par Setchenoff. 29. La méthode historique de M. Taine. 30. M. Sarcey. 31. La vieillesse de Lamartine. — Janvier : 4. Arnold Mortier. 5. 12. La légende de Danton.

LIBERTÉ. Décembre : 17. Dumont : *Lettres d'exil* de Quinet.

LIGUE. Décembre : 16. *Histoire de la musique*, par F. Clément. 16. Alfred de Musset et son époque.

MONITEUR UNIVERSEL. Décembre : 16. 17. François Coppée. 24. Saint François d'Assise. — Janvier : 8. *Lettres à une honnête femme*, par Quatrelles.

NOUVELLE PRESSE. Décembre : 16. *Lucifer*, par F. Fabre. 18. M. Taine et la Révolution. 27. A la Bibliothèque nationale.

PAIX. Décembre : 25. Grain d'ellébore (affaire Desprez). — Janvier : 2. La liberté des Lettres. 13. Un chapitre de l'histoire des Condé que le duc d'Aumale n'écrira pas.

PAYS. Décembre : 25. *Frédéric II et Louis XV*, par le duc de Broglie. — Janvier : 5. *Au caprice de la plume*, par Stéphen Liégeard. 6. Œuvres de Barbey d'Aurevilly. 7. *Les perplexités d'un politicien sur l'état de sa conscience*, par Auberon-Herbert.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Décembre : 16. Marcelin Pellet : La Révolution et M. Taine. 17. *Une séparation*, par G. de Peyrebrune. 19. Chansons de sacristie et de corps de garde. 23. Margaritas (littérature obscène). 27. Le comte de Saint-Germain et ses réformes. — Janvier : 7. Les Sociétés des Beaux-Arts des départements à la Sorbonne, en 1884. 8. Eva Gonzalès. 13. Les quatre fils Aymon.

SIÈCLE. Janvier : 1. André Chénier.

SOIR. Décembre : 19. Une réception académique, par Tancrède Martel.

SOLEIL Décembre : 27. Les pornographes. 28. L'affaire Harry-Alis. 31. *Reclames intempestives* (M. Desprez). — Janvier : 13. Les femmes romanciers.

TELEGRAPHE. Janvier : 6. Les livres scolaires.

TEMPS. Décembre : 29. Les glaciers des Alpes et de l'Himalaya. 25. P. Mantz : Bastien Lepage. 27. Des poètes et de la poésie à propos d'une préface. 27. E. Scherer : Le Robespierre de M. Taine. 30. Heuzey : *La tapisserie dans l'antiquité*, par de Ronchaud. — Janvier : 1. Dickens chez lui. 1. 2. 3. A. Sorel : Lectures historiques. 5. Le lecteur du grand Frédéric. 5. Boscowitz : Ouragans et tremblements de terre. 6. La collection Davillier du Louvre. 6. En Australie. 7. Mézières : Madame de Maintenon. 8. La bibliothèque du British Museum. 8. Beaussire : Le nouveau spiritualisme, par M. Vacherot. 9. Levasseur : L'enseignement secondaire des jeunes filles. 10. A. Réville : Un drame hindou; Sakountala. 11. Ph. Davyl : Anthony Trollope. 13. Wahl : *La civilisation des Arabes*, par Lebon. 14. A. Sorel : Origines du commerce français.

UNIVERS. Décembre : 22. *Histoire des Romains*, par Duruy, t. VII. 22. *Les femmes illustres de la France*, par Havard. — Janvier : 1. *Histoire de l'Église*. 12. La Bible est-elle un livre païen?

VOLTAIRE. Décembre : 20. M. Taine. 29. La piraterie littéraire.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de décembre 1884

1. *Bulletin de la Ligue pour l'abolition de l'armée permanente.* In-8°, 8 p. à 2 col. Chaumont, imp. Roret. Bureaux, Paris, 14, rue Charles V. Le numéro, 10 centimes.

6. *Le Tremplin*, paraissant le 6 et le 20 de chaque mois. In-4°, 12 p. à 3 col. Neuilly, imp. Bouzin. Bureaux, 43, rue des Tournelles. Abonnements: un an, 12 fr. Le numéro, 50 centimes.

Le Coq gaulois, organe et gazette pratique des éleveurs-amateurs. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Bellenand. Bureaux, 45, rue Lafayette. Abonnements : France, 6 fr.; étranger, 7 fr.

La Ligue, journal politique quotidien. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 10, faubourg Montmartre. Abonnements : un an, 36 fr. Le numéro, 10 centimes.

10. *Le Conseiller des actionnaires du Suez et du Panama*, paraissant le 10 et le 25 de chaque mois. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 32, rue Saint-Marc. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 25 centimes.

Le Protecteur de l'Épargne, contrôleur des valeurs à lots. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Grognet. Bureaux, 8, rue Hérold. Abonnements: un an, 2 fr. Le numéro, 10 centimes.

13. *Le Petit Journal de la Santé.* In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 40, rue Laffitte. Abonnements : un an, France, 3 fr.; étranger, 6 fr. Le numéro, 5 centimes. Hebdomadaire.

16. *L'Auxiliaire du notariat.* Paraissant le 1er et le 16 de chaque mois. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, typ. Lombardin. Bureaux, 47, rue Monsieur-le-Prince. Abonnements : 2 fr.

18. *La Suisse*, organe des colonies et sociétés suisses de France, paraissant tous les jeudis. In-4°, 4 p. à 4 col., Montdidier, imp. Hourdequin. Bureaux, 9, rue du Croissant. Abonnements : un an, France, 7 fr.; étranger, 8 fr. Le numéro, Paris, 10 centimes; départements et Suisse, 15 centimes.

20. *Ma Culotte*, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Guérin. Le numéro, 10 centimes. Papier rose.

La Monarchie française, politique, littéraire, économique, industrielle. In-4°. Levallois-Perret, imp. Minart. Bureaux, passage de l'Opéra. Le numéro, 15 centimes.

21. *Paris-Éclair*, propriété de la Banque générale de Crédit, paraissant tous les dimanches. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 57, rue de Châteaudun. Abonnements: un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

La Guillotine politique et sociale. Hebdomadaire. Petit in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp Towne. Abonnements : Paris, un an, 3 fr.; départements, 4 fr. Bureaux, 106, rue Richelieu.

25. *Le Bois et les Métaux ouvrés*, journal hebdomadaire. In-4°, 12 p. Vincennes, imp. Gillot. Bureaux, Paris, 41, rue Saintonge. Abonnements : un an, Paris, 8 fr.; départements, 9 fr.; étranger, 10 fr.

28. *Le Neuvième arrondissement*, journal hebdomadaire, politique, littéraire, commercial et financier. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 8, rue Drouot. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

L'Affamé, organe des revendications sociales. Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Boilay. Bureaux, 106, rue Richelieu. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 5 centimes.

28. *La Semaine parisienne*, paraissant le dimanche. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Wattier. Bureaux, 4, rue des Déchargeurs. Abonnements : Paris et départements, un an, 9 fr.; étranger, 10 fr. Le numéro, 15 centimes.

La Démocratie française. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : trois mois, 10 fr. Le numéro, 10 centimes.

30. *La Roumanie*, journal hebdomadaire. Petit in-4°, 8 p. à 3 col. Neuilly, imp. Bouzin. Bureaux, Paris, 94, boulevard Malesherbes. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 30 centimes.

Sans date. *Gutenberg-Noël.* In-32, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Blot. Bureaux, 7, rue Bleue. Le numéro, 15 centimes.

La Gazette des Tirages, organe et propriété de la Caisse centrale d'Épargne. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Mulhouse, imp. Bader. Bureaux, Paris, 56, rue de la Victoire. Abonnements : France, un an, 2 fr.; étranger, 3 fr. Le numéro, 25 centimes. Paraît du 10 au 15 de chaque mois.

Le Trublot, torchon hebdomadaire à Dédèle. Officiel du naturalisme. In-32, 16 p. Paris, imp. Towne. Bureaux, 106, rue Richelieu. Abonnements : un an, 7 fr.; six mois, 4 fr. Le numéro, 30 centimes.

Journal des Pourris. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Brejeot. Bureaux, 4, rue de Morée. Abonnements : un an, Paris, 6 fr.; départements, 8 fr. Le numéro, 30 centimes. Hebdomadaire.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Propriété littéraire. — Plagiat. — Ses caractères. — Pouvoir d'appréciation des tribunaux. — M. Nus et les héritiers Brisebarre contre le journal « la Petite Bourgogne ». — Demande en discontinuation de publication et en dommages-intérêts. — Condamnation.

(Le plagiat littéraire n'a pas de définition juridique; il emprunte aux faits qui l'entourent son caractère même et sa gravité.

(C'est au juge de voir si, dans l'espèce qui lui est soumise, il se trouve en face d'un plagiat, échappant à toute juridiction, si ce n'est à la critique littéraire, ou en face d'une véritable contrefaçon, passible de dommages-intérêts).

Cette affaire a déjà donné lieu à un référé à fin de cessation de publication du roman en cours dans la *Petite Bourgogne*, à la date du 17 novembre 1884.

Voici le jugement intervenu au fond, entre : 1° M. Eugène Nus, auteur dramatique, demeurant à Paris; 2° Mlle Eva Brisebarre; 3° Mlle Esther Berthony, demeurant toutes deux à Paris, la première, en qualité de légataire universellé, et la seconde comme usufruitière des biens dépendant de la succession de feu Brisebarre, qui était auteur dramatique à Paris, demandeurs;

Et les sieurs Bernard-Beaujeu, rédacteur en chef, Sellières, gérant, et Aubry, imprimeur, demeurant tous trois à Dijon, défendeurs :

« Le Tribunal,

« Attendu que le roman intitulé : *Pierre Fargeau, l'empoisonneur, ou la servante du val Suzon*, lequel est publié en feuilleton dans le journal *la Petite Bourgogne*, n'est autre chose qu'une adaptation au journal, sous la forme de feuilleton, de l'œuvre dramatique, *la Servante*, de Brisebarre et Nus, créée pour la scène; que les personnages sont les mêmes; que les situations sont identiques, et que, à l'exception des quelques additions absolument indispensables pour présenter au lecteur le tableau des lieux et les faits et gestes que le théâtre mettait sous les yeux du spectateur, la partie essentielle dudit roman est la copie exacte du drame de Brisebarre et Nus, et reproduit textuellement le langage qu'ils prêtaient aux différents personnages de leur création théâtrale :

« Que, dans ces conditions, il y a plus qu'un simple emprunt constituant uniquement le plagiat littéraire, et qu'il y a, en réalité, une contrefaçon au moins partielle de l'œuvre des demandeurs, contrefaçon qui donne ouverture, au profit desdits demandeurs, à une action en réparation du préjudice qui a pu leur être causé. Que la correspondance versée aux débats prouve d'ailleurs surabondamment que les défendeurs considéraient eux-mêmes qu'ils avaient besoin de l'autorisation des auteurs du drame *la Servante* et qu'ils devaient s'entendre avec eux au sujet du chiffre des droits que ceux-ci étaient fondés à exiger; que les défendeurs ont eu le tort de ne pas attendre qu'un accord fût intervenu sur ce point, avant de commencer leur publication, et le tort plus grave de la continuer nonobstant les observations qui leur étaient faites;

« Que le Tribunal n'a pas à s'arrêter davantage à cette considération que les défendeurs, pris d'un scrupule tardif en cours d'instance, paraissent avoir introduit dans les récents numéros de leur feuilleton des modifications assez importantes à l'œuvre originaire de Brisebarre et Nus;

« Que cette circonstance ne pouvait avoir d'autre portée que de prouver encore plus, s'il en était besoin, qu'ils reconnaissent bien qu'ils avaient jusqu'alors excédé leurs droits et porté atteinte aux droits des demandeurs;

« Attendu que le Tribunal, en tenant compte des éléments de la cause, croit devoir fixer à la somme de 500 francs les dommages et intérêts qui doivent être alloués aux consorts Nus et Brisebarre; qu'il y a lieu également de faire défense aux défendeurs de continuer la publication dont s'agit;

« Que les dépens doivent être supportés par la partie qui succombe, et que c'est le cas d'y comprendre les frais du référé du dix-sept novembre mil huit cent quatre-vingt-quatre, et ce au besoin à titre de supplément de dommages-intérêts.

« Par ces motifs,

« Le Tribunal,

« Après avoir délibéré conformément à la loi jugeant en premier ressort;

« Condamne Bernard Beaujeu, Bellières et Aubry, en leurs qualités, à payer solidairement aux consorts Nus et Brisebarre la somme de 500 francs à titre de dommages-intérêts pour réparation du préjudice causé.

« Leur fait défense d'avoir à continuer dans le journal *la Petite Bourgogne* la publication du roman-feuilleton intitulé : *Pierre Fargeau, l'empoisonneur ou la Servante du val Suzon*, et ce à peine de 50 francs de dommages-intérêts par contravention qui serait relevée à partir de la signification du présent jugement, lesquels dommages-intérêts courront pendant un délai de trente jours, après quoi il serait fait droit à nouveau si besoin en était;

« Les condamne solidairement aux dépens dans lesquels seront compris ceux occasionnés par le référé du 17 novembre. »

Me Perroche assistait M. E. Nus et les héritiers Brisebarre, et Me Cunisset-Carnot plaidait pour la *Petite Bourgogne*.

Tribunal civil de Dijon, 1re Chambre; audience du 22 décembre 1884. — Compte rendu du journal le *Droit*.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.

Supplément au Numéro du 10 Février 1885 du « LIVRE »

OPINION DE LA PRESSE

SUR LES

VOYAGES DE GULLIVER

ÉDITION COMPLÈTE ET TRADUCTION NOUVELLE

PAR

B.-H. GAUSSERON

ILLUSTRATIONS EN COULEUR PAR POIRSON

L'ouvrage forme un beau volume de 450 pages grand in-8° raisin, imprimé sur papier teinté crème et fabriqué spécialement pour la chromotypographie, c'est-à-dire présentant les plus grandes garanties de régularité et de solidité. Il comporte 245 illustrations presque toutes imprimées en aquarelles, à 8 et 10 tons de couleurs. La couverture, en papier du Japon replié, est elle-même tirée en couleur.

Prix du volume broché .... 20 fr.

Le même volume, relié avec une reliure spéciale et artistique, en peau de crocodile avec mosaïque et contenant, comme frontispice, la couverture du brochage .... 25 fr.

Il a été tiré cent exemplaires numérotés, sur papier du Japon, formant une édition exceptionnelle qui ne sera jamais réimprimée. — Prix de chaque exemplaire, broché .... 50 fr.

FRANCE

LE *COURRIER DE L'ART*

Tout le monde connaît le livre de J. Swift. Nous n'en dirons donc rien. Mais le volume, tel que vient de le publier M. Quantin, pose un problème dont la solution paraît assez compliquée.

Il y a certainement grand plaisir pour les yeux à parcourir ces pages, égayées par de nombreux dessins dont la fantaisie est relevée par la variété des couleurs. Le procédé, déjà plusieurs fois essayé, n'est sans doute pas encore parfait, mais cette « chromotypographie », comme l'appelle l'éditeur, est infiniment supérieure, comme légèreté, finesse et transparence, à ces lourdes et opaques chromolithographies que quelques éditeurs s'entêtent à employer, sous prétexte d'illustrations. M. Plon avait déjà publié dans ce genre un livre bien réussi, *Okoma*, de F. Régamey. Mais dans cet ouvrage la couleur a été portée directement à la main par le pinceau, ce qui, même avec l'emploi de la frisquette, doit exiger et un temps et des frais énormes.

Si le procédé de M. Quantin doit être moins long et moins coûteux que le coloriage complet à la main, il doit l'être encore suffisamment pour rendre absolument invraisemblable le prix auquel l'éditeur de la rue Saint-Benoît livre ce volume au public. Ou bien il faut qu'il ait, en effet, découvert un procédé particulier, ce que je ne crois pas, ou ce livre doit être considéré comme une de ces réclames intelligentes qui commencent par coûter très cher, mais qui payent largement leurs frais plus tard par l'honneur et la réputation qu'elles rapportent à ceux qui savent courir des risques volontaires.

EUGÈNE VÉRON.

L'*ÉVÉNEMENT*

Le chef-d'œuvre de Swift, tel que nous le présente aujourd'hui l'imprimeur-artiste, M. A. Quantin, est une innovation, et constitue un progrès typographique considérable. Jusqu'ici, en effet, l'application de la couleur à l'illustration courante des livres de luxe n'avait été l'objet que de quelques essais fort

coûteux et n'avait produit que de rares ouvrages forcément destinés à un petit nombre d'amateurs. Les *Voyages de Gulliver* marqueront une date dans l'histoire de l'illustration, car les merveilles de la chromotypographie y sont, pour la première fois, mises à la portée de tous.

Il faut convenir qu'aucun texte ne se prêtait mieux que l'étonnante fantaisie du conteur anglais aux surprises et aux triomphes de cette interprétation hors de pair. Soit que les dessins se mêlent, s'enchevêtrent capricieusement avec les lignes de ce texte si humoristique, soit que l'aquarelle se déploie sur une page entière, l'œil du lecteur est sans cesse caressé par cette profusion d'illustrations absolument exceptionnelle.

Ici, les nains de Lilliput n'ont rien à envier aux géants de Brobdingnag, et les habitants de Laputa, les Houybnnms, les Yahoos revêtent les formes et les couleurs les plus variées et les plus pittoresques.

Voici donc, à tous les points de vue, un livre qui s'impose, et il convient de féliciter vivement l'éditeur Quantin, qui n'a reculé devant aucun sacrifice pour réaliser ce que nous appellerons un tour de force.

FIRMIN JAVEL.

L'*INTRANSIGEANT*

Les *Voyages de Gulliver* ont le rare mérite de plaire aussi bien aux enfants qu'aux hommes graves. Là où les jeunes gens ne voient qu'une série d'aventures merveilleuses qui les attirent et les retiennent, les penseurs découvrent une satire, amère et profonde, des travers, des vices, des crimes de l'humanité.

Les éditions de ce chef-d'œuvre du célèbre écrivain anglais se succèdent et s'épuisent depuis cent cinquante ans avec une rapidité, une régularité prodigieuses.

Celle que nous offre, cette année, la maison Quantin, n'aura pas moins de succès que les précédentes. Elle me semble même appelée à en avoir un plus grand, grâce à l'originalité de son illustration. Les *Voyages de Gulliver*, publiés par M. A. Quantin, sont accompagnés de 250 dessins tirés en chromotypographie, véritables aquarelles aussi variées que nombreuses. Mariés avec les caractères, ou formant pages entières, ces dessins modifient à l'infini l'élégance de leur coloration et l'imprévu de leurs contours. Le lecteur ne peut pas tourner deux feuillets sans que son regard soit égayé par une charmante interprétation du texte. Le sujet, il est vrai, se prêtait exceptionnellement à une illustration de ce genre; mais l'artiste, M. Poirson, n'en a pas moins fait preuve d'une incomparable habileté et d'une brillante imagination. ....

E. VAUGHAN.

........LE *JOURNAL DES ARTS*

La nouvelle traduction que M. Gausseron nous offre chez M. Quantin des *Voyages de Gulliver* présente une particularité charmante. Elle est enrichie de 245 dessins imprimés à l'aquarelle de huit et même parfois de dix tons; — les colorations fines donnent un surcroît de vie aux petites figures si alertement dessinées par M. Poirson, un artiste déjà en possession d'une juste notoriété. Dans ce volume, l'illustrateur du *Conte de l'Archer*, de la *Matrone du pays de Zoung*, a prodigué l'esprit et la fantaisie et traduit avec un réel talent d'interprétation toutes les aventures des nains de Lilliput, des géants de Brobdingnag, des Yahoos...

Les *Voyages de Gulliver* sont justement classés parmi les chefs-d'œuvre populaires ; ils conviennent à la fois aux enfants par le caractère humoristique et pittoresque des aventures et aux personnes d'un âge mûr par la haute moralité qui s'en dégage. Jamais la sagesse humaine n'a revêtu une forme plus satirique et le philosophe anglais a su rendre amusantes les plus cruelles vérités.

ROGER MARX.

LE *JOURNAL DES DÉBATS*

N'est-il pas vraiment dommage de ne pouvoir consacrer que quelques lignes aux *Voyages de Gulliver*, illustrés par Poirson, que publie la librairie Quantin ? Ce n'est pas là seulement une réédition ; c'est l'application la plus réussie qui ait été faite jusqu'ici de l'illustration en couleur. Déjà on pouvait prévoir que le moment n'était pas éloigné où ce procédé prendrait définitivement sa place dans l'art typographique, mais c'est incontestablement à M. Quantin que revient l'honneur d'avoir établi le premier livre qui réunisse ces deux conditions, sans lesquelles il n'y a pas de succès durable : la perfection dans l'exécution et le bon marché dans le prix. Nous n'insisterons pas sur la persistante vogue des *Voyages de Gulliver*, — nous tenons seulement à dire que les 250 aquarelles de Poirson sont autant de petites merveilles d'ingéniosité et de drôlerie.

LA *LIBERTÉ*

La librairie Quantin est la maison des tentatives artistiques et des innovations intelligentes. Les *Voyages de Gulliver* sont un essai d'application de la couleur à l'illustration. Rien n'est charmant comme les 250 dessins qui agrémentent pittoresquement le texte si bizarre de Swift. Soit détachées, soit mêlées au récit, ces vignettes spirituelles ont le caractère original de l'œuvre et la commentent à chaque pas avec un rare bonheur. C'est un travail qui fera grand honneur à M. Poirson.

Ajoutons qu'on éprouvera un sérieux plaisir à relire, dans ce format commode, cette œuvre si singulière dans son ironie amère, dans son humour désenchanté et morose qui n'a d'analogue avec aucune de

nos productions françaises, autrement aimables et gaies même dans la satire. « Philosophe contre toute philosophie, Swift, dit Taine, a créé l'époque réaliste, parodie grave, déduite comme une géométrie, absurde comme un rêve, croyable comme un procès-verbal, attrayante comme un conte, avilissante comme un torchon posé en guise de couronne sur la tête d'un dieu. » La traduction nouvelle de M. Gausseron fait mieux comprendre encore le mordant de ce triste génie que les faiseurs de comparaison ont appelé, très improprement, du reste, le Rabelais anglais. Ed. Drumont.

LA *REVUE BRITANNIQUE*

...... Pendant toute la soirée, les *Voyages de Gulliver* furent le sujet de la conversation, et, petits et grands, se pressant autour de la table, feuilletaient avec précaution et regardaient avec admiration le chef-d'œuvre de Jonathan Swift, édité par Quantin et illustré en couleur par Poirson. Jamais les enfants n'avaient vu d'aussi jolies vignettes; quant aux parents, ils convenaient que ces illustrations chromotypographiques, semées à foison dans le texte, donnaient un cachet excessivement original au volume, et ils se promettaient bien de le mettre à l'abri du vandalisme inconscient d'un âge qui ne respecte rien......

LA *REVUE DES DEUX MONDES*

...... Louons l'illustration en couleur des *Voyages de Gulliver*, traduits ou retraduits par M. Gausseron, et publiés par la librairie Quantin. Pourquoi ne lisons-nous pas au frontispice du livre le nom du dessinateur, M. V. A. Poirson? Ils sont bien spirituels pourtant tous ces dessins; d'une fantaisie moins amère que celle du doyen de Saint-Patrick, cela va sans dire, puisqu'Alceste lui-même, à côté de ce misanthrope, ne serait qu'un simple Philinte, mais d'une fantaisie bien appropriée au caractère amusant que la satire a dû prendre, bon gré mal gré, depuis que l'on s'est avisé de la faire servir à la joie des enfants; et la couleur se joue le plus heureusement du monde parmi ces lestes et légères improvisations. Si nous avions un choix à faire et des rangs à donner, cette édition nouvelle des *Voyages de Gulliver* n'occuperait pas la dernière place, et ne nous tenterait certainement pas le moins...... F. B.

LE *SIÈCLE*

M. A. Quantin, depuis qu'il exerce sa belle et généreuse profession, a vu sortir de ses presses bien des livres et de son magasin bien des ouvrages singulièrement divers. On peut dire cependant qu'il n'en est pas un, dans le nombre, qui n'ait gagné en élégance, en distinction, en beauté, à voir le jour chez lui. Tout y ont pris un caractère plus attrayant, une forme supérieure.

Je n'en veux pour preuve que sa dernière production. Il s'agit d'un *Gulliver*, de cet éternel Gulliver, objet de nos étonnements enfantins, que dix fois nous avons relu depuis et qui a suffi à assurer l'immortalité au nom de Jonathan Swift.

Si jamais œuvre fut archiconnue c'est bien celle-là. Ajoutez que la réputation dont elle jouit dans l'univers entier avait incité les éditeurs des deux mondes à présenter à leurs lecteurs cet incomparable Gulliver, expliqué et embelli par la plume et le crayon des plus habiles dessinateurs.

Chez nous, pour ne point aller chercher des exemples trop loin, J.-J. Grandville et Gavarni s'étaient appliqués à nous traduire les aventures inénarrables de cet immortel héros et ils l'avaient fait avec une verve, une audace, une ingéniosité et un bonheur capables de décourager les plus audacieux et d'enlever tout espoir de réussite à ceux qui auraient tenté de se faire leurs imitateurs.

Il semblait que tout fût dit sur son sujet. Eh bien, non. Rien n'était dit. A tous ces commentaires exquis du crayon et de la plume il ne manquait qu'une chose..... la couleur. M. Quantin a eu l'idée de combler cette lacune. Il a demandé à M. Poirson de peupler son livre de fines aquarelles, et voilà qu'à nos yeux surpris apparaît un Gulliver nouveau, extraordinaire, différent de tous ceux que nous connaissions jusque-là, plus vivant, plus gai, enfin un Gulliver inédit, que tout le monde voudra voir et que tous les amateurs de beaux livres tiendront à posséder dans leur bibliothèque. Henry Havard.

LE *XIXe SIÈCLE*

... Laissez-moi vous recommander une édition que Quantin vient, cette année même, de publier des *Voyages de Gulliver*, en un volume dont il a fait un volume d'étrennes. J'ose dire que ce volume est une publication exquise; les illustrations en sont d'une légèreté et d'une grâce admirables.

Francisque Sarcey.

LE *SOIR*

Il est quelques rares génies dont l'heureuse invention convient à tous les âges; leur œuvre est, pour ainsi dire, à double fond. Les jeunes gens, frappés de la nouveauté de la forme, s'attachent aux détails extérieurs; le charme répandu à la surface du livre les captive; plus tard, devenus hommes, s'ils ont la bonne inspiration de retourner à l'auteur de leurs premières impressions, ils sont tout surpris d'apercevoir des idées, des théories, des satires, où ils n'avaient d'abord lu que des récits ou de petits drames.

Et, devenus vieux, leur expérience confirme les observations qui forment la trame intime du chef-d'œuvre dont ils ont successivement goûté les divers côtés. La Fontaine, Cervantès, Jonathan Swift, Rabelais, sont les types les plus complets de ce génie varié, à la fois rapide et profond, amusant et sérieux.

Les voyages de Gulliver ont récréé bien des jeunes esprits et provoqué les méditations de bien des hommes. En les écrivant, Swift a créé un genre, le roman scientifique, qui devait faire la fortune de Jules Verne. Il usa de la forme scientifique sans chercher cependant à abuser son lecteur: il ne prétendait pas découvrir des mondes matériels ni jouer au géographe. Il visait plus haut, et enfonçait le coin de son observation et la pointe de sa satire dans le monde moral et social. Et quelle vérité dans cette allégorie de Gulliver tout à tour géant parmi les nains et nain parmi les géants! La supériorité immortelle de l'œuvre de l'humoriste anglais consiste dans la perpétuelle actualité de ses railleries; tout simplement parce qu'il avait du génie et trempait sa plume dans l'encrier du bon sens, qui est, malgré le dire cartésien, la chose du monde la moins bien partagée et la plus rare.

Croirait-on que jusqu'ici nous n'avions pas lu en français une traduction exacte et complète des *Voyages de Gulliver?* Il en paraît une qui est en même temps une innovation dans la librairie française. Elle est illustrée d'un grand nombre d'aquarelles reproduites par les procédés nouveaux. Nous la devons à B.-H. Gausseron; on sait que M. Gausseron a habité l'Angleterre, connaît à fond la langue, la littérature et l'esprit anglais; c'est lui qui, dans ses comptes rendus analytiques du *Livre*, nous tient le mieux au courant de tout le mouvement intellectuel d'outre-Manche. Sa traduction, publiée par la maison Quantin, a été illustrée par M. Poirson avec un rare bonheur, disons mieux, avec un talent fin et spirituel; ce livre se range parmi ceux qu'on donne en étrennes, mais il est vraiment digne d'être recherché en toute saison. L'illustration, comme le texte, est faite pour amuser les jeunes yeux et pour réjouir les connaisseurs. Cette édition est un témoignage nouveau des grands efforts entrepris par la typographie française, et en particulier par la maison Quantin, pour maintenir à son rang et pour élever encore l'ancienne renommée de nos imprimeurs. Pour l'impression des planches coloriées, on nous opposait les maisons allemandes et anglaises: nous avons regagné le terrain. C'est intéressant à constater et à publier, non dans un intérêt de réclame pour une maison qui peut s'en passer, mais pour l'honneur de notre art et de notre industrie.

PONTSEVREZ.

LE *TEMPS*

Les *Voyages de Gulliver*, illustrés par Poirson, édités par la maison Quantin, marqueront une date dans l'histoire de l'imprimerie. Ils feront quelque jour le bonheur des bibliophiles qui auront eu la prudence d'en conserver un exemplaire. Quelques essais d'application de la couleur à l'illustration courante des livres avaient été faits dans ces dernières années chez Lahure. Le prix relativement modeste auquel le volume est mis en vente, la gaie vivacité des couleurs, qui n'ont plus rien de la lourdeur chromolithographique, les tons rompus et les dégradations obtenues nous apprennent, dans ces *Voyages de Gulliver*, que les dernières difficultés sont décidément vaincues et que la chromotypographie fait son entrée dans le monde, où elle révolutionnera l'illustration. La verve amusante de Poirson folâtre et folichonne intarissable à travers les inventions sérieusement calculées du satirique anglais.

P. BOURDE.

L'imprimeur-éditeur A. QUANTIN.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.